

Camilo Castelo Branco

## ÇA ALORS !

(Des choses étonnantes)

### I

**L**A GUERRE ET LA PESTE, fléaux congénitaux de l'homme, ou que l'homme crée avec le poison du péché, comme disent de bons théologiens et de doctes moralistes, dévastaient Lisbonne en 1833.

On croisait par dizaines les civières, dont certaines amenaient les blessés des batteries ; ceux-ci, entre les rideaux de toile, laissaient voir leur visage baigné de sang ou tailladé de plaies. D'autres civières emportaient les victimes de la contagion dans les fosses des cimetières, où les cadavres amoncelés exhalaient des vapeurs pestilentielles.

Le tonnerre de l'artillerie, et les cloches des défunts, effroyable fracas exprimant la rancœur des hommes, plaintes redoublées sollicitant les prières pour les âmes de ceux qui se sont éteints, s'épousaient librement dans un même vacarme ; cependant, les sentiments intimes que dégageaient ces deux manifestations — d'une part la haine des guerres, de l'autre, la piété des prières — se repoussaient, c'était l'antagonisme de la croyance et de la religion, de la civilisation et de la barbarie, l'antinomie du ciel et de l'enfer.

Le soleil déclinait dans son lit d'or et de pourpre, par une belle soirée de juin, pleine de nostalgie. La face du ciel, colorée d'un pur indigo, sereine et limpide, présentait un douloureux contraste avec ce coin du globe où les fils d'une même mère s'entredéchiraient comme des bêtes fauves (que ces dernières nous pardonnent cette comparaison !) où le sang fraternel éclaboussait le visage de ceux qui vociféraient dans la même langue les rageuses imprécations d'une civile haine.

En cette après-midi de juin 1833, dans une maison de la rue de Oliveira, se débattait dans les dernières affres du choléra un homme qui faisait dans les quarante ans.

À côté de son lit, il y avait un petit garçon de neuf ans, et une femme de vingt.

Sur le visage de l'enfant, on voyait la peur, des mouvements convulsifs, et je ne sais quelle suprême angoisse, qui se manifeste rarement sur le visage d'un enfant qui assiste à la mort effroyable de son père. Celui de la femme montrait l'impassibilité d'une simple infirmière, et, par moments, l'impatience d'une personne qui assiste, parce qu'elle y est obligée, à une agonie prolongée.

Le garçon était le fils du moribond ; mais cette femme n'était pas sa mère, pas même sa marâtre.

Elle était morte cinq ans avant, la mère d'Augusto — c'est ainsi que s'appelait le fils d'Ignacio Botelho. C'était l'aîné d'une noble famille de la province de Trás-os-Montes, résidant depuis longtemps dans la capitale, où il s'était rendu en compagnie d'une dame qui fuyait ses parents.

Il avait vécu avec elle dix ans, en manifestant, d'abord, la ferveur d'un amant, puis l'ennui de l'avoir à sa charge, enfin l'affection d'un ami. Ce qui était venu à bout de ses habitudes, c'étaient les atteintes de l'âge et les dégoûts de la vie domestique. Avec son caractère patient, Balbina s'était résignée, quand elle avait remarqué le refroidissement d'un amant dont elle avait imaginé qu'il serait son époux, tôt ou tard ; elle s'était abîmée toute entière dans l'amour d'une fille qui s'était envolée au ciel avant de lui donner le doux nom de mère ; un autre amour lui avait succédé, celui qu'elle éprouvait pour un second enfant, Augusto. Sa vie consista dès lors à donner à ce fils les soins et les tendresses de son âme ; et à rendre au père refroidi de cet enfant les services d'une bonne intendante.

Le garçon avait cinq ans, lorsque Balbina, depuis longtemps poitrinaire, rendit l'âme, et demanda à Ignacio Botelho, aux derniers moments de son agonie, de reconnaître Augusto, pour que son fils n'expiât pas dans la pauvreté la faute de sa mère.

Le gentilhomme la pleura. Elle lui manquait.

Ce n'étaient pas les regrets lancinants d'un amant qui le mortifiaient ; c'était l'irréremédiable absence d'une amie de dix ans, habituée à son caractère, prévenant ses désirs les plus capricieux, ne songeant qu'à ses intérêts, dont cette pauvre dame n'espérait même pas qu'ils profitassent à son fils ; c'était, en somme l'habitude, ce lien terriblement tenace, qui prend le cœur, non plus par ce qu'il a de plus sensible, mais, assurément, par le plus durable et le plus solide de ses fils.

Libre de toute charge, et de tout ce qui pouvait l'encombrer après la mort de Balbina, Ignacio Botelho ne savait que faire de sa liberté.

Aucune autre affection disputait en son cœur la place de celle-là, qui avait en dix ans plongé de profondes racines, quoique ces racines ne s'épanouissent pas en fleurs enivrantes, de celles qui affolent un cœur. Des inclinations passagères qui avaient diminué les mérites de Balbina aux yeux de son amant, il n'en avait gardé aucun souvenir. De ces attachements graves, qui présument l'honnête intention de se marier, Ignacio Botelho n'en avait ressenti aucun. On peut supposer que même si elle a éprouvé un grand amour, ou si elle y a trouvé son compte, cette femme, qui avait perdu son nom et sa dignité de dame, a été sacrifiée.

Balbina morte, le gentilhomme de Montezellos, à trente-six ans, bien introduit dans la meilleure société, avec la réputation d'un homme qui ne manquait de rien, pouvait aspirer à la main d'une héritière qui doublerait des ressources où la vie s'abîme en délices qui ne durent que quelques

heures, ou associer à sa généalogie le nom de quelque puinée dotée de titres illustres dans la monarchie.

Il ne l'a pas voulu, ou ce sont les circonstances qui ne le lui ont pas permis. Il resta une année indécis, ne sachant s'il allait se retirer dans sa province ou voyager. Tandis qu'il balançait, le hasard lui présenta une femme qui le décida à revenir à son ancien mode de vie. C'était la fille de sa repasseuse, une svelte jeune fille de seize ans, avec les façons agréables des femmes les moins éduquées de Lisbonne. Le gentilhomme mit en œuvre les moyens de sa grande astuce, et parvint, sous le titre honnête de maîtresse de son fils, en proposant à Carlota une généreuse rémunération, à obtenir que sa vieille mère pauvre la lui cédât. Il lui confia l'éducation d'Augusto, soumit ses anciens domestiques à son autorité, lui permettant de se faire donner du *Dona Carlota*.

Quelques mois après, la fille de la repasseuse représentait autant d'intérêt aux yeux d'Ignacio qu'avant elle Balbina, la fille d'honorables propriétaires, un an après avoir fui ses parents, à une différence près : celle-ci était parvenue à se laisser tromper par les apparences d'une tendre affection, et parfois de la passion chez son amant ; tandis que l'autre avait toujours été contrainte de se considérer comme achetée, vendue, ou louée, parce que le vocable *amour*, elle n'avait même pas pu l'arracher aux lèvres de son maître, aux moments les plus expansifs de leur intimité.

Balbina avait abondamment pleuré, en secret ; Carlota n'a jamais, ne fût-ce qu'affecté un chagrin artificieux, lâché le moindre soupir en présence d'Ignacio. Après avoir vainement pleuré sa chute, elle songea à chercher l'amour ailleurs ; mais elle se trouvait sur un terrain bien mauvais pour le conquérir. Elle voulut le titiller en suscitant de la jalousie dans le cœur de son insouciant patron ; elle craignait cependant qu'au lieu d'en être irrité, il la conduisît par la main à la porte de la rue, avec une lettre de congé, et d'excellentes recommandations sur sa façon d'assurer son service, si elle le lui demandait.

Dans ces dispositions, elle céda à la première impression produite par un homme qui la regarda de façon significative, et engagea le plus secrètement qu'elle put, des relations épistolaires, en s'appuyant sur un domestique dont elle était arrivée à tromper la crédulité, après avoir réussi à expulser ceux en qui elle n'avait pas confiance. Ce domestique, qui ne vient pas comme une incidence insignifiante dans cette histoire, va accomplir opportunément une mission providentielle, si vous m'accordez qu'un Galicien<sup>1</sup> puisse se voir confier par le Très Haut la charge d'accomplir des ordres divins.

---

<sup>1</sup> Galicien : natif de Galice mais aussi homme de peine, portefaix (NdT)

## II

**L'**AMANT CLANDESTIN de Carlota était un de ces hommes que l'on trouve par centaines, sans profession connue, ou honorablement connue, qui traînent dans les rues de Lisbonne, étalant tantôt une mystérieuse prospérité, montrant sinon sur leurs veste râpées et la macération de leur visage le deuxième terme du dilemme qui partage leur existence, aussi dérisoire dans la grandeur que dans la misère.

Il s'appelait Manuel de Castro, c'était le fils d'un général de brigade royaliste, qui se battait sur les lignes de Lisbonne tandis qu'il vivait lui-même, traîne-savates depuis ses vingt ans, des fluctuations du jeu, et dilapidait les maigres ressources de sa mère, quand le sort lui était contraire.

Carlota disposait de plus de moyens qu'il ne lui en fallait, et avait fait main basse, grâce à la complaisance de son maître, sur quelques bijoux de la défunte Balbina. Tout ce qu'elle pouvait rogner de la mensualité qu'elle recevait pour les dépenses domestiques, tout ce qu'elle pouvait récupérer dans les poches et les tiroirs d'Ignacio Botelho, ses propres émoluments, et même les bijoux de Balbina, Manuel de Castro l'avait fait fondre au jeu.

Ils devaient être grands, les mérites qui avaient valu à ce misérable les sacrifices qu'avait consentis Carlota ! Peut-être la promesse du mariage, peut-être cette absurde passion qui ne donne aucun motif à sa raison d'être, peut-être la menace de la dénoncer à Ignacio Botelho ; toutes ces hypothèses peuvent sembler probables pour expliquer la durée de cette abjecte dépendance, de 1830 à la date de cette soirée de juin où le gentilhomme se mourait.

Il était huit heures du soir, quand sont entrés dans la chambre du moribond deux hommes à l'aspect vénérable et aux cheveux blancs. C'étaient deux amis confirmés du malade qui venaient le réconforter et dissiper en lui l'éventualité d'une mort qui l'aterrait, bien qu'au début de l'attaque, les symptômes du choléra eussent été peu prononcés. Surpris des progrès de la maladie, les médecins conçurent des doutes sur l'infirmière, et firent part, le matin même de ce jour, de leurs soupçons aux amis du malade. Ceux-ci, connus de Carlota, et trompés par la bonne foi d'Ignacio, dissipèrent les doutes des médecins, tentés qu'ils étaient de les attribuer à l'ignorance des soins à dispenser, sinon à la malveillance. Craignant pourtant qu'il expirât sans laisser quelques instructions concernant son fils, qu'ils connaissaient depuis le berceau, ils étaient résolus à l'engager, sinon à le reconnaître, car il était trop tard, à laisser au moins un testament où il le déclarerait son fils, pour que les héritiers

de son majorat ne pussent le priver de subsistance, quoi qu'ils fussent nombreux.

L'un des deux, appela le malade en lui palpant la tête. Ignacio ouvrit les yeux, les tourna vers l'enfant, et les referma. Il voulut encore parler ; mais les monosyllabes entrecoupées se perdaient dans les râles stercoraux qui lui entravaient la gorge.

Tandis que les deux amis de son père le cajolaient, Augusto leur dit qu'il avait dans la poche un papier que son père lui avait donné pour le leur remettre quand il rendrait son dernier souffle. Ils lui dirent que ce n'était pas nécessaire, car ils plaçaient tous leurs espoirs en Dieu pour garder leur ami en vie ; mais ils lui recommandèrent d'aller trouver l'un d'eux, quelle que fût l'heure, au moment où le malade expirerait.

À ce moment-là, Carlota tendait l'oreille à l'extérieur de la chambre. Les visiteurs la croisèrent en sortant, qui sanglotait, le visage plaqué contre ses genoux. Ils lui adressèrent quelques paroles réconfortantes, et notèrent, pleins de compassion, la douleur sincère de Carlota.

À neuf heures du soir, Augusto s'était endormi sur un canapé dans l'antichambre de son père.

Au chevet du lit, se trouvait un bougeoir avec une bougie de suif, répandant, sur les joues bleuies de l'agonisant, une sinistre lueur.

Gregorio, le domestique et ami de Botelho, ronflait, appuyé au dossier d'une chaise, à côté du canapé sur lequel dormait Augusto, mais son ronflement était interrompu par des soubresauts, durant lesquels le Galicien jetait un regard en coin sur les alentours, tendait l'oreille en direction de l'alcôve, avant de retomber dans sa torpeur, pour se réveiller à nouveau, et observer l'agonie de son maître.

Sur l'ordre de la gouvernante, la cuisinière était allée se coucher.

Carlota se trouvait dans la salle de réception du premier étage avec, à côté d'elle, Manuel de Castro, confortablement étendu sur les coussins d'un sofa, qui fumait en suivant les ondulations de la fumée de son cigare, avec d'orientales délices. Carlota, assise sur la chaise la plus proche, lui disait :

– Mais quel peut être ce papier qu'il a remis au petit ?

– Il est bon et facile de le savoir, petite idiote, répondit Manuel de Castro en secouant avec son auriculaire la cendre de son cigare.

– Comment ça... facile ?!

– Si le petit dort, va le prendre dans sa poche, rapporte le papier, et l'on saura ce que tu veux.

– Tu as raison ; mais s'il se réveille ?

– S'il se réveille, dis-lui que tu le couvrais, ou que tu le déshabillais pour le coucher. Est-il rien de plus facile ? Va chercher ce papier, Carlota, vas-y. Je pense qu'il sera très utile de savoir ce qu'il dit.

Carlota monta tout doucement au second étage, entra dans l'antichambre, jeta un coup d'œil entre les rideaux de l'alcôve, recula,

effrayée par le visage altéré du moribond, et s'approcha du canapé où dormait Augusto.

À cet instant, Gregorio tressaillit, et Carlota s'arrêta. Le Galicien la vit et laissa retomber ses paupières, sans les fermer, en faisant semblant de ronfler. Carlota glissa furtivement sa main dans la poche du petit, en tira le papier, sortit en tremblant, comme si la respiration caverneuse d'Ignacio prononçait à son intention une phrase qui la condamnait. Gregorio ouvrit les yeux, réfléchit quelques secondes, se déchaussa, suivit Carlota pas à pas, et colla son oreille à la porte de la salle où elle parlait avec Manuel de Castro.

Interrompons quelque temps notre récit, que vous voudriez nous voir poursuivre, chers lecteurs, pour consacrer une page à une esquisse du caractère de ce domestique, qui en est digne, et même d'un pinceau plus épuré. Je peins, pour la première fois de ma vie, des Galiciens qui s'estiment créditeurs de l'immortalité.

Gregorio avait accepté de prendre et de remettre des lettres, comme on le lui proposait, parce que sa patronne avait commencé par lui dire que Manuel de Castro était le soupirant de sa sœur qui ne vivait pas dans la région, et qu'elle était la confidente de ces amours. Quelques innocentes que parussent ces raisons, Gregorio avait décidé de s'en ouvrir à son patron, quand Carlota fut prévenue par la cuisinière, qui entretenait avec Gregorio des relations honnêtement intimes. Elle le fit venir, et lui dit qu'elle songeait à lui donner les moyens d'ouvrir une taverne, et de se marier avec Joana, la cuisinière, étant bien entendu qu'il ne dirait pas à son maître qu'il prenait et remettait des lettres.

Gregorio était quelque peu épris de Joana ; et l'amour, comme vous savez, arrondi je ne dirais pas les angles de têtes aussi dures que celle de Gregorio, mais ceux, à coup sûr, de consciences plus solides et plus pointilleuses. Si cette histoire est vraie, Scipion l'Africain, est un héros exceptionnel qui est sorti vainqueur des sortilèges de l'amour, sacrifiant son cœur au puritanisme de l'honneur. Gregorio aurait bien pu entrer dans l'Histoire à la suite de Scipion si, faisant fi de Joana et de la prometteuse taverne, il avait dénoncé à son patron les *magouilles*, comme il disait, où il se trouvait empêtré. C'est pour eux, et pour d'autres holocaustes à ce beau dieu perfide, que Camões a écrit ce vers :

*Toi seul, pur amour, qui exiges tant de nous*

Il y eut cependant un moment où Gregorio fut à deux doigts d'être un héros ; et s'il l'est à présent, c'est que le temps était venu de savonner la tache qui, malgré ce que l'on va raconter tout à l'heure, va ternir sa réputation aux yeux de la postérité.

Le fait est que, rentrant un soir vers dix heures avec un baril d'eau, il était tombé sur deux silhouettes dans la cour ; et, soupçonnant que la

plus corpulente fût l'assistant d'un barbier en train d'aborder le nez de Joana, il fit descendre le baril de son épaule, et sans une seule parole annonçant ce qui allait suivre, fit aussi pleuvoir incontinent une averse de coups de poing, et si forts que, dès le second, Manuel de Castro gigotait dans la cour d'une façon indécente, tandis que, pour calmer la brutale colère du Galicien, Carlota disait le nom de la victime meurtrie.

À ce moment-là, reprenant son souffle et mesurant son degré d'ignominie, Manuel de Castro se leva, frappa à deux reprises avec son poignard le flanc de Gregorio, et assouvit ses fureurs homicides sur quatre livres de chouriço de sang que le Galicien portait dans un sac. Convaincu d'avoir tué Gregorio, l'assassin s'enfuit, n'ayant même plus le cœur d'arracher le poignard du troisième trou.

En défendant son domestique avec son corps, Carlota suppliait encore son amant de lui pardonner ; le Galicien demandait au même moment qu'on l'excusât pour son erreur, sans se plaindre des coups qu'il avait essuyés. Et, reprenant son baril sur son épaule, il s'en fut à la cuisine.

Voyant le manche du poignard pendu au sac, Joana le retira, effrayée, au moment où Carlota, dans tous ses états, entraît pour étancher le sang de Gregorio qu'elle croyait mortellement blessé. En voyant la lame du poignard toute graisseuse, le Galicien fronça un sourcil, et dit à sa patronne :

– Ce maudit m'a éventré mes chouriços ! Que le diable t'emporte !

Carlota fut prise d'un fou rire, et Joana, en apprenant ce qui s'était passé, se sentit sur le point d'éclater.

Gregorio se posa des questions sur ces éclats de rire, et eut l'impression que les deux coups de poing qu'il avait donnés de tout son cœur ne lui procuraient pas une satisfaction suffisante. Il dit qu'il partirait dès le lendemain, vu que le particulier à qui il apportait les lettres entraît la nuit chez son patron. Une fois de plus, la dignité d'un homme fut écrasée par l'amour en la personne de Gregorio da Redondella.

Jamais Joana ne fut si prévenante, si façonnière, si langoureuse que cette nuit-là. Les cajoleries qu'elle n'a pas inventées, jamais Paul n'en a savouré les blandices, ni Roméo. La taverne après laquelle il soupirait, elle la lui fit miroiter sous les plus désirables couleurs. Les délices matrimoniales, les charmes d'une progéniture, une vieille tranquille dans l'abondance, tout cela, Joana le lui traça dans la trame d'un avenir proche, avec une telle grâce et une telle tendresse que, las de tant de bonheur, parfaitement entortillé, Gregorio s'endormit, la tête reposant sur un tas de charbon.

Le lendemain, les craintes de Carlota étaient dissipées ; et Manuel de Castro recevait, de la bouche même de Gregorio, la reconfortante assurance que son poignard avait perdu sa virginité dans d'inoffensifs chouriços de sang.

Une nouvelle catastrophe dans la vie amoureuse de Gregorio fit cependant courir à nouveau de graves dangers à Carlota.

Joana, fort éprise et sous le joug du barbier qui avait justifié aux yeux du Galicien les coups de poing administrés à l'amant de sa patronne, décida de l'épouser. Carlota s'était vraiment employée à retarder ce mariage, mais Joana lui répondait que sa vertu était compromise, et qu'elle ne pouvait cacher plus longtemps le témoignage authentique d'une faute, d'une de ces taches qui, comme elle le disait s'étalent sur une bonne nappe.

Heureusement pour le barbier, Gregorio ne savait rien de ces taches. Ce qu'il a su, quand il s'y attendait le moins, c'est que la cuisinière avait donné son congé pour épouser un garçon de sa condition, un artisan.

Gregorio en perdit quasiment la tête. Carlota lui opposa de bonnes raisons, en lui racontant les précédents écarts de Joana, en louant ses mérites, à lui, en lui faisant voir à quel point une telle femme était indigne de lui. Doutant, même ainsi, de l'efficacité de ces arguments, Carlota procura à Gregorio assez de fonds pour lui permettre, en association avec son cousin Tiago, d'ouvrir une taverne, rue da Condessa.

Cette troisième chute de Gregorio est moins excusable que les autres ; mais, compte tenu du fait que le cœur humain, dépouillé des fastes de l'amour, s'habille en noir, repousse le doux aliment des sensations généreuses, et aime à se nourrir de vices et d'abjections, le cœur de Gregorio a des excuses comme celui de tant de Manfred que vous célébrez et que vous imitez, cher lecteur, parce qu'ils ne sont pas nés à Saint-Jacques de Compostelle.

Nous sommes immanquablement injustes et inconséquents, lorsque nous considérons avec un certain sérieux, un certain respect l'homme bien né, bien éduqué, qui a subi des revers dans la lutte entre son cœur et la société, avalé le fiel de la perfidie, puis assuré vouloir se venger de l'espèce humaine, soit en immolant sur l'autel de sa vindicte d'innocentes vierges dont il s'est fait adorer, soit en affrontant les dangers de la guerre, et en bradant sa vie pour une mort qui la respecte, et la lui rend chargée d'enviables triomphes.

Cela, nous le comprenons, et nous l'admirons.

Mais que Gregorio, désabusé, sceptique, misanthrope, labouré par le feu infernal de son âme, ayant épuisé ses larmes, ne pouvant plus nourrir les aspirations qui le faisaient rêver naguère, assis sur son baril, que Gregorio enfin, ayant renoncé à ses chimères, le cœur frappé d'humiliantes douleurs, s'étourdisse dans le délicieux trafic d'une taverne, son second, et à présent unique rêve réalisable, l'argent ; c'est bien triste, et nous en rions, Balzac de pacotille, incapables de manier le scalpel qui nous permettrait d'observer le cœur de notre frère de Galice, notre frère cependant par le sang à plus juste titre que ceux que nous nous obstinons

à dépeindre dans nos romans, rapiécés comme la cape d'un mendiant.

C'est donc vrai. Gregorio Redondella a ouvert une taverne en s'associant avec son cousin Tiago. Mais, dès le début, ses affaires ont mal tourné. Son cousin lui dit un jour que lui, Gregorio, qu'il vivait dans un tel état de péché que cela entraînerait sa perte. Le Galicien interrogea sa conscience, il la vit souillée, et se promit de la lessiver à fond. Il alla se confesser à un carmélite d'une sévérité bien connue, et se déchargea du péché qui pesait le plus sur les lombes de son âme ; c'était indubitablement son rôle d'entremetteur entre Carlota et Manuel de Castro. Le moine le somma, en guise de pénitence, de tout révéler à son patron, vu qu'aux yeux du casuiste, Ignacio se trouvait en enfer, tant qu'il n'expulserait pas la maîtresse dont le démon s'était servi pour le perdre. Le moine ajouta que cette dénonciation serait un moyen pour le concubine de se repentir, vu que celui-ci devait, s'il avait de la pudeur et le sens de l'honneur, congédier sur le champ sa concubine.

Gregorio, aux pieds de son confesseur, se leva dans la ferme intention de tout découvrir à son maître, mais, en le cherchant, il le trouva au lit, touché par la contagion, pris de vomissements, et jugea que ce n'était pas le moment de le mettre au courant. Résolu, cependant, à soulager sa conscience de n'importe quelle façon, et soupçonnant de surcroît que la mort de son maître serait suivie du vol de tous les objets précieux de la maison, commis par Carlota sur les conseils de Castro, le Galicien restait sur ses gardes pour prévenir les amis de son maître, dès qu'Ignacio rendrait l'âme. Voilà la raison pour laquelle nous l'avons vu assis auprès d'Augusto, et pour laquelle nous l'avons ensuite vu sur les talons de Carlota, alors qu'elle descendait au premier étage avec le papier qu'elle avait tiré de la poche de l'enfant.

### III

**V**UE LA FAÇON dont parlaient Carlota et Manuel de Castro, Gregorio avait entendu l'essentiel du dialogue suivant :

– Le bonhomme était fou ! disait Manuel de Castro, il n'avait pas une telle somme d'argent, et, s'il l'avait eue, il n'avait pas besoin de déclarer à ses amis sous quelle forme...

– Qui sait ! fit Carlota. Lis-moi donc de nouveau ce papier :

Castro lut :

*Je dispose de trois cents réaux en pièces de 7\$500, dans un coffret en ébène. Ce même coffre est fourré de notes qui représentent la valeur d'un conto de réis. Deux sacs en argent remplis de cruzados nouveaux,*

*contenant chacun cent pièces. Cinquante doublons de 24\$500 réaux dans un étui de cuivre avec mes armes sur le couvercle. Cette dernière somme, je veux qu'elle soit remise à celle qui me succèdera dans mon majorat, ma sœur Dona Leonor Botelho. Dans mon grand portefeuille de maroquin écarlate se trouve un titre du gouvernement à liquider pour la valeur nominale de quatre contos de réis. Entre les mains de mon ami, le comte de São Thomé de Castello, se trouvent dix mille cruzados. Dans le même portefeuille, il y a mon testament.*

– Ça fait beaucoup d'argent, n'est-ce pas, Manuel ? dit Carlota, joyeusement.

– Je te le dis, ma petite... cela doit faire en tout plus de cinq contos, sans parler des quatre sur les actions du gouvernement, et des dix mille cruzados déposés chez le comte. Ces deux sommes, il faut nous faire une raison, et tirer un trait dessus.

– Mais cinq contos, c'est assez pour nous, tu ne trouves pas ?

– Nous sommes riches, ma petite chérie ! En moins d'un an, nous en aurons quinze.

– Comment ça ? Tu me fais marcher !

– J'ai ma petite idée. Tu verras les pots que je vais ramasser au jeu, avec les poches bien matelassées contre les coups du sort.

– Tu veux donc jouer !? Dans peu de temps, alors, nous serons misérables. Tu ne crois pas que ce serait plus sûr que j'ouvre une boutique de mercerie, et que tu vives tranquillement des revenus de mon commerce ?

– Une boutique de mercerie ! fit Manuel de Castro, avec une sévère stupéfaction. Est-ce que je consentirais, moi, à ce qu'elle soit marchande, la femme dont je veux faire mon épouse ? Renonce à une idée aussi basse, Carlota ; fais-moi cette faveur. Je suis le fils d'un officier supérieur, le petit-fils d'un autre. Le moment viendra où je pourrai choisir un des meilleurs emplois publics de mon pays, où je voudrai présenter ma femme dans le monde. Ça ne va pas tarder, le pouvoir de sa Majesté Dom Miguel va être restauré, et il faut, en attendant, faire de toi une dame, c'est à dire te civiliser en te plaçant auprès de ma mère, qui est une dame de cour, élevée au palais de Ramalhão, en compagnie de Dona Carlota Joaquina, dont ma mère a été une amie intime.

– Ça va, ce sera comme tu voudras, répondit Carlota, mais est-ce que je sais, moi, si tu veux me prendre pour femme !

– Un tel doute, c'est une offense à mon honneur. Que t'ai-je dit il y a trois ans, Carlota ? De quelle façon pourrais-je te payer les sacrifices et les prêts sacrés que tu m'as faits ?

– Tais-toi, Manuel. J'ai fait ce que je devais et ce que je pouvais, quoi qu'il m'en coûtât, mon chéri... Mais réfléchis, comment va-t-on s'y prendre ?

- Pour quoi ?
  - Pour prendre l'argent.
  - Tu me le demandes encore ? Ma décision est prise... Ce papier ne sort plus de ma poche.
  - Mais le petit a dit à ces gens-là que son père le lui avait remis.
  - Qu'est-ce que ça fait ? Ce que le petit a dit, ça n'a aucune importance. Dès que le bonhomme sera mort, on tire de son secrétaire l'argent en or et en billets, et on laisse les sacs en argent pour ne pas éveiller la méfiance... Il m'est venu là, maintenant, une fameuse idée, ! s'exclama Manuel de Castro, en montrant du doigt, sur son crâne, l'endroit où elle avait germé, son idée.
  - Laquelle ?
  - Il me semble que je peux imiter cette écriture. Va me chercher du crayon et du papier, je mentionnerai juste les pièces en argent, le titre du gouvernement et les dix mille cruzados qui se trouvent entre les mains du comte de São Thomé do Castello.
  - C'est une bonne idée ! Mais vas-tu arriver à bien imiter cette écriture ?... regarde dans quels draps tu te mets...
  - Je vais le faire... Vas-y vite, je n'ai pas de temps à perdre.
- Carlota courut à l'escalier, et, en ouvrant la porte, elle eut le temps de voir Gregorio qui montait les marches quatre à quatre.
- D'où viens-tu ? demanda-t-elle effrayée.
  - Je venais vous appeler, madame, parce que je crois qu'il est en train de passer, le patron, dit Gregorio avec un naturel qu'il arrivait mal à feindre.
- Carlota fut effleurée d'un doute, elle en conçut encore plus quand elle vit que rien n'avait changé dans la respiration stercoreuse d'Ignacio Botelho. Augusto dormait encore. Inquiet et vigilant, Gregorio suivait les moindres mouvements de Carlota. Il y avait là de quoi être encore plus assurée qu'on l'avait écoutée. Elle alluma une bougie, et chercha dans le bureau du papier et un crayon. Elle trouva du papier, mais le crayon était posé au chevet de l'agonisant. Elle s'approcha de la porte de l'alcôve, pour entrer ; mais elle recula en tremblant. Elle fit une nouvelle tentative, en détournant les yeux du visage défiguré de son maître, et surmonta son épouvante. Gregorio n'en perdait pas une miette. Au moment où elle traversait à toute vitesse le petit salon, le domestique lui dit, en croisant les bras, avec une visible amertume :
- Que comptez-vous faire, Madame ?
  - À quoi rime cette question, Gregorio ?
  - Vous voulez voler le fils de notre patron ? C'est une tentation du démon, Dona Carlota.
  - Voler, moi ? Est-ce que tu es fou, ou pris de boisson ? Tu me crois donc capable de voler ton maître ?
  - J'ai entendu tout ce que vous avez dit dans le salon, Dona Carlota. Ce

carotteur qui est là, en bas, ses os vont se retrouver au fond d'un cachot, ou je ne m'appelle plus Gregorio. Je m'en vais faire un saut chez les amis de mon patron, et je leur raconte tout, si vous ne fichez pas ce coquin dehors, et si vous ne remettez pas dans la poche du petit le papier que vous y avez subtilisé.

Carlota blêmit, incapable d'articuler un seul mot pour se défendre, ou reprocher vivement à l'inexorable domestique de lui parler sur ce ton.

– Si vous le permettez, Madame, continua Gregorio, je descends et je mets cette fripouille à la rue, par les oreilles. Envoyez-le au diable ! Il causera votre perte, ce gremlin ! Alors, qu'est-ce que vous en dites ? Voulez-vous que j'aille le secouer en bas ?

– Non, répondit Carlota, puisant son énergie dans une idée qui lui était venue. Je vais lui dire que j'ai changé d'avis, mais ne dis à personne que j'ai été tentée par le démon, ça te va ? C'est à toi que je dois de ne pas avoir cédé à une infernale tentation.

– Je n'en piperai mot, parole d'honneur, ma patronne. Mettez-le dehors, et rapportez le papier que le petit avait dans sa poche... Je sais bien ce qu'il dit...

Carlota descendit, rongée d'inquiétude, et parla presque à l'oreille de Manuel de Castro :

– Nous sommes perdus... Il n'y a rien à faire... Le Galicien a entendu ce que nous disions ; et si tu ne sors pas d'ici, là, tout de suite, il va tout raconter aux amis d'Ignacio, et il veut que je lui rapporte là-haut le papier que je t'ai remis... Regarde, on ne saurait trouver plus méchant Galicien !... Il n'y a aucun moyen d'arranger les choses pour l'instant...

Manuel de Castro se sentit découragé lui aussi, il parvint à se lever pour sortir en ayant perdu tout espoir de toucher ses cinq contos, dont il était occupé à calculer le détail.

– Il n'y a donc aucun moyen ?! s'exclama-t-elle, saisie d'angoisse.

– Je n'en vois aucun. Ne t'ai-je pas dit de le mettre dehors, ce Galicien ?

– J'ai craint de mettre un autre domestique dans la confiance, dit-elle en sanglotant, elle versait des larmes sincères. Tu vas m'abandonner maintenant, parce que je suis pauvre ?

– Non, mais je ferais mieux, Carlota...

– De m'abandonner !... Pourquoi ?

– Tu me dis quelle vie sera la nôtre. Comment pourrais-je subvenir à tes besoins ? J'arrivais à peine à faire face aux miens avec ce que tu me prêtais.

Elle l'interrompit, en lui jetant les bras autour du cou :

– Je travaillerai pour te sustenter. Tu vas te trouver une occupation, tu n'auras rien à me donner, je me débrouillerai. Je reprendrai mon métier de repasseuse... Écoute, qui sait si le bonhomme ne va pas me laisser quelque chose dans son testament ?

– Là ! Que va-t-il te laisser ! Une douzaine de pièces pour t'acheter un manteau ! Tu t'y vois déjà !

– Tu me quittes, Manuel ! reprit-elle en s'agenouillant à ses pieds.

– Quel infâme Galicien ! murmura Castro. S'il était possible de l'acheter... Promets-lui cent pièces...

– Je ne peux pas... Je ne sais comment lui parler... Si tu voulais le lui dire...

– Je te dis, moi, fit Manuel de Castro, d'un ton résolu, de l'envoyer ici me parler.

– Mais prends tes précautions, Manuel. Fais attention, il est mauvais.

– Je n'en doute pas, dit Castro, en empoignant le manche du poignard qui avait naguère écorché des chouriços de sang.

Carlota monta à la chambre où se trouvait Gregorio, qui lui lança un regard interrogatif.

– Monsieur Castro veut te parler, Gregorio, dit-elle d'un air fort doux.

– Je n'ai aucun atome crochu avec cet individu. Il arrive ce bout de papier, oui ou non ?

– Il va arriver ; mais va d'abord parler à monsieur Castro.

– J'ai déjà dit que je n'irai pas. Il faut vous décider ; sinon, d'ici au juge de paix, il n'y a qu'un trait. Cette vilaine action, on va la connaître...

Gregorio parlait si fort que Manuel de Castro monta au second étage et se colla au battant de la porte mal fermée.

– Si tu ne vas pas chercher ce papier, insista le Galicien, je réveille le petit, je dis que vous le lui avez pris, Madame, et je l'amène avec moi devant le juge.

– Tais-toi, maudit ! hurla-t-elle prise d'une rage subite — si j'étais un homme, je t'ôterais la vie.

– Allez donc appeler votre amant, je l'attends, répondit l'intrépide Gregorio, en hochant la tête.

Quand Carlota ouvrit la porte pour sortir, Gregorio la suivit avec l'intention ferme de mettre les amis d'Ignacio au courant de leur plan pour le voler ; mais à peine eut-il passé le seuil de la porte, il sentit un fer qui lui frôlait le visage : c'était le poignard de Manuel de Castro. Il tendit ses bras musculeux pour faire face à la silhouette qui s'agitait devant lui, et reçut un second coup de poignard à la poitrine. Il vacilla, tandis que ses yeux s'embrumaient, et s'écroula, sans forces, dans les escaliers, lâchant juste un rugissement, en crachant un jet de sang, qui aspergea le visage de Carlota.

– Qu'as-tu fait ! s'exclama-elle, en s'affalant, convulsée, sur une marche.

– Aide-moi à le jeter à la rue, dit Manuel de Castro, mort de peur, ne te mets pas à crier, sinon je laisse tout tomber, et je m'en vais. Prends-le par les jambes, pour ne pas faire de bruit.

Castro leva un peu la tête de Gregorio, qu'il avait de bonnes raisons d'estimer réduit à l'état de cadavre. Placé un peu au-dessous de Carlota, il descendit les marches l'une après l'autre, tandis qu'en lui soulevant les jambes par les pantalons, elle évitait que les souliers ferrés ne heurtassent l'escalier. Arrivé dans la cour, Castro écouta la respiration de Gregorio, et il lui sembla qu'il percevait quelque signe de vie ; il tendit à nouveau l'oreille, et fut convaincu qu'il se faisait des illusions. Il ouvrit ensuite la porte, tout doucement : la solitude était totale comme l'obscurité dans la rue d'Oliveira. Il prit le prétendu cadavre à bras le corps, en colla le dos à sa poitrine, le traîna sur une distance de dix pas, l'installa contre la façade d'une taverne, et se retira.

Il n'y eut que deux témoins pour le voir : Dieu et sa conscience.

Si vous me demandez, cher lecteur, comment j'ai pu être mis au courant de ce fait, si c'est par une inspiration divine, ou par sa conscience, vous vous rendrez compte plus tard que l'on peut savoir bien des choses sans s'entretenir avec le Saint Esprit, ni avec la conscience des criminels, ni avec la police, qui sait beaucoup moins de choses que les romanciers.

#### IV

**C**ARLOTA S'ETAIT ENFUIE au second étage dès que Manuel de Castro était parti. L'obscurité de la cour et des escaliers la terrorisait. En entrant dans sa chambre, elle passa devant un miroir, y jeta un coup d'œil, et vit qu'elle était aspergée de sang. Elle se lava, et se dit que les escaliers devaient être pleins de sang. Elle tendit l'oreille pour guetter les pas de Castro qui montait, et entendit aussi les derniers râles d'Ignacio Botelho. Manuel de Castro l'appela. Effrayée, hésitante, n'osant pas sortir de la chambre, elle lui dit d'entrer.

– Il faut laver les escaliers, dit-il, apporte de l'eau et une éponge. Pendant que tu nettoieras les taches de sang...

– Moi !... balbutia-t-elle.

– Bien sûr, toi : il faut te reprendre ! Que crains-tu, maintenant ? disait-il en essayant de se donner l'air courageux. Ce que tu dois craindre, c'est quelque imprudence qui nous dénonce. Va, va laver les escaliers, tandis que j'écris le mot que tu mettras dans la poche du petit.

Les marches lavées, Carlota récupéra le mot qu'elle remit tout doucement dans la poche de l'enfant. Sur quoi, la respiration rauque de l'agonisant s'arrêta. Le lit grinça, trahissant la dernière convulsion de la vie. Ignacio Botelho expirait, dans la solitude, abandonné, sans amour, sans famille, sans larmes, sans qu'une main amie lui essuyât sa dernière sueur sur le front. À son chevet, il y avait la bougie presque éteinte qui

lâchait en tremblotant quelques rayons bleuâtres.

– Il est mort, dit Manuel de Castro, qui arrivait mal à surmonter la terreur que lui inspira ce silence soudain.

Carlota ne répondit pas, mais tomba sur une chaise, comme si la main de fer du remords l'avait frappée à la poitrine.

– Appelle le petit, dis-lui que son père est mort, poursuivit Castro avec une infernale énergie. Il faut qu'il aille remettre le papier à ces hommes.

– À cette heure ?! Qui va l'accompagner ? Il ira demain...

Et se levant d'un coup en gesticulant, l'air égaré, elle s'exclama :

– Ô mon Dieu ! Ce que je souffre, c'est un châtiment plus grand que mon crime ! Donnez-moi la mort et l'enfer, ce sera un plus léger tourment !

Manuel de Castro était infâme et faible. Il y a des infâmes forts qui vont, le cœur intrépide, là où ils veulent aller. L'épouvante de Carlota augmentait la sienne. Il fut fouetté par le remords, qui ne voulait pas céder à la résistance que lui opposait sa victime, en pensant à la possession de quelques contos de réis, sans que le monde pût l'incriminer.

Un cœur compatissant ne pourrait voir ces deux misérables face à face sans les plaindre. Ne nous demandez pas une autre preuve de la Providence. Si cette angoisse s'était prolongée deux heures, les supplices d'une autre vie excèderaient les bornes de la justice divine. Pour estimer que les peines éternelles sont plus qu'un mythe, nous avons besoin de croire que l'un de ces deux criminels a connu en ce monde bien des jours de paix et de bonheur.

Augusto se réveilla, et Manuel de Castro passa de l'antichambre au premier étage.

Carlota s'approcha de l'enfant et lui dit :

– Il est mort, ton papa.

Et elle pleurait, sans faire semblant, parce qu'il était atrocement réel, son mal-être.

Augusto courut jusqu'au lit, demanda de la lumière, appuya son visage au bras encore tiède du cadavre, et éclata en sanglots. Carlota ne pouvait l'arracher de là : elle craignait de défaillir en voyant l'image de son remords sur le visage du défunt.

Augusto appelait son père à grands cris, en lui baisant la main emperlée d'une sueur froide, s'efforçant d'approcher les lèvres de son visage, qui oscillait, secoué par les mouvements que l'enfant imprimait au bras mort. Ses yeux à demi fermés semblaient entrevoir, dans un dernier rayon de lumière, les larmes de l'orphelin. Ayant épuisé ses forces et ses sanglots, le fils de Balbina, se laissa glisser au bord des matelas, appuya sa tête sur le drap humide de la transpiration de l'agonie, et resta plongé, là, dans une léthargie dont les adultes se réveillent fous, quand ce réveil ne s'ouvre pas sur une autre vie de gloire pour les martyrs de celle-ci.

Entre-temps, trop vil pour garder la sérénité cynique des grands scélérats, Manuel de Castro, se représentait toutes les délices que pouvait lui procurer une poignée d'or volée à un orphelin.

Il comparait son existence actuelle — une trame d'expédients aussi risqués qu'infâmes — à la prospérité qu'il entrevoyait, sinon absolument limitée à ce vol, dérivant au moins de cet argent multiplié au centuple dans l'industrie du jeu, où il se jugeait un génie menotté par la modestie de ses ressources.

L'onéreuse obligation d'associer Carlota à ses destins, cela n'entraînait pas dans ses calculs. C'était un fardeau si facile à décharger de ses épaules, que ça ne valait pas la peine d'imaginer des prétextes. La cruauté de l'abandon et les conséquences de l'abandon, c'était impossible à prévoir pour ces yeux injectés de sang.

Manuel de Castro entendait quand même des cris de sa conscience, et ne savait comment répondre à la voix qui le traitait de voleur et d'homicide. Il en vint à désirer la lumière du jour pour se dérober à des images importunes qui se dessinaient dans les ténèbres du salon. Il ouvrit la fenêtre et vit le clair de lune qui se glissait entre les deux coins de rues, éclairant la silhouette de Gregorio. Castro recula, comme si on le poussait de dehors, et posa frénétiquement ses mains sur sa tête. Quelques minutes après, des pas résonnèrent dans la rue, et l'amant de Carlota les écouta. C'était une patrouille qui s'arrêta près du corps de Gregorio. Elle le secoua, à coups de pied, croyant que ces coups de pied étaient de nature philanthropique, puisqu'ils évitaient à un homme ivre d'essuyer durement les maladies que génèrent les rosées de l'aurore. D'autres soldats arrivèrent ensuite, appelés par un des membres de la patrouille, et le cadavre fut ramassé et emporté.

Le matin se levait, quand Carlota descendit au salon où Manuel de Castro l'attendait avec impatience.

– Qu'est-ce que tu faisais ? demanda-t-il avec amertume.

– Je pleurais... Je ne sais pas comment consoler cet enfant qui me tue avec ses cris au pied du lit de son père.

– Pourquoi m'as-tu impliqué là-dedans, si tu devais te repentir ? rétorqua Manuel de Castro dans un accès de rage.

– Je ne t'ai pas dit de tuer le domestique...

– Tu viens donc me dire que j'ai tué le Galicien malgré toi, n'est-ce pas ? Eh bien tu sauras que c'est à cause de toi que je l'ai tué. C'est pour faire ton bonheur que je suis devenu un assassin. C'est pour t'éviter de mourir abandonnée de tous dans un cachot que j'ai taché mes mains de sang, Carlota. Tu comprends ça ?

– Pardonne-moi ! cria-t-elle ; excuse-moi mes remords, je suis faible, et je crains que Dieu ne transforme en enfer le bonheur que tu attends, et que je ne peux plus attendre.

– Eh bien, soit, dit Castro, dont le visage montrait clairement à quel point il était atterré. Il nous reste du temps pour limiter les dégâts de ton crime et du mien. Je serai homicide, parce que je ne puis cesser de l'être. Va échanger le papier qui se trouve dans la poche du petit, et renonce définitivement à moi, je ne puis, ni ne veux me consoler d'avoir tué un homme, pour garder ton amour. Renonce à moi pour toujours, Carlota, je ne veux plus de cet argent qui te flagelle la conscience. Rappelle-toi cependant que j'étais un homme qui n'était exposé ni à l'infamie, ni aux remords avant de te connaître.

– Manuel, hurla Carlota, en l'embrassant dans un véhément transport de cet amour fatal, ne me laisse pas, ça va me tuer, et la conscience ne se calme pas avec la mort. Lie-moi à ton destin, je suis prête à le suivre, quel qu'il soit. Quand tu n'en pourras plus de la vie, tue-moi, je te pardonne. Je sais déjà qu'à partir d'aujourd'hui suis la plus malheureuse de toutes les femmes perdues ; aucune importance, je serai tout ce que tu voudras, mais soutiens-moi tant que tu pourras. J'ai besoin de toi pour me défendre de ce remords... Écoute, si nous prenions le petit avec nous, ma conscience serait plus en paix... Nous l'estimerions comme si c'était notre fils, tu veux bien, Manuel ?

– Comme tu voudras ; mis si tu prends le petit avec toi, on demandera d'où tu tires les ressources pour subvenir à ses besoins.

– Je dirai que c'est de toi.

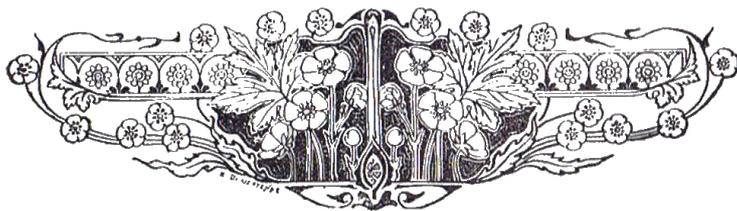
– Et si l'on me demande qui me les procure ?

– Ne crains-tu donc pas qu'on te le demande, même si le petit ne se trouve pas avec nous ?

– C'est que j'ai l'intention de partir avec toi en Espagne, d'où nous reviendrons au bout d'un certain temps.

Ce dialogue se poursuivit une bonne demi-heure, ils finirent par décider de faire face ensemble à leurs fantômes, Manuel de Castro se déclara suffisamment philosophe pour assurer à Carlota que les remords, c'était l'inquiétude des esprits faibles, aussi passagères que celles qui sont fondées sur un préjudice.

L'on se trouvait en plein jour. Carlota envoya Augusto, avec une personne du voisinage, rejoindre les deux amis d'Ignacio Botelho.



## V

**D**ès que le petit fut parti, Manuel de Castro ouvrit les tiroirs du secrétaire, et trouva toutes les sommes indiquée sur la liste. Il mit la main sur tout, sauf sur les deux sacs d'argent. Il ouvrit le portefeuille de maroquin, en tira le testament, et laissa le titre du prêt accordé au gouvernement.

– Il faut conserver cet argent dans ton coffre, dit-il.

– Dans mon coffre ! s'écria Carlota, et si l'on fait une perquisition ? Qui me dit, à moi, que le testament ne mentionne pas l'argent qui se trouvait dans le secrétaire ?!

– Il est probable qu'il le mentionne, mais je ne vois pas ce qu'il dit.

Carlota brisa les sceaux du testament, le parcourut, et lut à haute voix ces quelques lignes :

*Je laisse à ma servante Carlota dos Réis la somme de dix mille cruzados qui se trouvent entre les mains de monsieur le comte de São Thomé do Castelo ; cette somme, je la lui laisse pour la façon dont elle m'a tenu compagnie durant les dix ans, où elle fut ma servante, et parce que je dois en outre réparer de quelque manière les dommages que j'ai causés à son honnêteté ; à la condition que, si les deux amis que j'ai choisis comme exécuteurs testamentaires estiment avantageux pour son éducation, qu'il continue à vivre avec Carlota dos Réis, avec les moyens de subsistance fournis par le conseil de famille, elle continuera à être, comme elle l'a toujours été, et, je l'espère, l'est encore, une seconde mère pour mon fils Augusto.*

C'était là la plus terrible sentence que la justice du Ciel pouvait prononcer contre la malheureuse.

La générosité du donateur, et la confiance qu'il accordait à *la seconde mère* de son fils, ce fut comme deux épines d'une cruauté extrême, qui se fichèrent dans sa conscience, déjà rongée par le remords. Carlota fondit en larmes, et pensa perdre la tête dans un accès de désespoir. Par moments, l'idée de se tuer parvenait à la soulager ; mais l'étendue de sa détresse la fit croire en Dieu, et aussitôt, la crainte de l'enfer, l'inévitable condamnation des suicidés, représenta pour elle un tourment plus aigu que son propre crime.

– Je vais tout avouer ! hurla-t-elle dans un soudain transport. Je vais révéler mon crime aux amis de monsieur Ignacio. Je veux mourir pénitente et contrite. Je ne veux rien toucher de ce vol et de cet héritage. Je demanderai qu'on me laisse être la mère d'Augusto pendant les quelques jours qu'il me reste à vivre ! Je vais mourir de chagrin après ça,

il n'y a pas de remède ! Je vais mourir si la grâce de Dieu ne vient pas à mon secours !

Le visage sévère, Manuel de Castro l'interrompt :

– Tu veux dire que tu vas me dénoncer comme un assassin et un voleur ? C'est ainsi que tu me consoles du déshonneur où tu m'as plongé ? Cela valait bien la peine d'être méchant pour te plaire, Carlota ! Tu penses que je fuis l'infamie dont ta confession me charge ? Tu te trompes. Je l'attends ici, les bras croisés, pour que tu voies ton œuvre jusqu'au bout, femme qui m'as précipité dans un abîme, et me montres au monde avec le sang de ton domestique à ton visage, celui de ton domestique à qui tu as dit que tu arracherais la vie, si tu étais un homme. Je serai le premier à dire : "L'assassin et le voleur, le complice de cette femme, c'est moi." Cette femme, là, qui se repent du crime dont elle ne se lave pas, a décidé de se repentir après avoir vu sur ce testament qu'elle allait disposer d'une somme dont le montant l'aurait dispensée de devenir une voleuse, si le testateur lui avait dit, de son vivant, qu'il la laissait riche. Penses-tu qu'après cette confession, tu toucheras l'héritage d'Ignacio Botelho, à qui l'on t'a vendu ? Tu te fais des illusions. Même dans ta cellule, on ne te permettra pas de manger les intérêts d'une telle somme. D'ici peu, les amis de ton généreux amant entreront dans cette maison. Tu n'auras pas besoin de parler, je parlerai, moi. Il y a un moment, le courage me manquait de me voir comme un assassin et un voleur ; maintenant j'en ai plus qu'il ne m'en faut pour me dénoncer au monde entier. On verra comment tu te comportes en présence de cet horrible spectacle, Carlota ! Je verrai de quel cœur tu te traîneras l'infamie de ce nouveau délit dont je vais être la victime, après avoir été un bourreau, comme un esclave soumis à tes caprices. Si tu te juges à présent infâme, que penseras-tu de toi, tout à l'heure ? Si tu ne peux imposer le silence à ton remords, avec l'assurance de l'amour et du bonheur que je voulais te donner, comment pourras-tu l'étouffer, après avoir précipité dans l'ignominie un homme qui s'est perdu pour t'avoir tant aimée.

– Oh, Père du Ciel ! braila la malheureuse que le démon arrachait à l'ange de la contrition. Venez à mon secours, Seigneur, venez à mon secours dans ma détresse !

– Il est encore temps; répondit Castro, qui appréhendait l'arrivée des amis du mort. M'aimes-tu, Carlota ? T'aimes-tu toi-même ? Veux-tu que nous nous en tirions ? Cache cet argent, et je t'assure que, d'ici quinze jours, tous tes instants baigneront dans le bonheur et la paix de ta conscience. Ces hommes ne vont pas tarder. On déchire ce testament. Les dix mille cruzados qui t'étaient réservés iront à Augusto, parce que c'est ce que j'ai déclaré dans le mot qu'il a emporté ; et, quand bien même cette déclaration serait invalidée, le petit est légitimé. Ce que tu récupères correspond plus ou moins à ce que tu abandonnes. De ce côté-là, tu n'as

aucune raison de nourrir des remords. C'est moi qui ai des raisons d'en éprouver ; mais j'espère en venir à bout avec ton amour. Que dis-tu Carlota ? Si tu consens à garder cet argent, je vais partir, il est vraiment temps.

– Emporte-le, toi, murmura-t-elle, profondément découragée. Emporte-le, j'irai te rejoindre là où tu me demanderas d'aller.

– Je vais l'emporter, et dès qu'on te laissera libre de choisir le destin que tu voudras, viens me retrouver chez moi.

– Oui, oui, va-t-en, il est tard, répondit-elle d'une voix presque imperceptible.

Manuel de Castro partit, les poches bien pleines. Au moment où il sortait de la cour, un brancard passait devant la porte, il transportait le corps de Gregorio. Il était suivi d'un groupe d'hommes dont certains montraient du doigt la maison dont il avait été un domestique.

Manuel de Castro fut retenu par un officier de police qui lui demanda s'il faisait partie de cette maison. Castro répondit qu'il était le médecin de son propriétaire, lequel venait de mourir du choléra.

On le laissa poursuivre son chemin, et l'autorité qu'on avait fait venir pour dresser le procès-verbal, pénétra dans la demeure du défunt Ignacio Botelho. Après avoir frappé à plusieurs reprises à la porte du premier et du second étage, elle s'apprêtait à faire défoncer les portes, tandis qu'Augusto montait avec un des amis de son père. L'autorité lui fit savoir que personne ne lui répondait, et, avec l'accord de l'ami d'Ignacio Botelho, on défonça la porte. Ils ne virent personne dans l'antichambre. Ils se rendirent à la chambre du défunt, et virent une femme évanouie au pied du lit.

– C'est la pauvre Carlota !... dit l'ami d'Ignacio.

– La fille du défunt ? demanda le juge.

– Pas la fille... c'était une amie véritable.

– J'entends bien, reprit le juge. Peu d'épouses sont aussi affectées... Je voulais que quelqu'un, dans cette maison, me donnât des informations sur un Galicien que je viens d'envoyer, presque mort, à l'hôpital. Pourra-t-elle m'en donner ?

– Assurément pas. Imaginez la nuit qu'elle a passée auprès du mourant !

Carlota ouvrit les yeux, et prise d'une convulsion, elle trembla quelques secondes. On l'appelait, elle tournait les yeux sur chacune de personnes qui l'entourait. On la porta dans son lit. On appela le médecin qui dit qu'il ne voyait pas ce qu'elle avait ; mais il pouvait s'agir d'une congestion cérébrale. À la quatrième saignée, Carlota, subitement revenue à elle, demanda à Manuel de Castro, qui lui parlait dans ses épisodes délirants, dans quelle ville d'Espagne ils se trouvaient.

Après avoir entendu cette question, et les suivantes, le médecin et les amis d'Ignacio en conclurent, pénétrés de compassion, que la pauvre femme était folle.

Le cadavre d'Ignacio Botelho arrivait à l'Alto de São João, quand Carlota partait pour l'hôpital de São José, et Augusto chez l'un des amis de son père.

## VI

**L**E LENDEMAIN APRES-MIDI, autour d'une table du *Marrare des Sept Portes*, six hommes encore jeunes étaient attablés avec Manuel de Castro.

La table était encombrée de liqueurs, et les bouteilles avaient été remplacées pour la troisième fois. C'était Manuel de Castro qui commandait, et insultait les serveurs qui s'empressaient. C'était lui qui engloutissait les plus belles rasades, et forçait ses convives à l'imiter, en leur démontrant sa supériorité dans l'art de vider d'un trait le contenu de deux bouteilles, d'un coup, par leurs deux goulots. Les assistants qui occupaient les autres tables, le regardaient, effarés par la capacité qu'avait Castro d'absorber autant de liquide. Encouragé par l'étonnement des spectateurs, celui-ci poussait l'héroïsme aux dernières bornes d'une indiscutable ébriété.

La soûlerie de l'amant de Carlota était sans frein. Pestant contre la lâcheté de ses compagnons, qui buvaient moins, il frappait sur le marbre avec les bouteilles, dont les éclats de verre étaient projetés sur les visages à l'entour.

Les tables voisines se vidèrent, et les serveurs, soucieux de la bonne tenue de la maison, ou doutant de la solvabilité du pochard, le prièrent de sortir.

Castro réagit en les mitraillant avec des verres et des chandeliers, tout en se dédouanant d'une main pleine de pièces qu'il étala sur la table.

À la demande de quelques amis de l'ordre, la force armée intervint. Le fauteur de troubles déclara qu'il était le fils d'un officier général. Les soldats auraient respecté le fils d'un officier général, si d'aucuns n'avaient hurlé : "C'est tout au plus le fils d'un bouseux ! Qu'on le fiche dehors, ce baudet !"

Ces beuglements excitèrent les lâches colères de quelques libéraux qui, au lieu de s'épancher dans les batteries, lisaient, dans les cafés, le bulletin, et corrigeaient les erreurs stratégiques des généraux.

Manuel et ses amis furent rossés et expulsés.

L'un des habitués du *Marrare*, le plus proche de la table de Castro, qui avait tendu l'oreille à ses propos avant qu'il fût saoul, l'avait entendu dire qu'il lui fallait noyer dans les liqueurs un démon qui lui embrasait les

entrailles, et qu'il comptait s'imbiber d'alcool au point d'offrir à ses amis le lumineux spectacle d'une combustion spontanée. Manuel de Castro avait ajouté que, parmi tous les suicides qu'avait pu inventer la douleur ou le caprice, le plus héroïque et le plus magnifique à voir, c'était à coup sûr une telle combustion, bien que le plus immédiat, dans l'échelle de la perfection, eût été celui du duc anglais qui s'est tué dans le tunnel de la Malvoisie, sinon celui de Sardanapale brûlé dans les bras de ses belles esclaves.

On le répétait à toutes les tables, et il y avait des gens qui se faisaient de l'ivresse du fils du général miguéliste une idée reflétant sinon leur respect, au moins leur compassion.

L'un des intervenants, médecin à l'hôpital São José, entendant prononcer le nom de *Manuel de Castro*, attira l'attention des clients sur une coïncidence qui méritait d'être éclaircie. Il disait que, la veille, était entrée dans le service des aliénées une belle fille qui avait été la domestique ou l'amante d'un particulier mort du choléra, quelques heures avant qu'elle ne perdît l'esprit. D'après ce qu'affirmaient les personnes qui l'avaient conduite à l'hôpital, la jeune fille était devenue folle de chagrin après avoir perdu son maître. Le médecin continua :

— Une femme folle de *saudade* suscite plus que toute autre ma sympathie et ma compassion. J'ai demandé à ce qu'on me permît de l'entendre. Je lui ai parlé de l'homme pour lequel elle souffrait tant, je lui ai demandé combien d'années elle avait vécu avec lui, combien elle en donnerait de sa vie pour le revoir : je lui ai dit tout ce qui pouvait la peiner, et l'amener à fondre en larmes. Pas une seule larme, pas une seule ! Elle m'a juste dit : — Il prend beaucoup de retard, Manuel de Castro, il nous faut absolument partir aujourd'hui, sinon, on me met dans un cachot et il est pendu. — Où voulez-vous fuir ? — En Espagne... Nous allons en Espagne pour y vivre heureux, et nous prenons avec nous le fils de monsieur Botelho, qui m'aimera comme il aimerait sa mère, parce que je l'aimerai comme s'il était mon fils. — Je lui ai demandé qui était Manuel de Castro, où il habitait. Elle m'a brusquement tourné le dos. Vous semble-t-il, Messieurs, poursuivit le médecin, qu'il y aurait un point commun entre ce Manuel de Castro et cet autre dont la folle ne cesse de parler ?

Certaines des personnes qui l'écoutaient furent d'avis que l'on ferait bien de chercher à connaître l'adresse de Manuel de Castro. Quelques-unes sortirent aussitôt sur les talons de ceux qui se trouvaient avec lui, et en rejoignirent deux au Rossio, qui n'hésitèrent pas à déclarer que leur ami habitait au Largo de São Roque, mais, sur la folle, ils ne purent éclaircir aucun point.

Une curiosité malveillante, ou hautement providentielle, porta le fait à la connaissance de la police. On y savait déjà que cette folle de Carlota était terrifiée par un fantôme qu'elle appelait *Gregorio*, et que lorsque les

infirmières prononçaient intentionnellement ce nom, elles lui arrachaient des cris épouvantables.

La police établit un lien entre cette épouvante, la présence d'un Galicien moribond dans ce même hôpital, et le fait qu'on ait trouvé dans les poches du blessé un papier où on lisait ces mots : *J'ai reçu de Castro, à plusieurs reprises soixante huit pintos et quatre tostões*<sup>1</sup>.

L'on donna l'ordre d'arrêter le fils du royaliste Severo de Castro, général de brigade.

Il fut conduit à la préfecture. Quand on lui demanda s'il connaissait Carlota, il répondit que non ; quand on lui demanda s'il connaissait un Galicien du nom de Gregorio Redondela, il dit qu'il n'avait pas renoncé à la position sociale de ses ancêtres au point d'entretenir des relations avec des Galiciens. Cette remarque ironique ne parut pas à la justice une preuve suffisante de son innocence, et elle jugea bon de le mettre en présence de la folle. On l'amena à l'hôpital São José. Carlota le fixa un long moment, les yeux écarquillé, sans proférer la moindre monosyllabe. L'on dit au prisonnier de lui demander si elle le connaissait. Sans hésitation, Castro entreprit de l'interroger.

– Dona Catarina...

– Carlota, c'est Carlota, fit un des fonctionnaires.

– Vous me connaissez, Dona Carlota ?

– Je pars pour l'Espagne, répondit-elle, en se grattant frénétiquement avec les deux mains. J'attends mon Manuel de Castro.

– N'est-ce point là le Manuel de Castro que vous attendez ? dit le médecin.

– Mon Castro ?

– Oui.

– Mon Castro va venir bientôt.

La police et la médecine furent découragées.

– Il est surprenant et même immoral, dit le prisonnier, d'un ton sévère, que vous, qui semblez ou voulez paraître des gens sensés, vous m'obligiez à venir ici pour jouer mon rôle dans cette misérable comédie ! Quel rapport y a-t-il entre cette folle et moi ? Quel est le poids, dans la loi ou la médecine, des propos d'une démente qui prononce le nom d'un homme de bien, pour que cet homme soit amené, flanqué de sbires, dans un service, et confronté à une démente ? Me fait-on essayer un tel affront parce que je suis le fils d'un royaliste ? Qu'est-ce que mon honneur a à voir avec les positions politique, qu'elles soient bonnes ou mauvaises, de mon père ?

– Vous vous trompez, dit le chef de la brigade, personne ne s'intéresse à vous, en tant que militant. Il y a des présomptions à votre encontre : nous procédons à cette enquête. Il est clair que vous n'êtes pas le Manuel de

---

<sup>1</sup> Le pinto valait 480 réis (NdT).

Castro que nous soupçonnons. La police a accompli son devoir. Mais il serait bon, pour que votre honneur ne souffre d'aucune atteinte, que vous ne continuiez pas à vous soûler comme hier au *Marrare*.

– J'ai accoutumé de payer les liquides avec lesquels je m'enivre, dit Manuel de Castro, en fronçant les sourcils, et je souhaite à mes officieux censeurs de jouir du plaisir que je ressens à m'asseoir à la table d'un estaminet, d'où je sors ivre.

Ils ne répondirent pas. L'inflexion amère qu'il avait donnée à ses derniers mots suscita la compassion des assistants.

Manuel de Castro sortit libre.

## VII

**L**E POIGNARD de Manuel de Castro avait rencontré sur son chemin le doigt de la providence qui, par trois fois, avait fait dévier le coup mortel.

La blessure la plus dangereuse de Gregorio se trouvait à la gorge ; les autres, qui visaient le cœur, n'avaient touché aucun organe important.

Nonobstant, Gregorio ne donna aucun signe de vie durant deux jours ; et, quand il revint à lui, il ne pouvait bouger la langue, ni articuler le moindre mot.

On lui dit d'écrire le nom de celui qui l'avait blessé, s'il le connaissait. Le Galicien écrivit aussitôt, quoiqu'à grand peine, les mots *Manuel de Castro*. Les efforts qu'il fit pour expliquer par signes cette histoire inintelligible furent tels qu'à force d'agiter les bras et de gesticuler, qu'il démonta l'appareil fixé sur sa gorge, et cria de douleur jusqu'à ce qu'il en perdît connaissance.

Il resta évanoui quelques heures ; on jugea alors son état critique.

La police demanda que l'on mît la folle en présence de Gregorio dès qu'il fut revenu à lui. En le voyant, Carlota se débattit pour échapper aux bras qui la tenaient. En même temps, le Galicien sursauta par deux fois sur son lit, il se contorsionna à un tel point qu'il fit sauter l'appareil médical, en lâchant des jets de sang. C'était une scène muette, affreuse à voir.

Les médecins interdirent à la police de poursuivre son enquête tant que le blessé risquerait d'y laisser sa vie.

À partir de cette confrontation, Carlota ne connut plus un instant de repos, et ne réclama plus tendrement son Manuel de Castro. On l'attacha pour contenir les transports qui la poussaient à se jeter par les fenêtres, ou sur les murs pour s'y fracasser le crâne.

Entre-temps, Manuel de Castro réunissait des informations dont on ne pouvait douter pour s'enquérir de l'état de Carlota. Il se peut que ce fût la compassion qui l'incitait à se renseigner sur la santé mentale de la malheureuse ; mais il est plus probable que c'était la peur de nouvelles investigations qui le mettait sur les dents, et lui inspirait un tel souci de savoir si elle faisait des révélations dont la police pourrait tirer profit. Tandis qu'il se renseignait, en recourant aux services d'une fidèle servante de sa mère, la sœur d'un infirmier de l'hôpital São José, il se préparait à fuir dès la première parole inquiétante que son informatrice lui rapporterait.

Quelles que fussent ses prévisions, le résultat les excéda de loin. La domestique vint lui raconter que son frère était comme fou depuis qu'il avait vu Carlota se tordre dans les bras des hommes qui venaient la mettre en présence de Gregorio.

– Gregorio ! s'exclama Manuel de Castro.

– Oui, reprit la domestique, un Galicien qui était à son service, et qui est venu souvent vous voir.

– Ce Galicien est mort.

– Pas du tout, Monsieur. Le Galicien se remet à l'hôpital des coups de couteau qu'il a reçus. Mon frère m'a dit qu'il en a reçu une dans le gosier, si je puis parler ainsi, dont il a pensé mourir ; mais, il y a une demi-heure, il était encore vivant. et la police traîne toujours là-bas pour voir quand il pourra répondre à ses questions.

Manuel de Castro blêmit, et n'écouta pas ce qu'elle avait encore à lui dire. Il entra dans sa chambre, empocha l'argent qu'il avait volé, et prit les jambes à son cou.

En arrivant aux batteries constitutionnelles du Campo Pequeno il prit une pioche pour creuser des tranchées, et se fit remarquer par l'ardeur avec laquelle il travaillait parmi les mercenaires. Un général qui était un ancien ami de son père, demanda à l'énergique jeune homme quelle était sa famille, et s'émerveilla de l'esprit civique qu'il manifestait en combattant son père, lequel commandait en l'occurrence une brigade qui campait au Campo Grande. La nuit, Manuel de Castro n'eut aucun mal à passer les lignes, et à se présenter dans le campement des royalistes.

Quand il vit son fils entre les soldats soupçonneux qui le lui amenaient, le général le prit à part pour lui dire :

– Tu viens m'apporter la triste nouvelle de la mort de ta mère ?

– Non, mon père, ma mère est vivante et va bien. Je suis venu prendre les armes et suivre leur sort jusqu'à la fin.

– Leur sort, c'est vite vu. Tu viens assister à la défaite d'une cause malheureuse. Nous sommes perdus, et tu viens juste accroître le nombre des infortunés. Tu ferais bien de prendre les armes pour l'autre parti, je ne te le reprocherais jamais, mon fils. Les libéraux l'ont déjà emporté. De

ce côté-ci, il ne peut y avoir à gagner de fortune ou de gloire, que l'honneur de la discipline, et rien de plus. Là-bas, tu pourrais encore au moins parvenir à mériter un emploi, quand on répartira les charges, grâce auquel tu subviendras aux besoins de ta pauvre mère, qui va mourir de faim à nos côtés. Je ne t'ai jamais appelé, Manuel, parce que depuis le début j'ai vu ce qui se passerait. Maintenant que tout est fini, va-t-en, enrôle-toi dans l'armée de Dom Pedro, prends part aux dernières batailles, la victoire sera aisée, gagne, sans perdre ton honneur, de quoi aider ta mère.

Manuel de Castro réfléchit quelques secondes, et dit qu'il accomplirait la volonté de son père, après avoir passé quelques heures avec lui.

Le lendemain, il quitta les faubourgs et prit le chemin de Porto. De là, il passa à Tras-os-Monte, se disant royaliste ou libéral, après avoir sondé l'état d'esprit des régions où il passait la nuit. Il arriva à Bragança, où séjournaient alors des commerçants espagnols, et des joueurs professionnels. Il fit fructifier au jeu les quatre contos de réis, qui l'invitaient à faire de longs voyages à l'étranger, et passa en Espagne.

Les médecins déclarèrent entre-temps que Gregorio était sorti d'affaire, et permirent à la police de poursuivre son enquête. Le Galicien raconta par le menu l'histoire du vol que l'on projetait de commettre, donna des renseignements précis sur Manuel de Castro, et convainquit la police de l'ineptie qu'elle avait montrée en laissant en liberté le voleur qu'elle avait tenu entre ses mains.

L'on alla chercher Castro chez lui, et son affectueuse mère fut informée des raisons pour lesquelles on le recherchait. Comprenant alors pourquoi son fils avait pris soudainement la fuite, cette dame vertueuse fut transpercée de douleur et par cette ignominie qui la tuait. Aucune consolation ne parvenait à son chevet. Les rares amies qu'elle avait, déjà bien découragées parce qu'elles la voyaient tomber dans l'indigence et désespérer de la victoire des principes de son mari, l'abandonnèrent tout à fait, quand elles la virent mère d'un voleur homicide. La malheureuse voulait rester en vie autant qu'elle le pourrait pour dire à son mari quelques paroles de réconfort, quand il reviendrait couvert de blessures et de haillons. Voilà à quoi elle pensait, ce qu'elle demandait à Dieu, quand elle apprit que le bulletin officiel, énumérant joyeusement les noms des officiers royalistes morts à Campolide, citait celui du général Severo de Castro. La veuve ne pleura pas ; elle sourit à Dieu, et pria, en lui demandant de la délivrer. Les infortunés sont entendus quand ils demandent la mort dans les affres d'une telle angoisse. La mère de Manuel de Castro est morte en appuyant la tête sur le sein de sa vieille servante, qui vendit son manteau pour lui acheter un linceul.

## VIII

**L**E FILS d'Ignacio Botelho s'en alla, comme on l'a dit, chez un ami de son père. On organisa pour lui un conseil de famille qui décida que le petit garçon irait vivre avec sa tante Dona Leonor, résidant à Montalegre, dans la province de Trás-os-Montes. Les raisons avancées par le tuteur, c'était la modestie des biens laissés par le défunt Ignacio Botelho par rapport aux frais qu'entraînerait l'éducation d'Augusto ; que sa légitimation était nulle du fait que ne figurait pas dans les pièces le nom de celle qui lui succéderait dans le majorat ; qu'à cause de cette nullité même, l'héritage était litigieux en vertu d'une loi qui privait les fils naturels de la succession de pères pauvres, surtout des biens liés à leurs droits, dans la mesure où il y avait des frères du dernier représentant du majorat. Ils s'entendirent donc pour que l'orphelin allât se ménager l'estime de sa tante, pour qu'elle lui laissât au moins sa petite part d'héritage en argent.

Augusto partit pour Montalegre, après qu'on se fut assuré de l'accord de sa tante.

Dona Leonor était une fille puinée qui avait dissipé sa dot en quelques années dans de somptueux festins offerts à son illustre parentèle, qui encombraient les salons de son château. Elle avait épousé, encore belle, un juge de paix, qui n'avait plus voulu avoir sa femme à sa charge quand il s'était aperçu que son patrimoine avait été dissipé en ribotes. Après son mariage, le magistrat avait découvert que les crédits de sa femme s'étaient dégradés en même temps que son patrimoine. Ils vivaient donc séparés, sans se gêner mutuellement leur vie.

Comme il avait pitié de la mauvaise tête de sa sœur et qu'il essayait continuellement ses plaintes, Ignacio Botelho lui avait concédé l'usufruit du plus clair de son majorat. Elle en était là quand son frère est mort.

La nouvelle d'un fils naturel ne lui inspira pas de grosses inquiétudes. Son jurisconsulte d'époux lui avait dit à maintes reprises que si son beau-frère mourait célibataire, quand bien même il reconnaîtrait ses fils naturels, Leonor lui succéderait inévitablement dans son majorat. C'est en se fondant sur ces considérations que l'aristocrate de Montalegre ne fut pas contrariée d'apprendre le décès de son bon frère ; et, comme une bonne catholique, elle fit dire, *motu proprio*, dix messes à un *tostão*<sup>1</sup> pour son âme, et se vêtit de noir, en remarquant que les couleurs sombres allaient bien à ses trente-huit ans, encore épanouis de fleurs automnales. À l'occasion des condoléances, elle donna quelques réceptions, et contracta, pour faire face aux frais, quelques emprunts sur

---

<sup>1</sup> Les moins chères (NdE)

les dividendes du majorat, qu'elle proclamait hardiment et juridiquement siens. À cette occasion, le magistrat se réconcilia avec sa femme, et disposa les batteries des lois pour défendre la légitimité des droits de Leonor à la succession de ce majorat.

Voilà, en peu de mots, la famille chez laquelle le tuteur chargé de la curatelle avait envoyé l'orphelin, le visage mal lavé des larmes qu'il avait versées sur son père.

L'orphelin fut accueilli sans tendresse, ni hostilité. On lui donna une chambre dans la maison, et un couvert à la table ; on lui acheta quelques livres, et on l'envoya étudier la grammaire latine.

L'enfant était comme un étranger au milieu de cette famille. Personne ne le cajolait, personne ne le félicitait pour sa régularité dans ses études, et sa conduite irréprochable à neuf ans. Il pouvait se passer des jours sans que sa tante lui adressât la parole.

Son mari, qui avait pris sa retraite en 1834, et se trouvait exempté de charge, le traitait avec la même indifférence. Les personnes de l'extérieur le considéraient comme un être qui vivait aux crochets de la fidalga, et s'émerveillaient, pour la flatter, d'une telle générosité.

Dona Leonor n'aimait pas entendre dire qu'Augusto ressemblait à son père ; à l'en croire, ce garçon avait le visage et les façons de sa mère, que tout le monde avait connu.

– La Balbina ! disait Leonor d'un air dédaigneux. C'est tout à fait la Balbina. Regardez ses grandes mains et ses pieds, et dites-moi si ce n'est pas le portrait de la Balbina tout craché !

– Tout craché, Madame ! Le nez, c'est vraiment celui de la Balbina, disaient les commensaux d'une seule voix.

– Il n'avait plus aucun goût, à force, mon frère !... Mon agent à Lisbonne m'a dit qu'il avait chez lui, à sa mort, une femme qui l'a volé, avec la complicité de son amant. S'il y a quelqu'un qui y a perdu quelque chose, c'est moi, Dieu sait combien ! C'est tout juste si l'on a vu apparaître douze mille cruzados que les amis de mon frère ont employés pour acquérir des actions au nom de cet enfant, comme si le fils de Balbina pouvait hériter de mon frère.

– Ne t'inquiète pas pour ça, Leonor, disait le juge de paix de Chaves. j'ai entamé les démarches pour contester cet héritage, et la suite sera conforme à la loi, elle va de soi. Les héritiers universels, c'est nous.

– En tous cas, il est là. Je ne sais en vertu de quoi je suis tenue d'avoir cet enfant ici. Comment allons-nous nous arranger, me le dira-t-on ? Si les frères de Balbina voulaient s'occuper de lui, ce serait bien... Ils pourraient lui apprendre à travailler la terre, et faire de lui un homme. À quoi sert le latin à un garçon qui n'a même pas de quoi tomber mort sur son sol ? Je le laisse assister aux cours pour qu'il ne reste pas là à pleurnicher, en disant à mes bonnes qu'il regrette son père. Il parle de son père comme s'il lui suffisait, pour être le fils de mon frère, de signer

des noms de ses aïeux. Sa mère s'appelait Sabina Fernandes : qu'il signe aussi Fernandes, s'il veut qu'on le reconnaisse. Elle est bien bonne ! *Augusto Botelho do Amaral Tavares e Donnas Boto* ! Avez-vous déjà vu un tel aplomb ? Eh bien sachez que ce fameux Fernandes a l'audace de mettre ce nom sur tous ses livres. Je lui ai déjà dit que ces noms, n'importe qui ne pouvait pas en disposer, et que son nom était plus grand que le droit qu'il prenait d'en user ; mais cette tête dure répond que ces noms, ce sont ceux de son père.

Cela suffit pour montrer l'amabilité de Dona Leonor. Imaginez la tristesse que devait ressentir ce garçon, entouré de personnes qui se moquaient de lui, et le réprimandaient pour des fautes qu'elle inventaient en affichant un rude mépris.

Un frère et une sœur de Balbina vivaient à Montalegre. Ils connaissaient le petit garçon qui passait tous les jours devant leur porte en allant à l'école, mais avaient hérité de leurs parents une telle rancune contre le séducteur de leur sœur, qu'ils ne manifestèrent pas le moindre désir de le connaître. Augusto les connaissait par les renseignements que lui donnaient les serviteurs de la maison, et par les propos de sa tante Leonor. Il les fixait comme un gamin qui demande un peu de tendresse et d'amitié ; mais ses oncles maternels dominaient toujours les élans de leur cœur, s'ils en ressentaient. D'autant plus que l'on savait déjà que l'enfant n'avait rien hérité de son père. Les Fernandes, comme les appelait Dona Leonor, heureuse de pouvoir brocarder un nom si vulgaire, détestaient encore plus la mémoire d'Ignacio Botelho, quand ils voyaient méprisé par lui-même, et laissé dans le dénuement le fils de leur sœur. Ils redoutaient en outre que le petit, maltraité par sa tante, n'allât les trouver, et chercher leur protection. Ils ne pouvaient soutenir la honte de recueillir cet enfant pauvre. Ils avaient leurs principes sur l'honneur, qui n'avaient été qu'une seule fois piétinés par Balbina, cette femme perdue !

Le litige sur l'héritage se poursuivait à Lisbonne. On trouva plus de preuves qu'il n'en fallait pour déshériter complètement le fils d'Ignacio Botelho.

Dona Leonor récupéra les actions comme si elles lui appartenaient ; l'emprunt du gouvernement, le produit de la vente aux enchères du mobilier du fidalgo, absolument tout. Augusto continua de vivre de l'amère aumône de sa tante.

Il s'était passé un an, quand le docteur, réfléchissant à l'avenir du petit, décida de lui faire quitter la carrière de lettres, pour le mettre dans une maison de commerce. Dona Leonor s'employait à presser l'exécution de ce projet. Comme le délai nécessaire pour le placer à Porto semblait intolérable, on jugea opportun de le faire entrer comme commis dans une épicerie à Chaves.

Sitôt dit, sitôt fait.

Augusto versa des larmes amères, quand on lui dit ce qu'il allait devenir ; mais il ne demanda aucune compassion, il n'avait personne à qui il pût en demander. Il s'agenouilla, les mains levées, demandant à l'âme de son père de tourner les yeux vers lui, si Dieu ne voulait pas l'enlever de ce monde.

On emballa les rares vêtements qu'il avait, et on l'envoya à pied à Chaves, en compagnie d'un domestique qui portait son maigre bagage.

Le patron le regarda, le trouva maigrichon, et dit :

– Qui t'a envoyé mener ce genre d'existence, petit gringalet ? Fait comme tu l'es, avec la peau sur les os, à quoi diable peux-tu servir ? Écoute, serais-tu capable de porter un cruchon d'huile d'olive ? Es-tu capable de soulever ces deux boisseaux de seigle, là, du sol ?

Augusto ne répondit pas, il pleura.

L'épicier continua :

– Pourquoi pleures-tu, mon garçon ? Qui t'a fait du mal ? Allez, va ranger ton trousseau, puis reviens, tu ne vas faire que ce que tu pourras. Il n'y a pas à dire, monsieur le docteur m'a déniché un homme comme on en souhaite ! Tout ce que je peux, c'est te faire garder les enfants et les cochons en attendant que tu te remplumes. Tu es de Montalegre ?

– Non, Monsieur, je suis de Lisbonne, répondit Augusto en essuyant ses larmes.

– De Lisbonne ? Ça lors ! Comment diable es-tu venu échouer ici ? Qui est ton père ?

– Mon père et mort.

– Il était soldat ?

– Non, Monsieur, mon père était le frère de Dona Leonor Botelho, de Montalegre.

– Elle t'envoie donc ici mener ce genre d'existence ?!

– Oui, Monsieur, c'est elle qui m'envoie.

– Faut croire, alors, que tu n'es pas un enfant issu du mariage ?

Augusto baissa les yeux, et le négociant répondit :

– Il me semblait bien !... Tu dois être le fils de la Balbina Fernandes que le fidalgo a emmenée il y a bien des années à Lisbonne ! N'est-ce pas ?

– Oui, Monsieur.

– Eh bien, mon garçon, ceux qui viennent gagner leur vie ici, doivent se retrousser les manches, tu comprends ? Ici, l'on mange le pain que le diable a pétri, avant de ramasser le moindre sou. Je te l'ai dit ; tu restes pour empêcher mes garçons de tomber dans le jardin, et les cochons d'aller dans le potager ; et quand tu pourras mettre la main à la pâte, alors tu viendras ici, dans la boutique. Tu comprends ?

– Oui, Monsieur.

Le fils d'Ignacio Botelho entra au service des petits garçons du père João Torto<sup>1</sup>, qu'on appelait ainsi parce qu'il louchait. Il y avait trois garçons, tous louchons comme leur père, et plus ou moins rachitiques comme leur mère. Dès le matin, ces garçons prenaient au petit-déjeuner du café au lait, et Augusto allait à la cuisine, en compagnie du caissier, prendre un caldo verde<sup>2</sup> avec de la mie de pain de seigle. Les premiers jours, il vomissait les choux, et le saindoux du bouillon, dès qu'il l'avalait. Il renonça au petit-déjeuner ; comme pourtant, la faim le pressait, et que les jeûnes lui valaient de rudes réprimandes, il s'habitua aux choux, au saindoux, et au pain de seigle.

Après le petit-déjeuner, les petits rejetons de João Torto étaient confiés à la vigilance d'Augusto qui veillait à ce qu'ils ne tombassent pas dans la fosse aux cochons avec lesquels ils voulaient absolument jouer.

Augusto s'asseyait dans le recoin le moins en vue du potager, il éclatait en sanglots, en gémissements, qu'il étouffait avec ses mains. Les louchons allaient le trouver, le tiraient par sa veste pour qu'il vînt les distraire, et beuglaient s'il ne venait pas. On voyait aussitôt apparaître, à la fenêtre de la cuisine, Dona Apollinaria, la mère de ces crasseux moutards, qui se fâchait contre Augusto, et menaçait de le faire marcher droit à coups de verge. Le neveu de Dona Leonor Botelho do Amaral Tavares e Donnas Boto se levait, et allait jouer à cache-cache avec les gamins, et tenir les oreilles des cochons pour que les fils de Dona Apollinaria pussent impunément les monter. Mais quand le porc donnait un coup de museau à l'un des bambins, et grognait à juste titre contre son agresseur, l'épouse de João Torto descendait au potager et menaçait de plus près Augusto en lui mettant sous le nez la verge justicière.

Les journées du fils d'Ignacio Botelho se déroulaient toutes de la sorte, en attendant que cela n'empirât.

Le sieur João Torto s'avisa que la garçon n'était même pas bon à garder ses enfants, il écrivit au docteur pour se plaindre qu'on ait fourré chez lui un déchet de cet acabit, et demander qu'on le déchargeât de ce fardeau. Après avoir consulté son épouse, le docteur jugea que la meilleure réponse, c'était de n'en donner aucune. Ulcéré par une telle absence d'égards, João Torto se vengea en lui renvoyant Augusto à pied, avec un muletier.

---

<sup>1</sup> Ce mot signifie *tordu*, ou de *travers*.(NdT)

<sup>2</sup> Le *caldo verde* est fait avec du chou de Galice\* coupé en fines lamelles que l'on plonge quelques instants dans une émulsion bouillante de pommes de terre, avec un trait d'huile d'olive. Il semble qu'ici on l'épaissit encore avec de la mie de pain, et que le saindoux remplace l'huile d'olive. Le traducteur, lui, ne verrait aucun inconvénient à prendre à son petit-déjeuner du caldo verde préparé dans les formes, sans pain de seigle, et avec de l'huile d'olive (NdT).

\* Le *chou de Galice* est considéré en France comme fourrager (NdE).

Voyant son neveu égratigné, rompu, maigre, noirci par le soleil, Dona Leonor eut quelques instants de compassion, et détourna aussitôt la tête, pour que la pitié n'altérât point ses nerfs. Suivant l'avis de son mari, on lui fit faire un vêtement de coutil, et l'on demanda à la bonne de lui donner à manger des aliments substantiels. On ne l'assit pas à la table commune, on ne l'admit pas dans les salons quand il y avait des visites.

Le docteur persista dans son idée de l'envoyer à Porto, et parvint à le caser dans la boutique d'un chapelier, rue de Santo Antonio.

Augusto se rendit à Porto, calé dans le chargement d'un voiturier, et, dès qu'il eut mis pied à terre près d'une auberge, on l'emmena chez son nouveau patron, qui dit, après l'avoir un peu observé :

– Mieux vaut l'amener à l'hôpital. On dirait à le voir qu'il a la fièvre quarte ! Tu ne vas pas faire long feu, mon gars !

## IX

**L**E CHAPELIER indiqua à Augusto les tâches qu'il aurait à accomplir. Les plus importantes, c'était : se lever à cinq heures l'été, à sept l'hiver, balayer la boutique et le pas de porte, épousseter les rayons à chapeaux, et nettoyer les formes, appeler, une heure après, le caissier qui dormait chez lui, et aller chercher le petit-déjeuner des artisans, s'ils n'avaient personne pour le leur apporter au magasin.

Augusto accomplit une partie de ces tâches le lendemain, il les accomplit toutes dès qu'il connut les rues et l'adresse des artisans. Bien qu'il marchât vite, et ne s'attardât pas dans les rues en apportant les petits déjeuners, les employés le réprimandaient sans aucune retenue, se moquaient de ses attitudes modestes, et de l'expression amère qu'il prenait quand il essayait les railleries et les injures.

Au bout du premier mois, Augusto tomba malade, il resta quinze jours privé de tout soutien, sur la couche où on lui apportait, aux heures des repas, la nourriture que l'on préparait aux domestiques. Le chapelier, fâché de voir la maladie se prolonger, fit venir un médecin, qui déclara que le petit était gravement atteint, et que son état exigeait beaucoup d'attentions. S'agissant de maladies qui exigent tant d'attentions, le patron estima que le meilleur endroit, c'était l'hôpital. Il n'eut aucun mal à l'y faire admettre, et l'y envoya en petite chaise — une manifestation de sa générosité qu'il racontait à tout le monde, en se présentant comme le modèle des patrons charitables.

Ce fut une inspiration de la Providence qui veille sur les infortunés. L'état d'Augusto s'améliora, il se rétablit. Sa façon de parler, sa simplicité, et les larmes qu'il versait en racontant sa vie à l'un des infirmiers de la Sainte Maison de la Miséricorde, contribua fort à sa

prompte convalescence. Quand on lui apprit que le garçon était guéri, le chapelier montra la mauvaise volonté qu'il mettait à le reprendre. L'infirmier s'en rendit compte, prit Augusto en charge, et l'amena chez lui.

Au bout de quelques jours, l'infirmier demanda au gamin s'il voulait apprendre le métier de typographe, ou entrer, comme orphelin, au collège de Graça. Augusto répondit qu'il accepterait la situation que son bienfaiteur lui donnerait. Son bienfaiteur jugea qu'un métier décent et lucratif convenait parfaitement à son protégé. Il l'envoya à l'atelier de João Nogueira Gandra, qui, à ce moment-là, rédigeait et publiait dans ses presses, la *Vedette de la Liberté*.

Augusto y resta trois mois, travaillant gratuitement, l'infirmier le nourrissait et l'habillait, et l'envoyait se promener, tous les dimanches, décemment vêtu, avec ses enfants.

Augusto demanda la permission à son protecteur, de continuer, aux heures de fermeture de l'imprimerie, à étudier la langue latine. Le bonhomme savait que le petit, sans maître, ne pouvait tirer aucun profit d'une telle étude. Il accéda cependant à sa demande, en lui permettant d'aller, deux fois par semaine, mesurer les effets de son application chez un professeur de lettres latines.

Ces effets étaient excellents, le maître s'émerveillait du profit qu'en tirait Augusto, et son protecteur se félicitait de plus en plus de ses soins.

Mais l'étoile fatale du fils d'Ignacio Botelho était encore loin de s'éteindre.

Cet enfant n'était pas bien loti pour affronter aussi tôt l'infortune !

L'infirmier de la Santa Casa mourut au début de l'année 1836. La veuve, dont il vivait séparé pour des chagrins bien particuliers, récupéra ses biens et ses enfants pour aller vivre avec son deuxième mari, qui avait été son huitième amant.

Augusto, qu'elle ne connaissait même pas, se retrouva subitement privé de tout appui, il gagnait, dans le métier de typographe, quelques liards, qui ne lui permettaient pas de subvenir à ses besoins.

Prenant le gamin en pitié, Nogueira Gandra augmenta son salaire, et le mit en relation avec une famille pauvre qui le nourrissait et entretenait ses vêtements, moyennant une modeste rémunération.

Augusto cessa de prendre des leçons de latin, il n'avait pas de quoi payer son maître, et ne pouvait dérober quelques heures pour travailler la nuit.

L'on ne peut qu'être saisi de compassion et d'admiration en voyant cet enfant qui n'avait pas encore tout à fait douze ans, régler sa vie à l'équerre que la main de l'infortune lui proposait ! Comme le malheur a développé en lui, avant l'heure, la vertu de la patience, et la sagesse épurée que donne si rarement la résignation à un âge plus avancé !

Laissons-le entre les bras de son travail, nous verrons ensuite si sa fatale étoile s'est éteinte.

## X

**N**OUS ALLONS SAVOIR ce qu'il en est de Carlota de Réis, et de Gregorio Redondela.

Après avoir vu Gregorio à l'infirmerie, où les bras puissants des sbires l'amenaient, Carlota fut encore plus en proie à ses hallucinations, et passa dans la catégorie des folles furieuses.

La police récupéra ses coffres, et, en les fouillant, elle trouva les lettres de Manuel de Castro, les unes tendres, d'autres où il s'emportait contre le sort qui le poursuivait, et beaucoup où il la remerciait de l'argent qu'elle avait eu la gentillesse de lui donner, et des bijoux qu'il promettait de lui rendre, dès que les vents de la fortune lui seraient favorables. Il y avait plus de papiers qu'il n'en fallait pour envoyer en Afrique le fils du général ; mais, une fois épuisés tous les moyens d'investigation, la police perdit tout espoir d'arrêter le fugitif, et d'instruire une action contre sa complice, déjà suffisamment châtiée par sa démente.

Gregorio se remit doucement, et sortit de l'hôpital avec la réputation d'un honnête Galicien qui, pour défendre son maître agonisant sur le point de se faire dépouiller, s'exposait à un coup de poignard. Les journaux de cette époque rapportèrent l'incident, en portant aux nues les vertus de notre frère de Galice, lesquelles étaient proverbiales en ce temps-là, et rarement démenties.

Des personnes qui admiraient l'héroïsme de Gregorio, voulurent le connaître et l'aider à gagner de quoi s'assurer une vieillesse tranquille. On lui proposa de l'argent pour voir les choses en grand, avec un magasin de vins et de denrées alimentaires. Gregorio accepta, et s'associa avec son cousin Tiago, un homme qui aimait à tenir ses comptes, et travailleur.

Gregorio ouvrit son magasin, rue São Domingos, avec une enseigne jaune et rouge, où l'on pouvait lire ces mots en lettres vertes :

### **LE LION DES ASTURIES, LE ROI DES FRIANDISES**

L'on voyait en effet, pour illustrer le distique, un lion tenant dans ses griffes un canard rôti et un saucisson de Lamego.

Outre cet établissement qui se fit une réputation plus qu'honnête, Gregorio ouvrit, aux portes de Chelas, une maison qu'il appela :

### **L'ADMIRABLE RETRAITE**

où les plats étaient meilleurs que l'orthographe.

Les jours saints, se pressaient aux portes de Chelas les pères de ces familles de Lisbonne, qui auraient honte, aujourd'hui, de se souvenir qu'elles y ont mangé une salade de crevettes, ou une friture de poissons

qui se mordent la queue, accompagnée de la laitue bien verte qui a donné aux Lisboètes une réputation d'innocente fraîcheur.<sup>1</sup>

Le fait est que les deux établissements de Gregorio Redondella & Compagnie ont prospéré à vue d'œil, au point qu'il ouvrit une troisième taverne, rue das Gaviás, qui s'épanouit sous une aussi belle étoile que les autres.

Deux ans après, Gregorio qui s'était associé de moitié dans un billet de loterie, toucha la moitié du gros lot et entreprit aussitôt de faire construire au Largo da Abegoaria, une maison de cinq étages, avec de grands magasins, où il installa une boulangerie.

Sur ces entrefaites, Gregorio s'éprit d'une veuve encore fraîche, qui tenait un bureau de tabac où l'on trouvait différents articles de mercerie, au bout de la Chaussée du Duque.

Il a cru jusqu'à ce moment-là, que l'ingratitude de Joana, la cuisinière qui avait épousé le barbier, avait définitivement étouffé les élans amoureux de son cœur. Il avait dédaigneusement résisté à de nombreuses avances de parents qui fréquentaient sa retraite de Chelas, flanqués de ravissantes jeunes filles, et son cousin Tiago disait que même la fille aînée du roi d'Espagne ne serait à même d'ébranler son cœur.

La buraliste était la main miraculeusement prédestinée qui devait arracher de son sépulcre ce Lazare ulcéré par les perfidies de Joana. Gregorio la vit dans ses potagers, avec ses sœurs, ses beaux-frères et ses compères, qui se rendaient tous les dimanches à l'*Admirable Retraite*. Sitôt vue, sitôt aimée, ce fut un coup de foudre.

Les plats gourmands servis ce jour-là à la table de ces clients excédèrent la demande ; et au moment de présenter la note, Gregorio posa ses mains au niveau de la ceinture et dit :

– *C'est à mon compte, et si ça vous va, l'on ne demande rien d'autre.*

Entre ce moment-là et sa déclaration, il se passa huit jours. Quand elle apprit que Gregorio était venu voir son beau-frère Bonifacio, afin de parler mariage, madame Rosa, la buraliste, trouva qu'elle était plus heureuse qu'elle ne le méritait, vis-à-vis de Dieu, et elle se crut vraiment aimée quant, à sa porte, s'arrêta une bonne demi-heure un joueur de cornemuse, qui lui dit, avec un sourire entendu, qu'il venait là de la part de Gregorio.

Ils se marièrent. Les témoins du mariage, ce furent Tiago, et la sœur de Rosa, qui offrit au fiancé une paire de boutons en filigrane d'argent pour le col de sa chemise.

On célébra les noces à São Domingos, et de là, l'on repartit tous, vingt-sept personnes en tout, pour Chelas, les hommes à califourchon sur des ânes, les dames fort bien installées sur les housses écarlates de leurs

---

<sup>1</sup> Les habitants de Lisbonne se disent toujours *alfacinha de Lisboa* : petite laitue (NdT)

montures qui se cabraient,

*Tant ils étaient fiers d'une si belle charge,*

comme dit le poète épique à propos du triton de Vénus.

De nombreuses cornemuses avaient pris la tête du cortège, et quelques flutistes en corrigeaient agréablement la monotonie, avec des sonorités pastorales d'une exquise saveur pour des cœurs amoureux.

Vous n'avez pas besoin, cher lecteur, que l'on vous donne des détails sur cette joyeuse journée. Mise à part Rosa, dont la bon sens égalait la pudeur, tout le monde se saoula plus ou moins ; mais de telle sorte que le vin resserrait encore plus les liens de parenté et d'amour fraternel qui continua de les unir.

Gregorio alla vivre avec son épouse au premier étage de la maison qu'il venait de construire. Rosa se chargea de la gestion de la boulangerie, dans laquelle elle montra autant de capacités que de zèle. Son heureux époux continua de s'occuper des trois tavernes qui se faisaient de jour en jour plus de clients, dont le nombre dépassait les attentes de leurs propriétaires.

En 1839, Tiago éprouva le désir de se reposer et de profiter de la vie. Il liquida sa part, et s'en fut à l'évêché de Tuy acquérir de grands biens. Fatigué de travailler et riche, Gregorio céda ses magasins avec des avantages extraordinaires, et se lança dans un trafic moins fatigant et plus propre. Il ouvrit, à la Ribeira Velha un magasin de salaisons, et deux magasins de charbon dans le Bairro Alto, où il employa ses anciens domestiques, et dont il tirait plus qu'il ne fallait pour subvenir à ses besoins. À la demande de sa tendre épouse, il conserva la boulangerie pour l'occuper, en lui en cédant les bénéfices pour s'acheter son or, et faire, à leurs anniversaires, des cadeaux à ses sœurs et à ses beaux-frères.

Mais comme il n'y a pas en ce monde de bonheur parfait, monsieur Gregorio se lamentait de ne pas avoir d'enfant, et Rosa pleurait, comme Sarah, de sa stérilité.

La médecine l'envoya prendre les bains à Pedrouços, et ses commères lui conseillèrent de s'entendre avec de vertueuses femmes qui désarmaient la stérilité quand elle venait du mauvais œil ou d'un air vicié.

Ces tentatives firent vaines, et Gregorio, plein de mélancolie, demandait au ciel à quoi lui servait sa richesse.

Renonçant définitivement à croire aux recours humains, les époux se tournèrent vers le ciel, et résolurent de partir en pèlerinage à Saint-Jacques-de-Compostelle afin d'implorer l'intercession du saint pour l'œuvre miraculeuse de leur propagation. Un rayon d'espoir s'allumait.

Ils y furent.

## XI

**D**ESIREUX DE VOIR d'autres régions, ils se rendirent à Porto.

Madame Rosa était en train d'admirer pour la troisième fois la Tour des Clercs, lorsque Gregorio vit devant lui un garçon de quatorze ans, qui lui disait :

– Vous êtes Monsieur Gregorio, n'est-ce pas ?

– Oui, effectivement, c'est moi ; et vous, qui êtes-vous ?

– Je suis Augusto, le fils de monsieur Ignacio Botelho.

– Monsieur Augustinho ! s'exclama Gregorio en le prenant dans ses bras, pour le soulever, le fils de mon maître ! Et il m'a fallu venir ici pour tomber sur vous ?! Je crois rêver ! Vous n'êtes pas allé chez la sœur de votre père ?

Augusto se mit à raconter sa vie, et, dès les premiers mots, les larmes lui vinrent aux yeux.

Ce n'est qu'alors que Gregorio remarqua les pauvres vêtements du garçon, il fit un geste qui exprimait son effarement, leva les yeux au ciel, d'où ils redescendirent pour considérer madame Rosa, qui n'en revenait pas de cette rencontre.

– Le voici, dit Gregorio, c'est le garçon dont je t'ai parlé, Rosa ! Mon cœur est à deux doigts d'éclater de chagrin à le voir si maigre et si mal mis.

– Le pauvre ! dit Rosa. Laisse-le raconter sa vie.

– Ici, dans la rue, ce n'est pas le bon endroit, rétorqua Gregorio. Allons à l'auberge, nous y bavarderons. Allons, venez, Monsieur Augusto, venez, c'est grâce à Dieu que nous nous sommes rencontrés.

Dans l'auberge, le fils de Balbina raconta les mauvais traitements qu'il avait subis de sa tante. Cette partie de son récit fut souvent interrompue par les exclamations de madame Rosa, et les secousses que, dans son indignation, lui imprimait Augusto, avec ses bras.

Il raconta ensuite le triste épisode de l'épicier de Chaves. À ce moment-là, les larmes jaillissaient des yeux de Gregorio, grosses comme des poings, et à maintes reprises, il s'écriait, en se tournant vers sa compagne :

– De quelle façon ce petit a été élevé, et dans quel état il se trouve !

Il fut ensuite question de son arrivée chez le chapelier de Porto, des tâches qu'on lui avait imposées, de la manière dont on l'avait abandonné quand il était tombé malade, et de son entrée à l'hôpital.

Gregorio se leva tout à coup, en s'écriant, entre ses sanglots, qu'il ne voulait plus rien entendre ; mais, sur l'insistance de Rosa, il s'assit pour écouter le reste.

La joie éclaira leur cœur et leur visage lorsque Augusto évoqua les bons procédés de l'infirmier de la Santa Casa da Misericordia, et la charité que montrait son défunt bienfaiteur en lui donnant de la nourriture, des vêtements, un moyen de gagner sa vie, et de l'argent pour payer son maître de latin.

Gregorio voulut savoir le nom et l'adresse de cet homme généreux ; mais quand Augusto lui dit qu'il était mort, son ancien domestique s'exclama :

– Il ne pouvait en être autrement ! Je parie que cette tante sans vergogne, que le boutiquier et le chapelier sont encore vivants ! Même le diable n'en veut pas, de ces coquins !

Augusto termina son histoire, sans omettre aucun détail, en parlant du dénuement presque total dans lequel il s'était trouvé après la mort de son protecteur, et le travail qu'il faisait dans l'atelier de typographie, pour gagner de quoi subvenir à ses besoins.

À la fin de l'histoire, Gregorio serra contre son cœur le fils d'Ignacio Botelho, passa ses mains calleuses sur ses cheveux, déposa un baiser sur son crâne, comme il le faisait quand il était tout petit, dès ses deux ans, et lui dit :

– Le passé, c'est le passé, mon garçon. Maintenant, c'est différent. Dites-vous qu'il fallait en passer par là, et que vous allez changer de vie. Rosa, continua-t-il, en fixant son épouse consternée, Dieu n'a pas voulu que nous ayons des enfants. C'est maintenant que j'ouvre les yeux. Nous avons ici le fils de mon maître ; considérons-le comme le nôtre.

– J'y ai déjà pensé, dit Rosa, il semble que Dieu a touché mon cœur dès que tu l'as reconnu.

– Monsieur Augusto, reprit Gregorio, vous allez partir d'ici tout de suite pour Lisbonne. Nous allons en Espagne ; mais nous n'avons plus rien à y faire. Cela te va, Rosa ?

– Il ne manquerait plus que non ! Qu'allons-nous faire maintenant à Saint-Jacques ? Rentrons chez nous et prenons le garçon avec nous. Veut-il partir ?

– Je ne demande que ça. Vous me trouverez bien à Lisbonne, Monsieur Gregorio, une façon de gagner ma vie qui me sera moins pénible.

Gregorio le coupa :

– Votre existence sera ce que vous voudrez. Je vais tout vous dire en un mot, Monsieur Augusto. Je suis riche, grâce à Dieu. J'ai eu des amis qui m'ont donné un coup de main. J'ai beaucoup travaillé durant des années, j'ai réussi dans toutes mes affaires, et maintenant, je me repose, et je peux faire de vous un homme. Voilà, c'est tout. La maison vous en allez avoir une, fort convenable et bien tenue, j'en ai fait construire une tout à fait comme il faut. Si vous voulez aller au collège, vous irez. Sinon, vous resterez avec nous. Ma Rosa est une sainte, et moi, je suis toujours le même Gregorio. Regardez ici, mon cou (ce que disant, il écartait son col)

vous voyez ici la trace d'un coup de poignard ! Je l'ai pris pour sauver l'argent qu'avait votre père. Un homme qui a fait ce que j'ai fait, fera tout ce qu'il pourra pour vous, Monsieur Augusto.

Dès qu'il était entré chez l'ami de son père, l'orphelin avait entendu dire que le domestique s'était retrouvé, mourant, à l'hôpital, tandis que Carlota devenait folle ; mais il ignorait les détails de cette tragédie, qui se jouait alors qu'il dormait, dans l'antichambre de son père agonisant.

Gregorio lui raconta par le menu tout ce qui s'était passé, s'attardant sur le vol et la fuite de Manuel de Castro, qu'Augusto ne connaissait même pas de nom.

Le premier souci de Gregorio, ce fut d'habiller Augusto aussi bien que les tailleurs de Porto pourraient le faire.

Il lui fit cadeau de la plus chère des montres avec une chaînette. Ils allèrent tous en voiture voir les rues de Porto. Ils se rendirent au Théâtre de São João où madame Talassi et le Grilo-Coxo procuraient au parterre un délicieux effarement. Suivant une idée de madame Rosa, ils furent visiter le Bom Jesus à Braga, pour le remercier du bonheur qu'ils avaient éprouvé en tombant sur ce garçon. Ils revinrent à Porto, de plus en plus heureux d'heure en heure, et partirent pour Lisbonne dans une calèche, dont le coût soulignait la bizarrerie de Gregorio.

Arrivés à Lisbonne, après un mois de repos, Augusto exprima le désir de fréquenter les cours du collège des nobles. Gregorio prit aussitôt les dispositions nécessaires, étant bien entendu que son fils adoptif reviendrait passer la nuit à la maison.

Il y eut, pour lui, de grands changements dans la vie des conjoints. L'on ferma la boulangerie, l'on mit fin aux trafics moins propres de Gregorio. Ils allaient au théâtre, et prenaient souvent une calèche pour aller à Chelas, où l'ancien propriétaire de la *Retraite Admirable* se régalaient de parcourir les potagers où il avait vu Rosa pour la première fois, et le banc de pierre où ils s'étaient assis tous les deux le jour des fiançailles. Ils ne se cachaient pas d'Augusto pour ces effusions nostalgiques. Le jeune homme affectueux, poète par hasard, et, plus que poète, un cœur d'ange, prenait plaisir à les écouter, et leur posait des questions qui les obligeaient délicieusement à raconter leur amour et la douce harmonie dans laquelle ils avaient toujours vécu.

Augusto était assoiffé de connaissances. Il l'emportait autant sur ses condisciples par le luxe de sa mise, que par ses capacités intellectuelles. Il apprenait des langues, et Gregorio riait fort quand l'étudiant se promenait tout seul en conjuguant, de mémoire, des verbes anglais.

– Que je perde la vue, disait Gregorio, moqueur, si je vois pourquoi vous vous échinez, Monsieur Augusto, à venir à bout de ce salmigondis ! Vous n'avez pas besoin de savoir ça, vous avez de quoi manger et boire à votre aise. Votre père était un riche fidalgo, et il ne savait parler ni anglais, ni français. Faites comme lui, Monsieur Augusto, prenez du bon

temps, mangez bien, vous êtes là, tout maigrichon, que l'on dirait que les sorcières ont sucé toute votre substance. Ce que vous allez faire, c'est vos promenades à cheval, il y en a un dans la remise, qui refuse d'avancer, et je me garde bien de lui sauter dessus, cela revient à retomber de l'autre côté. Laissez tomber tout ce latin de cuisine, Monsieur Augusto. Si vous devez passer votre vie à supporter des Anglais et des Français, allez-y ; mais, si Dieu le veut, tout ce qui est à nous est à vous, et pensez-y, il y a encore de quoi ronger.

Augusto s'efforçait, en termes bien clairs, d'expliquer à Gregorio la puissance de la passion de savoir, sur quoi son ami haussait les épaules, ainsi que Rosa, mais ils n'insistaient pas, de peur de lui faire de la peine.

## XII

– Qu'est-ce qu'elle a pu devenir, cette malheureuse Carlota ? dit un jour Augusto à Gregorio.

– Qu'est-ce que j'en sais, mon fils.

– Serait-elle encore folle ?

– Ce serait bien de le savoir. Si vous y tenez, Monsieur Augusto, je le saurai.

– Ne vous donnez pas cette peine, dit le fils d'Ignacio Botelho. J'irai me renseigner moi-même.

– Vous tenez tant à la voir ? demanda Rosa.

– La voir, non ; mais je voudrais prendre de ses nouvelles. Même si son crime a été grand, le fait que le remords l'a rendue folle, diminue la haine qu'elle peut inspirer.

– C'est exact, fit Gregorio, mais, à vous dire vrai, je sens encore dans le gosier le couteau du coquin, qui s'est jeté sur moi parce qu'elle le lui demandait. Qu'il soit foudroyé sur place, c'était un fieffé fripon !

Augusto Botelho se rendit, l'un des jours qui suivirent, avec une lettre du directeur du collège, à l'hôpital de São José, et s'enquit, auprès des employés, du sort de Carlota dos Réis, qui y était entrée folle en 1834.

Il s'était passé sept ans. L'on examina le registre des entrées et des sorties, et l'on découvrit que la folle était ressortie, guérie, en 1838. L'on appela des infirmiers qui avaient exercé quand elle y était, pour qu'ils donnassent quelques éclaircissements sur ce qu'elle était devenue. Un seul put dire qu'il l'avait vue un jour tenant par la main une vieille aveugle fort mal habillée, dont Carlota avait dit que c'était sa mère. L'informateur ajouta qu'il les avait rencontrées, rue dos Cardaes de Jesus, ce qui lui laissait supposer qu'elles ne pouvaient habiter bien loin de là.

Augusto avait à peine connu sa mère. Les plus lointaines réminiscences

de son enfance étaient liées à Carlota, qui le portait toujours dans ses bras, et lui prodiguait ses tendresses. Quand son père lui refusait les poupées qu'il demandait, Carlota les faisait acheter à ses frais. Grâce à ses interventions, l'enfant était arrivé à rester souvent chez lui, quand son père voulait le forcer à aller à l'école. C'est avec Carlota qu'il allait au Passeio Publico, à Cacilhas, à Belem, et au rivage des vaisseaux. C'étaient ces souvenirs qui l'emportaient sur le cœur de ce garçon, incapable de haïr, à cet âge où l'on ne parvient pas à détester qui a contribué à nous appauvrir. L'idée lui venait en même temps que sa tante lui enlèverait le plus clair de ses biens, comme elle lui en avait enlevé une partie. Eh bien, s'il ne nourrissait même pas de rancœur contre sa tante sans entrailles, comment pourrait-il haïr la malheureuse qui lui avait manifesté une telle affection jusqu'au dernier moment, où, son père mort, il l'avait embrassé, les yeux baignés de larmes.

Il ne le disait pourtant pas à Gregorio, pour ne pas réveiller une douleur rétrospective dont souffrait encore son gosier. Il se taisait sur sa saudade et son désir de revoir Carlota encore une fois, sans se faire connaître.

Tenaillé par cette opiniâtre anxiété, il se rendait souvent à la rue dos Cardaes, et traînait dans les rues de traverse aux populations les plus pauvres, espérant y voir, une heure ou l'autre, une aveugle s'appuyant à la main d'une femme qui devait être Carlota.

Il prit un jour la décision de poser des questions dans différentes rues du voisinage. Personne n'arrivait à le renseigner sur elles. Il repartait, découragé à force, quand il posa une dernière question à une femme qu'il vit, penchant la tête au guichet d'une maison de plain pied, attenante au palais de l'actuelle Académie royale des sciences.

= Qui cherchez-vous, Monsieur ? demanda la femme.

– Une femme, qui habitait par ici, et avait une mère aveugle.

– Comment s'appelait cette femme ?

– C'était Carlota dos Réis.

La personne interrogée fixa quelques secondes le jeune homme, en murmurant, comme quelqu'un qui se rappelle, le nom qu'on lui a dit.

– Je n'en sais rien, dit-elle, il n'y a aucune créature de la sorte, à ce que je sache, qui habite par ici.

Augusto passait le coin de la rue Formosa quand il entendit, près de lui, les pas précipités d'une vieille femme qui l'appelait.

Il s'arrêta et attendit.

– Vous ne cherchez pas là-bas, dit-elle, en haletant de fatigue, une Carlota dos Réis qui avait une mère aveugle ?

– Oui. Savez-vous, Madame, où elle habite ?

– Il ne manquerait plus que je ne le sache pas ! Et la personne qui vous a répondu le sait mieux que personne.

– Elle le sait ?! Où habite-t-elle ?

– Demandez-le-lui à elle. C'est elle-même.

– Comment ça ?!

– Cette créature à qui vous avez parlé, c'est Carlota, la fille de l'aveugle. Et vous voulez savoir pourquoi elle refuse de le dire ? C'est parce qu'elle a été folle, et enfermée des années dans un hôpital, elle est devenue folle parce qu'elle a volé un amant à cause d'un autre amant qui l'a abandonnée, en emportant le produit de ce vol. Alors, comme elle craint qu'on la traîne en justice, elle ne dit pas son nom, et quand elle voit qu'on la regarde, elle disparaît, de peur qu'on la reconnaisse.

– Dites-moi, Madame, reprit Augusto, êtes-vous bien sûre de ce que vous avez dit ?

– Ça, si je le suis ! Je la connais depuis le temps où sa mère, qui était repasseuse, travaillait pour un fidalgo qui a enlevé sa fille de chez elle. C'est qu'elle a été jolie, cette petite diablesse ; mais maintenant elle a la tête même du péché... Disparais, démon !

– Et de quoi vit-elle à présent ?

– Du vivant de sa mère, elle demandait l'aumône dans certaines maisons dont elle était la repasseuse ; depuis la mort de sa mère, je pense qu'elle crève la dalle. Je la vois, moi, occupée à des travaux de couture, et cela ne donne rien que l'on puisse voir. Si elle n'était pas sortie de l'hôpital dans un si mauvais état, elle aurait encore un homme pour l'entretenir, mais ce n'est plus qu'une vache maigre, même pas une poire pour la soif. Et le pire, c'est que la justice lui cherche des poux sur la tête, que le diable l'emporte où il voudra, ça ne lui rapportera pas grand chose.

– C'est bon ; je vous remercie pour vos renseignements, et voilà de quoi vous acheter du tabac à priser.

La vieille saisit avidement la pièce d'argent et lui dit :

– Heureusement que j'ai confiance, que vouliez-vous, Votre Seigneurie, à cette fameuse Carlota ? C'est à cause du vol qu'elle a commis ?

– Non, Madame. Je ne lui voulais rien.

– Oui...! reprit la vieille, C'est que... pour autre chose, comme dirait l'autre, je ne vois pas à quoi elle est bonne. Si vous voulez une fille comme il vous faudrait, une vraie perle... il y en a une là, tout près, qui fera l'affaire. Augusto jeta sur la femme un regard écœuré, avant de lui tourner le dos.

À neuf heures du soir, le même jour, Augusto se posta au ras du palais qui la joutait, en face de la maison de Carlota. Toutes les portes des environs étaient fermées.

Aucune ne laissait filtrer le moindre rayon de lumière, à l'exception de celle de Carlota, qui gardait à moitié fermée le regard du guichet.

Augusto avança pas à pas en rasant les maisons avoisinantes, et regarda à travers les fentes du guichet.

Il vit une femme assise sur le sol en terre battue, cousant à la lumière d'une bougie, posée sur une plaque sale en fer blanc. De temps en temps, Carlota interrompait son travail et croisait les mains sur ses cuisses, en

regardant fixement la flamme de la bougie. Puis, elle reprenait fiévreusement son travail, s'arrêtait à nouveau pour rêver, quand elle ne laissait pas retomber son visage sur ses genoux.

Augusto sollicita sa mémoire pour retrouver l'ancienne Carlota, il ne distinguait aucun de ses traits dans cette femme qui était là.

– Il est impossible que l'autre m'ait trompé, elle m'a fourni tant de détails exacts, se disait le fils d'Ignacio Botelho, mais il est également impossible qu'en sept ans une personne se dégrade à ce point !

Tandis qu'il s'interrogeait, il vit Carlota se lever, et ouvrir une boîte d'où elle tira des croûtons de pain. Elle s'en fut ensuite dans un recoin d'où elle rapporta une assiette à soupe et une cruche. Elle coupa les croûtons en petits morceaux, et les amollit avec de l'eau. Pendant que le pain s'amollissait, Carlota essuyait ses larmes avec la manche de sa robe. Puis elle mangea son pain. À la fin de son repas, elle dit à mi-voix :

– Béni soit Dieu.

À ce moment-là, cédant à un élan de commisération, Augusto frappa à la porte.

– Qui c'est ? dit la femme, en sursautant. Elle cacha son assiette sous la chaise de bois sur laquelle était posée la plaque.

– Pourriez-vous avoir la bonté de m'ouvrir ?

Carlota regarda par le guichet, et dit :

– Qui demandez-vous, Monsieur ?

– C'est vous, que je viens voir.

– Moi ? Il me semble que vous vous trompez. Je ne vous connais pas.

– Ça ne fait rien, Madame Carlota dos Réis, je vais vous dire qui je suis.

– Veuillez me pardonner ; mais je n'ouvre pas ma porte, et je n'ai pas une maison digne de recevoir qui que ce soit ! Vous venez m'arrêter ?

– Je ne suis pas un sbire, Madame Carlota. Vous pouvez ouvrir sans crainte. Peu m'importe l'état de votre maison. Qui vous a vu manger du pain sec amolli avec de l'eau, peut aussi voir les autres traces de votre indigence.

Carlota resta un moment silencieuse sans savoir quoi répondre.

Entre-temps, Augusto imprima une légère poussée à la porte, que Carlota ouvrit machinalement.

Sans faire attention à la pauvreté de cet antre, Ignacio Botelho s'appuya à une table de pin, et croisa les bras.

– Pour dissiper toutes vos craintes, je vais vous dire qui je suis, mais je souhaitais vraiment vous rassurer par ma seule présence, être reconnu, je voulais voir si vous devinez en moi un ami, et pas un sbire.

– Je ne me rappelle pas vous avoir vu, dit Carlota, fort tranquillement.

– L'enfant qui jouait à neuf ans avec vos cheveux doit avoir bien changé !

– L'enfant !... balbutia Carlota.

– Le fils d'Ignacio Botelho, dit Augusto.

Carlota poussa un cri strident, et recula, la main sur les tempes.

– Ne me fuyez pas, Carlota, continua Augusto. Venez auprès de moi, donnez-moi la main, dites-moi que vous me reconnaissez, et que vous pouvez encore pleurer de saudade, comme vous pleuriez, il y a quelques instants, de chagrin. C'est moi, Augusto, ou pas ? Vous me reconnaissez, Carlota ?

La femme, affolée, sans s'approcher d'Augusto, s'agenouilla et leva les mains au niveau de sa poitrine, en marmonnant :

– Monsieur Augusto... le fils de monsieur Ignacio Botelho... C'est lui, oui, je le reconnais bien ; je ne me trompe pas...

L'air avec lequel ces paroles étaient proférées effraya Augusto, au point de lui faire croire que la malheureuse pourrait à nouveau perdre l'esprit. Il s'approcha d'elle, la releva, la prit dans ses bras, et l'assit sur la petite chaise.

– Vous vous êtes souvenue de moi ? lui dit-il, les yeux embués de larmes. L'enfant aux cheveux blonds est-il quelquefois apparu dans les ténèbres de votre triste vie ?

– Pardonnez-moi ! cria-t-elle en se remettant à genoux. Pardonnez-moi, pour toutes les souffrances que j'ai endurées.

– Vous êtes pardonnée, mais promettez-moi que vous allez rester tranquille, me parler sans vous mettre dans tous vos états, vous convaincre que je garde l'affection que j'avais pour vous dans mon enfance. L'on ne parle pas ici du passé. je ne vous demande rien, absolument rien, Carlota ; asseyez-vous ; calmez-vous, souriez-moi, et souvenez-vous bien de notre passé, il y a dix ans.

Carlota avait écouté ces mots avec un effarement d'idiote ; elle avait serré les mains qu'Augusto lui tendait ; puis le fixant, avec une grande pénétration, elle éclata en sanglots, l'approcha d'elle et le serra vertigineusement contre son sein.

### XIII

**Q**UELQUES INSTANTS après, le suif sur la plaque était consumé, et la pièce plongée dans une obscurité totale.

– Carlota, dit Augusto, venez faire un tour avec moi, la nuit est belle. Nous allons parler de mon enfance ; je vous raconterai ma vie. La vôtre, je n'ai pas besoin de l'entendre, je la connais, ou je me fais une idée de ce que je ne sais pas. Vous voulez bien m'accompagner ?

– Je n'ai rien à me mettre sur le dos, Monsieur Augusto, dit-elle.

– Vous avez ma cape.

Ce que disant, il la lui jeta sur les épaules.

Ils sortirent.

Augusto lui raconta son histoire depuis la mort de son père, et le bonheur qu'il connaissait grâce aux bons soins de Gregorio.

Quand il proféra ce nom, il vit que Carlota lui lâchait le bras ; et, la surprenant à la lueur d'un réverbère, il fut effrayé par le désordre de ses traits. Il voulut la tranquilliser, en la retenant doucement ; mais la malheureuse était prise d'un accès de folie.

Une patrouille se trouvât là, qui s'aperçut de leur agitation, et jugea bon d'intervenir. Augusto expliqua en choisissant ses mots, le malaise de cette dame, et demanda à ce qu'on l'aidât à la transporter dans un hôtel. Carlota prit, avec une certaine raideur dans la démarche, la direction que lui indiquait Augusto. Arrivée à la limite de son secteur, la patrouille les confia à une autre patrouille, et ils marchèrent ainsi jusqu'au Rossio, où ils entrèrent dans un hôtel.

De tels hôtes, à une telle heure, il y avait là de quoi éveiller la méfiance du propriétaire de l'hôtel. Augusto s'empessa de déposer dans la main du protecteur zélé de l'honneur domestique une bonne somme d'argent, en lui disant :

– Je ne reste pas ; ce que je veux, c'est une chambre pour cette dame.

– Cette *dame* ? murmura le maître d'hôtel.

– Oui, cette dame.

– Avec ces vêtements, elle n'en a pas l'air...

– Eh bien dites-vous que c'en est une, et abstenez-vous de mettre en doute la qualité des personnes. Ce que je vous demande, c'est de me donner une chambre pour cette dame, ou cette femme, qui va y rester quelques heures, et je vous prie d'avoir la bonté d'appeler au plus vite un médecin.

– J'en ai deux qui logent ici.

– Veuillez les faire venir, je réglerai tout ponctuellement. Pour l'instant je vais sortir, je reviendrai tout à l'heure.

Voyant Augusto quitter la salle où il s'était entretenu à mi-voix avec le maître d'hôtel, Carlota voulut le suivre.

– Attendez-moi ici, lui dit-il. Je reviens tout à l'heure : faites ce que je vous dis, oui ? C'est votre Augusto qui vous le demande.

Carlota tomba sur un canapé, les yeux rivés sur le jeune homme.

Entendant les mots *votre Augusto*, le maître d'hôtel se dit en son for intérieur, que c'était là une affaire passionnelle ; mais il fut surpris qu'un garçon si brillant et si bizarre ne trouvât pas mieux à faire.

Le fils de Balbina sortit, et revint chez lui, en pressant le pas. Gregorio l'attendait avec la table mise pour le dîner, et fort inquiet de son retard.

– Que vous est-il arrivé, mon fils ? s'exclamèrent Gregorio et Rosa en même temps.

– Quelque chose d'important, un événement qui m'oblige à vous en parler tout de suite, à vous dire tout... Ouvrez-moi vos cœurs, j'ai besoin de tout votre amour, à cette occasion.

Ils s'approchèrent de lui tous les deux, en s'écriant :

– Qu'est-ce que c'est ? Parlez ! Dites nous ce que vous avez !

Se tournant vers Rosa, Augusto lui dit tendrement :

– Ma mère !

Rosa, qui n'avait jamais entendu ces mots prononcés avec une telle tendresse, se sentit folle de joie à en pleurer.

– Que voulez-vous, mon Augusto ? Dites-moi ce que vous voulez de moi.

– Je veux votre bon cœur, pour recevoir les larmes d'une pauvre infortunée. Je fais appel à votre sensibilité, parce que j'espère vaincre, grâce à elle, les réticences de votre mari.

– Je ne comprends pas, dit Gregorio, inquiet. Parlez clairement, mon petit...

– J'ai rencontré Carlota, dit Augusto. Je l'ai rencontrée dans une extrême misère, elle mangerait des croûtons de pain bis trempés dans de l'eau. J'en ai été fort affecté, c'est pour ça que je l'ai prise en pitié. Je lui ai tout pardonné, parce que ce n'est qu'en pardonnant que je peux remercier Dieu du bonheur que j'éprouve et que je vous dois, mes chers amis. Pardonnez, vous aussi, Monsieur Gregorio, pardonnez à la malheureuse qui, au bout de quatre ans de démence, a connu le supplice mille fois plus douloureux, le supplice conjugué de la raison et de la misère, que rien n'égale en ce monde. Si vous la voyiez, Monsieur Gregorio !... Le sol de la maison est en terre, et mouillé. Son lit, c'est un peu de paille roulée dans des haillons. Carlota vit pour mourir à chaque heure. Elle n'a gardé aucun trait de ce qu'elle était ; pas même un qui pourrait en évoquer le souvenir. Je l'ai reconnue grâce à sa voix. Mais il semble que les gémissements et la honte la lui étouffent dans la gorge. Je suis sorti avec elle de sa caverne, parce que la malheureuse n'avait pas de lumière. Je l'ai couverte avec ma cape, parce que la pauvre n'avait rien à se mettre sur le dos. Il semble que sa faiblesse n'était pas à même d'affronter l'air trop fort de la nuit. À chaque pas, elle s'appuyait à mon bras, elle me demandait, en vacillant de la laisser s'asseoir. Je lui ai raconté les infortunes de mon enfance. Moi aussi, j'ai connu la faim, moi non plus, je n'ai pas eu de quoi me couvrir. Je devais savoir les paroles avec lesquelles on soulage les douleurs d'autrui en évoquant de semblables. À la lueur des lampadaires, j'ai vu le visage de Carlota baigné de larmes, comme j'ai vu le vôtre, ma mère, quand je vous ai raconté, à Porto, les misères dont Dieu s'est servi pour fortifier mon âme et développer en moi les sentiments de charité. Puis, quand je lui ai dit le bonheur que j'éprouve ici, ce bien que me dispense la bonté divine pour me dédommager de mes angoisses imméritées, je lui ai parlé de vous, Monsieur Gregorio. À peine ai-je prononcé votre nom, Carlota a été prise de vertige, elle a eu un nouvel accès de folie. J'ai pu l'amener dans un hôtel, je l'y ai laissée, en attendant qu'un médecin lui évite de retourner à

l'hôpital. Ce serait horrible pour moi de voir cette malheureuse à nouveau folle à cause de moi, quand je songeais à la soulager de sa pauvreté !...

– Pauvre femme ! s'écria Rosa, les yeux embués de larmes. Elle a été bien punie, n'est-ce pas, Gregorio ?

– Ça oui ! dit cet homme bon, qui avait écouté les véhémentes explications d'Augusto, avec des signes manifestes de compassion. Il poursuivit, au bout de quelques instants :

– Eh bien, Monsieur Augusto, que voulez-vous à présent ?

– Je voudrais, répondit le garçon, en embrassant Gregorio, que l'on me laisse partager avec elle l'aisance dans laquelle je vis. Je voudrais, mon ami, l'ami de mon père, que vous lui pardonniez... Je voudrais...

Gregorio l'interrompit :

– Il n'y a qu'à demander, Monsieur Augusto. Donnez-lui à manger, et de quoi s'habiller. Parole d'honneur, je ne me souviens plus des douleurs que j'ai eues à la gorge. Et qui sait si elle a voulu que ce coquin me tuât ! C'est cette crapule qui l'a perdue. Si elle était méchante, elle ne serait pas devenue folle. Voilà ce que je pense, et personne ne me fera changer d'avis... Eh bien, arrangez les choses comme vous voudrez. Louez-lui une maison, donnez-lui une mensualité aussi importante que vous voudrez.

Augusto se leva pour embrasser de nouveau Gregorio.

– Laissez-moi vous embrasser, vous aussi, dit-il à Rosa, je dois ces joies à vos larmes, mon amie chérie. Je m'en vais maintenant à l'hôtellerie voir où en est cette pauvre femme.

– Attendez un moment, j'y vais avec vous, dit Rosa. Tu me laisses y aller, Gregorio ?

– Ô femme, s'il doit y en avoir deux qui partent, et un seul qui reste, mieux vaut y aller tous les trois !... Allez-y, je ne me montrerai à Carlota que lorsqu'elle n'aura plus peur de moi.

Augusto voulait s'opposer à la décision de Gregorio, il craignait que sa présence intempestive fît perdre tout à fait la raison à cette femme qui ne savait plus où elle en était. Mais il lui en coûtait de contrarier l'expansive générosité de cette âme noble, et il confia à Dieu le soin de veiller à la bonne marche des événements.

Quand ils arrivèrent à l'hôtel, Carlota dormait tranquillement, grâce à une potion généreusement opiacée, que les médecins lui prescrivirent. Après avoir entendu d'Augusto ses antécédents, et la démence dont elle avait été prise quelques années durant, ceux-ci dirent qu'il ne leur suffisait pas d'une seule crise pour craindre une rechute.

Rosa entra dans la chambre de Carlota, et la contempla. Appelé par sa femme, Gregorio l'observa, comme frappé d'étonnement, et dit :

– Elle ne ressemble pas du tout à l'autre ! J'aurais juré que ce n'est pas la même ! Effectivement !...

Il quitta la chambre, laissant Rosa au chevet du lit de la malade, qui

dormait encore à deux heures du matin.

Gregorio appela son fils adoptif, et lui dit :

– Tu veux savoir ? J'ai pensé qu'il valait mieux ne pas louer une maison pour Carlota.

Augusto frémit, croyant que la vue de cette femme, et le souvenir des coups de poignard, avaient changé les sentiments de son bienfaiteur.

Gregorio poursuivit :

– Le mieux, c'est d'amener cette femme chez nous. Elle s'y trouvera toujours mieux, et traitée avec plus d'égards. qu'en pensez-vous ?

– Il me semble que votre âme, Monsieur Gregorio, se trouve sous la main de Dieu... C'est ça, amenons-la chez nous, si votre femme ne s'y oppose pas.

– Vous ne connaissez donc pas, mon garçon, la sainte qu'est ma femme. Elle veut tellement bien faire qu'elle en crève.

Rosa vint alors dire à la porte de la chambre que Carlota demandait Augusto. Le garçon y alla et prit Rosa avec lui.

– Vous avez dormi tout votre saoul, n'est-ce pas ? dit-il à Carlota qui s'était assise sur son lit.

– J'ai beaucoup dormi, je pense ; mais je me souviens de tout. Qui est cette dame ? ajouta-t-elle, en désignant Rosa.

– C'est une dame chez qui vous allez aller, Carlota, aussi tôt que vous pourrez. Vous verrez que vous trouverez, en ma mère, un ange qui vous console.

– En votre mère ?!

– Oui, ma mère ; la mère que Dieu m'a envoyée, elle a le cœur de l'autre, qu'il m'avait enlevée... Voyons, Carlota, vous sentez-vous assez de forces pour nous suivre ?

– Plus tard ; j'ai la tête qui tourne, je me sens prise d'un terrible étourdissement... je voudrais pleurer, je suis étouffée par mes larmes... Je suis une grande criminelle ! s'exclama-t-elle soudain, en cachant son visage entre ses genoux.

– Tout le monde vous a pardonné, Carlota, répondit tout de suite le jeune homme. Si quelqu'un a été offensé par vous, après tant de souffrances, le pardon a effacé vos fautes.

– C'est vrai, dit Rosa, vous pouvez compter sur notre compassion à tous... Dieu seul sait ce que sont les pécheurs. C'est souvent la passion qui nous aveugle.

Carlota regarda fixement Rosa, et murmura :

– Vous ne savez rien de ma vie, Madame...

– J'en ai une idée ; n'en parlons plus.

– Parlons-en, parlons-en... s'exclama l'amante d'Ignacio Botelho, transportée.

Le jeune homme la coupa :

– Non ! Obéissez-moi, Carlota. Faites un effort pour sortir d'ici.

N'oubliez pas qu'on nous écoute dans la pièce à côté.

Carlota fit comprendre qu'elle allait se lever, Augusto quitta la chambre.

– Monsieur Gregorio, dit-il, il me semble préférable qu'elle ne vous voie pas pour l'instant. Faites-moi la faveur de partir dès maintenant chez nous.

– J'y vais ; j'y ai déjà pensé ; venez vite, il est l'heure d'aller se coucher.

#### XIV

**C**ARLOTA resta pantoise, quand elle entra dans la première pièce de la maison où l'amenait Augusto. L'apparence de la femme qu'Augusto lui avait présentée comme sa seconde mère ne laissait pas prévoir une telle magnificence. Il était de nature à surprendre la malheureuse, ce passage d'un pauvre taudis à un salon qui dénotait plus de richesse que de bon goût.

– Qui est cette dame ? demanda Carlota à Augusto, dès que Rosa eut quitté le salon pour faire préparer la chambre de son invitée.

– Nous parlerons demain ; je vous ai dit que cette dame est un ange.

– Elle m'a dit des mots qui m'ont fait du bien. J'ai l'impression qu'elle connaît toute ma vie.

– C'est le cas.

– Et elle ne me hait pas ?

– Non, elle vous plaint beaucoup.

– Si vous m'avez pardonné, Monsieur Augusto, pourquoi ne me pardonnerait-il pas, le monde à qui je n'ai pas fait de mal ?

– Vous ne m'en avez fait aucun, c'est à vous-même, que vous en avez fait.

– Mais j'ai tant souffert, mon Dieu !

– Tout le monde le sait et vous prend en pitié, Carlota. Croyez bien que...

Tout à coup, Carlota serra les mains d'Augusto, en poussant un cri strident :

– Qu'y a-t-il ? Qu'est-ce qui vous arrive, Carlota ?

– Je me souviens de vos paroles, à ce moment précis... Que m'avez-vous dit, Monsieur ? reprit-elle, fort agitée.

– Quand ?

– Dans la rue, quand je marchais à côté de vous... Chez qui m'avez-vous dit que vous étiez ? Ne m'avez-vous pas dit que c'était chez cet homme que l'autre a frappé avec son poignard ?

Augusto fut déconcerté par cette réponse, les yeux de Carlota trahissaient son égarement. Au trouble qui se lisait dans ses yeux,

succédèrent un tremblement et une indescriptible anxiété. Elle se mit à pousser des cris terriblement aigus, elle mettait en morceaux son corsage, comme si son cœur étouffait, bloqué dans des compresses de fer.

Rosa accourut, en entendant les cris, et surmonta l'effroi que lui inspiraient les contorsions de la démente. Gregorio suivit machinalement sa femme, et entra dans la pièce. Carlota le fixa, épouvantée, et cessa de se contorsionner entre les bras des deux autres. Il semble que la terreur l'avait congelée : elle ne prononça pas un seul mot. Ses paupières s'abaissèrent lentement, ses bras retombèrent, comme inanimés, et le corps raidi se laissa traîner vers un canapé.

Au point du jour les secours médicaux firent leur entrée, ils proposèrent de soigner une fièvre cérébrale.

La malade resta quarante-huit heures plongée dans un délire exalté. Elle répéta alors beaucoup de ses échanges avec Manuel de Castro en cette nuit funeste. Elle les reproduisait comme si elle était en train de les raconter, la conscience tranquille, sauf quand elle revenait, en termes confus, sur la descente du supposé cadavre jusqu'à la cour, et la façon dont elle avait lavé le sang dans les escaliers. Elle levait alors la main vers son visage, et criait qu'il l'avait éclaboussée du sang de Gregorio... "Je ne t'ai pas dit de le tuer ! murmurait-elle d'une voix rauque, je ne t'ai pas dit de le tuer !... Je vais me dénoncer aux autorités ; je veux être punie pour sauver mon âme !"

Ces déclamations, répétées, étaient entrecoupées d'intervalles de repos.

Quand la médecine perdit tout espoir, Carlota passa sans qu'on s'y attendît du délire à une profonde torpeur. Elle reconnut les deux personnes qui la veillaient constamment, elle leur souriait à toutes les deux, en répondant à leurs affectueuses questions. Elle se souvenait même qu'elle avait vu Gregorio ; elle semblait l'attendre dans sa chambre, sans crainte, ni frayeur. Elle demanda à Augusto de lui raconter le reste de son histoire, et elle entendait déjà le nom de son bienfaiteur sans la moindre agitation. Un jour, elle leva vers ses lèvres la main de Rosa et lui dit :

– Je voudrais voir votre mari, Madame.

Rosa sortit et revint avec Gregorio, qui arrivait en essuyant ses larmes. Il ne pouvait s'empêcher de pleurer quand il en voyait aux yeux de son épouse. Il s'approcha du lit, Carlota frémit encore :

– Si vous me dites quoi que ce soit sur ce qui n'est plus, c'est fini entre nous ! dit Gregorio. Ce qu'il vous faut, c'est prendre sur vous, sauter du lit, et sortir, Dona Carlota. Nous allons tous laisser passer les chaleurs à la campagne. J'ai une petite ferme à Colares, un morceau de choix. Vous allez vous y requinquer, vous remplumer autant que vous pourrez. Vous ne pipez mot sur le passé, vous m'avez entendu ? Et que me dites-vous de monsieur Augusto ? Regardez, on n'en fait pas deux comme lui ! Une âme comme celle-ci, il n'en est pas d'autre sous le soleil, parole

d'honneur ! Si vous l'aimez, faites ce qu'il faut pour bien vous porter, vous avez entendu ? Notre garçon, là, vous voyez, il a perdu une arrobe<sup>1</sup>, que Dieu me sauve !

C'était le langage quotidien de Gregorio. Quand la malade prononçait un mot ayant le moindre rapport avec son crime, il la coupait aussitôt en lâchant une boutade, Rosa et Augusto entraient dans son jeu.

La convalescence de Carlota fut longue, mais de nature à la rétablir sûrement. L'air de la campagne restaura ses forces, lui donna figure humaine, mais ses traits ne laissaient pas soupçonner son ancienne grâce, sinon sa beauté.

À la fin de l'été, quand Gregorio se préparait à rentrer à Lisbonne, Carlota demanda à Augusto de solliciter de son bienfaiteur une aumône qui lui permettrait de se retirer dans un couvent loin de Lisbonne. Le jeune homme voulut la persuader de l'inutilité d'une telle démarche, mais sa décision était inébranlable. Ni les prières, ni les cajoleries de Rosa ne purent l'en dissuader.

Augusto l'accompagna à Evora, où elle trouva ses appartements joliment meublés dans un couvent.

Elle y vivait dans le plus grand recueillement, la mystérieuse créature que les religieuses traitaient avec le respect qu'inspire le mystère quand il est inséparable du confort et de l'aisance. Ses heures étaient partagées entre la prière, sa cellule, et son travail, sans tristesse et sans joie. Elle avait pris à sa charge la couture du linge blanc d'Augusto et de Gregorio, et envoyait chaque fois un petit paquet à Lisbonne, avec ses travaux de couture, où le fils d'Ignacio Botelho voulait voir, et voyait certainement, des traces de larmes. La première année, Augusto se rendit régulièrement à Evora, et, la seconde, il disait que Carlota récupérait de jour en jour, comme par miracle, ses anciens traits, de sorte que ce ne serait plus la flatter que de la dire belle.

## XV

**D**OM ALVARO BARRADAS, un fidalgo portugais, issu d'une des principales lignées gothes, fit son apparition à Paris au début de l'année 1835 ; il venait d'Espagne où il s'était réfugié depuis que l'archange des batailles avait fait descendre sur le front de l'Empereur du Brésil la couronne de la victoire.

Il nous faut croire ce que cet homme a dit à Paris sur sa généalogie. Si nous en doutons, parce que c'est lui qui le dit, nous devons douter d'un grand nombre d'entre elles, dont le degré de probabilité est le même. On

---

<sup>1</sup> C'est à dire à peu près onze kilos. Il exagère, et pas qu'un peu, Gregorio, même si Augusto a bien fondu (NdT)

ne peut garder sous le bras les auteurs de traités de généalogie pour examiner les quartiers de tous les Barradas qui nous arrivent, comme des grenouilles du sol détrempé, après une après midi où il a tonné.

Dom Alvaro a des chevaux et des laquais espagnols. Il entretient des relations avec la vieille aristocratie de Charles X, qui le reçoit chez elle. Il a des femmes qui l'aiment, et des femmes qui l'exploitent. Il a — il suffisait de le dire — de l'argent qui coule de ses mains comme les eaux du Pactole. La fortune de Dom Alvaro est une esclave docile, qui semble guetter ses désirs capricieux, pour les lui convertir, avant qu'il cherche à les satisfaire, en délicieuses réalités.

Dom Alvaro joue dans les salons de la noblesse, et gagne ; il joue en bourse, et ramasse en quelques heures, en prononçant un seul mot, des milliers de francs.

Les équipages s'ajoutent aux chevaux. Paris voit passer Dom Alvaro. Et quand Paris *voit passer*, l'homme qui passe doit être un géant !

L'admiration redouble quand l'on voit, appuyée au même dossier, dans le même phaéton que lui, une jolie femme, et, le lendemain, une autre belle femme.

Aujourd'hui, c'est la première cantatrice italienne.

Hier, c'était la première danseuse.

Demain ce sera une Laïs qu'il aura disputée à un prince.

Dom Alvaro passe au bois de Vincennes, saute de son tilbury, et de jeunes gens de la race des Carolingiens s'approchent pour lui serrer la main.

— C'est ce gentilhomme espagnol ! dit une dame illustre, avant d'appeler d'une voix fort tendre un duc pour blesser du timbre de sa voix les oreilles distraites du noble Espagnol.

— C'est l'amant de la marquise de\*\*\*, dit la comtesse de\*\*\*...

— C'est le rival du duc de \*\*\*, ajoute une autre, tout en avouant qu'elle médite de faire également de lui un rival de son mari.

Il se trouve à Paris des fidalgos exilés de Lisbonne qui ne connaissent pas Dom Alvaro Barradas. Les meilleurs connaisseurs des chroniques savent qu'au temps de la reine régente Dona Catarina, la mère de Dom Sebastião, combattit en Asie, sous les ordres du gouverneur Dom João de Castro, un vaillant Portugais qui s'appelait Alvaro Barradas ; mais l'on doute que cet Alvaro Barradas soit encore vivant. Dans les cercles élégants, des bruits courent qui démentent les origines de ce fameux personnage ; les cercles élégants continuent pourtant à reconnaître la légitimité du gentilhomme espagnol.

Un grand personnage portugais, qu'il rencontre dans un salon d'un ex-ministre de Charles X lui demande où se trouve son manoir.

Dom Alvaro tortille sa moustache et répond :

— Mon manoir et tombé entre d'autres mains ; ce sont les palais de Barcellos et de Villa-Viçosa. Ce sont les ruines des châteaux qui ont

défendu l'indépendance du Portugal. Ce sont la Covadonga de Pelagio, et les créneaux écroulés de Santarem et d'Alcacer.

Sur quoi, il fit une légère révérence au Portugais, qui fut stupéfait qu'il y eût tant de manoirs, en plus de ceux qui étaient tombés entre autres mains, dans une seule seigneurie.

Entre-temps, il ne cessait de s'accroître, le nombre de ses voitures, plus confortables que ses manoirs. Les mêmes fidalgos, qui déchiraient ses parchemins, ne refusaient pas dignement de lui offrir un coussin dans leur voiture, et de lui emprunter l'argent, qu'il leur proposait lui-même bizarrement. En fin de compte, les mauvaises langues, vu que la langue reste solidement liée aux fonctions de l'estomac, immolèrent la langue à ce viscère qui avouait les nobles libéralités de Dom Alvaro Barradas.

La première danseuse avait un amant, qu'elle avait sacrifié à un carrosse et quelques milliers de francs par mois. L'amant sacrifié, qui n'avait pas le moindre vestige de point d'honneur, voulut défendre le dit honneur en duel. Dom Alvaro releva le gant de son rival, et se rendit sur le pré. L'amant abandonné n'avait, jusque là, perdu que de sa danseuse, il perdit également un œil. Cela prouve que le duel est bon, et confirme au monde les droits de tous ceux qui se battent.

L'incident fit du bruit, et donna un nouveau lustre à la renommée de Dom Alvaro.

L'amant de la première chanteuse avait aussi un honneur à défendre, et demanda raison en prenant l'épée comme arme. Il perdit la chanteuse et un morceau de son épaule droite.

Ce second coup d'éclat associa la peur à l'admiration. Dom Alvaro se transforma en quelque chose que j'appellerais un mythe, si je savais ce qu'est un mythe. Quand il apparaissait, les femmes l'adoraient et les hommes devenaient aussi froids que des sorbetières.

Au mois de décembre 1835, une famille portugaise arriva à Paris, elle venait de Porto. C'était un fidalgo royaliste qui s'était, en 1834, réfugié dans son manoir du Minho, et comme, même en ces lieux, la plèbe le harcelait, il prit la décision d'émigrer.

Ce fidalgo vivait pauvrement avec sa nombreuse famille. On lui dit qu'il y avait à Paris un Portugais fort riche, de la plus haute noblesse. On lui rapporta la générosité dont il avait fait preuve en secourant des compatriotes dans le besoin, et on lui conseilla de lui écrire.

Forcé par son extrême dénuement, l'émigré écrivit à Dom Alvaro Barradas ; mais, tandis qu'il écrivait, il posa trois fois sa plume en s'exclamant :

– Qui est ce Barradas dans l'histoire généalogique de la maison royale ? Villaslobos ne parle pas de Barradas, que je sache. Le *Nobiliaire* du comte Dom Pedro non plus. Cela me semble une craque.

Mais la nécessité pressait ce lecteur de généalogies, et la plume poursuivait son humble requête.

Dom Alvaro reçut la lettre de son compatriote qui avait quinze noms. Il demanda à son majordome d'aller trouver le Portugais nécessaire, et de lui donner mille francs.

Le fidalgo alla en personne le remercier, et vit un homme d'une extrême courtoisie, entouré de pompes asiatiques, dans l'un des plus beaux palais de la *Chaussée d'Antin*. Quelques jours après, Dom Alvaro rendit visite au fidalgo qu'il avait obligé, et vit que, parmi ses nombreuses filles, il en avait une fort belle, dans la fleur de ses quinze ans, douce comme un ange, et triste comme une sainte.

Il l'aima. Il sentit qu'il l'aimait parce qu'il pensa à elle trois jours et trois nuits.

Il rendit encore visite au réfugié, et ne cessa de lui remettre des sommes comparables à celle qu'il lui avait offerte la première fois. Le fidalgo lui baisa les mains ; et la fille qui avait les larmes aux yeux, s'aperçut en serrant la main que lui tendait Dom Alvaro, qu'il y avait un papier dans sa main. Elle le garda, mais elle tremblait.

Le magnanime partit, et Mathilde donna la lettre à son père.

– Qu'est ce que cette lettre ?! dit-il.

– Je viens de la recevoir de la main de Dom Alvaro.

Il l'ouvrit et lut :

*Voulez-vous connaître le bonheur, Mathilde ? Voulez-vous connaître les pompes de la vie, toutes celles que le caprice a inventées, et, par-dessus tout, un cœur qui, pour la première fois, s'humilie devant une femme ?*

*Est-ce que par hasard le ciel a partagé mes rêves ? A-t-il deviné que je vous adore ? Croyez que, sans votre amour, ma vie va être à chaque heure un supplice, elle a été, jusqu'au moment où je vous ai vue, une ivresse telle que la peut procurer la bonne fortune, un bonheur insensé qui ne pouvait durer.*

*Pourquoi vous ai-je vue, moi, Mathilde ? Quel message m'apporte le ciel ou l'enfer ?*

*Je songe à vous enlever. Paris déjà me dégoûte. Allons en Asie, allons courir le monde et cacher dans les déserts notre bonheur.*

*Y aura-t-il dans votre âme une exaltation et des élans capables d'égaliser mes transports ?*

*Répondez-moi. Je vous verrai demain. Deux mots, et puis... les mondes éblouissants d'une jouissance infinie !"*

Dom Alvaro

Francisco Valdez, le père de Mathilde, replia la lettre et dit à sa fille :

– Va-t-en, et reviens plus tard pour répondre à la lettre de Dom Alvaro Barradas.

Mathilde se retira ; et le vieillard marcha de long en large, les mains croisées sur son front. Il médita de la sorte quelques minutes, et sortit.

Il alla trouver un duc portugais qui, également en exil, vivait à Paris. Il évoqua la détresse qui l'avait conduit à demander, comme une faveur, de l'argent à Dom Alvaro...

– Barradas ? fit le duc, en le coupant.

– Oui, Monsieur. Le connaissez-vous ?

– Je me suis déjà entretenu avec ce Barradas.

– Quelle opinion avez-vous de lui ?

– Elle est bonne, s'agissant de sa personne. Je ne sais s'il est ce qu'il dit. Au Portugal, je ne le connais même pas par son nom. Il se peut que ce soit quelque petit hobereau de quelque province. Ce qu'il laisse voir, c'est qu'il a beaucoup d'argent, une certaine aisance que l'on appelle par ici du bon ton, et beaucoup de chance dans les duels. Je ne sais rien de plus, sinon qu'il a porté secours à quelques Portugais pauvres.

Valdez poursuivit son histoire, et montra au duc la lettre que Dom Alvaro avait écrite à sa fille, et qu'il lui avait remise au moment précis où il lui prêtait spontanément six mille francs.

Le duc comprit la douleur qu'infligeait cet outrage au vieillard dont il transperçait la dignité. Il lui donna plus d'argent qu'il ne le jugeait nécessaire pour la restaurer, et mit sa bourse à sa disposition au cas où il en aurait besoin.

Valdès rentra avec un poids moins lourd sur le cœur. Il fit venir sa fille et lui dit :

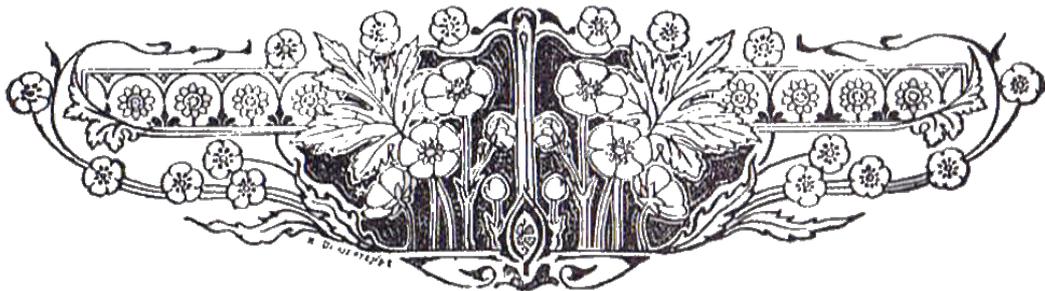
– Écris ta réponse réponse à monsieur Alvaro. Je te la dicte.

Mathilde écrivit :

*Je n'aspire pas aux pompes de la vie. Mon âme ne connaît ni élans, ni transports. J'adore Dieu, j'aime ma famille, et je vous respecte.*

*Sur l'ordre de mon père, je vous remets les sept mille francs qu'il vous devait, avec la reconnaissance que mérite votre appui.*

Mathilde Valdez



## XVI

**D**OM ALVARO lut la lettre, et la relut, en pesant chacun des mots, comme si ceux-ci n'étaient pas fort simples.

Il s'ensuivit des heures de combat intérieur, il n'en revenait pas de ce qui lui arrivait.

– C'est le véritable amour ! se disait-il. Il est arrivé ! C'est la vertu qui vient à bout de moi, moi qui pensais que la vertu n'avait aucune arme. Je ne me reconnais plus. Si c'est plus qu'un moment de faiblesse, mon destin est fixé. Mais voudront-ils de moi ? Le fidalgo offensé acceptera-t-il ma demande ? Ne laisserait-elle pas au Portugal un homme qu'elle aime ?"

Tandis qu'il se débattait de la sorte, Mathilde disait à sa sœur, confidente des petits riens de sa prime jeunesse :

– Que voulait-il me dire dans sa lettre ? En tout cas, il ne me parlait pas de mariage, sinon mon père donnerait forcément son consentement. Je me suis sentie si troublée quand j'ai senti cette lettre dans ma main, que je n'ai même pas su ce que je faisais. Si j'avais deviné que mon père en aurait été affecté, je ne la lui aurais pas montrée. C'est mon cœur qui m'a trompée. J'ai imaginé que c'était pour demander ma main, parce qu'il m'avait dit certaines choses d'une façon si affectueuse et si sérieuse, que j'étais convaincue qu'il m'aimait vraiment. Rends-toi compte que je l'aimais, Cassilda ; et maintenant, je ne sais pas comment je vais l'oublier.

Et elle pleurait.

Vous voyez là, Messieurs, la façon dont les démons fascinent les anges. C'est une vieille histoire, et l'on peut déplorer qu'il en soit ainsi, je le dis tout de bon ! Je suis porté à croire que Mathilde, si pure et si vertueuse, ne serait pas ébranlée par vos visites et vos tendres paroles, cher lecteur, si vous êtes, comme je le pense, un jeune homme aux manières parfaitement policées, bien connu dans sa rue pour son honnêteté, et qui a prouvé qu'il n'irait pas s'attaquer à la vertu de sa voisine. C'est un secret, et il ne se trouve personne pour chercher à savoir d'où vient la domination de l'artificieuse méchanceté sur l'innocence timorée. N'oubliez pas que le même magnétisme agit sur des dames moins innocentes, et moins timorées. Ni la candeur, ni l'expérience ne suffisent pour refroidir l'électricité que le Malin prête à ses favoris pour séduire les jeunes filles ! L'histoire connue de Faust et de Marguerite, qui n'est ni véritable, ni fabuleuse, mais qui met réellement la *vérité* en lumière, explique, moyennant l'intervention de Satan, tous ces croisements où la vertu se perd. L'on trouvait, chez le poète anglais, la même fatalité !

Regardez les vers qu'il faisait, quelles impudences propres à abattre des cœurs sereins, et en fin de compte, les femmes d'Italie marchaient à sa suite, et se noyaient par douzaines, je crois, quand l'impudique allait soulager les angoisses amoureuses d'une autre douzaine de créatures fascinées par ses yeux, et aveuglées au point de ne point voir son pied bot ! C'est une caractéristique du diable, et elle ne peut cesser de l'être, voilà pourquoi je me signe, en refermant ce chapitre.

## XVII

**L** E DUC, protecteur empressé de Francisco Valdez, voulut honorer le fidalgo pauvre en lui rendant visite. Il fut navré de voir les jeunes filles occupées à des tâches subalternes, suivant ses déductions, quand il demanda au vieillard s'il employait des domestiques portugais.

– Je n'ai pas de domestiques, Monsieur le Duc, dit le vieillard. Ma maison était réduite à un tel état que je ne pouvais guère en avoir au Portugal. Je peux encore moins payer leurs gages en France. Ma fille Mathilde est la providence de cette maison. Comme elle a été éduquée au collège anglais, elle a appris à cuisiner, et a pris en mains la charge de faire bouillir notre maigre marmite. Mes autres filles assurent le reste du service, qui représente peu de chose ; les unes font la lessive dans des bassines, les autres repassent. Grâce au ciel, aucune ne se plaint.

– C'est moi qui me plaindrai, fit le duc, en le coupant, si vous m'interdisez de donner des ordres dans votre maison. J'ai plus de domestiques qu'il ne m'en faut, ils sont tous portugais. Je vais vous en envoyer un pour les courses, et une domestique de confiance que j'ai depuis deux années pour le ménage. J'ai voulu en renvoyer quelques-uns, quand je suis parti en France, mais, à vous dire vrai, je suis habitué à voir mes domestiques mourir chez moi, et je n'en congédie aucun. La domestique que je vous envoie a servi vingt ans chez mon ami Severo de Castro, qui est mort en combattant contre les lignes de Lisbonne. Quand on m'a raconté qu'elle avait vendu son manteau pour acheter un linceul à la veuve du général, j'ai demandé que l'on essayât de retrouver son adresse à Lisbonne, je l'ai fait venir chez moi à Barcelone, et je pense que cette action ferait plaisir à l'âme de mon honorable, de mon vaillant ami. Combien de fois m'a-t-il parlé d'elle, comme on parle d'une sœur... et là, entre nous, j'ai toujours supposé qu'elle était la sœur naturelle du général...

Francisco Valdez l'interrompt :

– Veuillez me dire, Monsieur le duc — quand j'étais encore à Lisbonne, j'ai entendu parler d'un vol et d'un meurtre, dans lequel était impliqué le fils de Severo de Castro...

– C'est vrai ; ce pauvre malheureux que j'ai connu tout petit, et que je n'ai pas revu depuis qu'il est entré au Collège des Nobles, a incité la maîtresse d'un certain Ignacio Botelho, que j'ai bien connu, à voler son maître alors qu'il se mourait. Il y a eu aussi quelques coups de poignard donnés à un domestique de la maison, et je ne sais quels autres malheurs, qui ont mené d'un coup la veuve du général à la sépulture.

– Et le fils de Castro a été arrêté ?

– Il s'est enfui ; l'on peut comprendre qu'il ne revienne pas dans sa patrie. Felicia m'a souvent parlé de ces choses-là, demandez-lui, mon cher Valdez, de vous raconter cette histoire, elle vous donnera tous les détails. Vous l'aurez ici demain.

Le duc ne donna pas au vieillard le temps de le remercier de son obligeance. Il sortit. Alors qu'il s'en allait, il rencontra Alvaro Barradas, qui le salua respectueusement. Le duc répondit froidement à son salut, et Dom Alvaro, le chapeau à la main, dit en y mettant toutes les formes :

– Je vous demande, Monsieur le Duc, de me faire la faveur de monter avec moi, je viens voir Francisco Valdez. Je viens réparer une offense, et je désire que vous m'honoriez, Votre Excellence, de votre présence en tant que témoin de la considération que je vais manifester pour cette famille, pour les vénérables cheveux blancs de monsieur Valdez.

– Je suis au courant, fit le duc. Vous faites ce qu'il faut. On n'écrit pas de telles lettres à des filles aussi bien nées que Mathilde, je suis prêt à vous accompagner, sans aucune hésitation. Et je reconnais que vous êtes un gentilhomme, quelle que soit la nature de votre réparation.

Ils montèrent et entrèrent dans le salon, où le duc racontait à ses filles les facilités que leur offrait le duc.

– Je reviens, dit celui-ci en souriant, pour être le témoin d'un duel. Je veux voir qui se bat le plus gaillardement sur le chapitre de la délicatesse et de la grandeur d'âme.

– Ce sera Monsieur Francisco Valdez, dit Dom Alvaro, je dépose les armes que je remets entre les mains de mon témoin.

Les jeunes filles allaient sortir, Dom Alvaro dit ;

– Je demande à Mademoiselle Mathilde d'avoir l'obligeance d'attendre un instant.

– Reste, mon enfant, dit son père.

– Elles peuvent toutes rester, Monsieur Valdez, continua Dom Alvaro. J'ai écrit une lettre à mademoiselle Mathilde. J'ai une excuse : c'est la passion ; je ne demande pas qu'on m'excuse ; je demande qu'on me pardonne ; et soyez assez généreux pour ne point me blâmer.

Le vieillard l'interrompit :

– On vous pardonne, Dom Alvaro.

– Avez-vous, Mademoiselle le cœur généreux de votre père ? dit Barradas à Mathilde.

– Sûrement... je ne sais pas ce que j'ai à vous pardonner... répondit-elle, cramoisie.

– À présent, Monsieur Francisco Valdez, je viens vous demander la main de votre fille.

Le vieillard fixa Mathilde, et murmura :

– Cela ne tient qu'à toi, mon enfant.

– Eh bien ! dit le duc, pour écourter le silence qui se prolongeait, répondez tous les deux oui, et que ce soit mon cher Valdez qui se prononce.

– Vous l'avez fait, Votre Excellence, répondit le père.

Dom Alvaro serra les main de Mathilde, puis celles de ses sœurs. Le duc appela la jeune fille pour la prendre dans ses bras, et la fit passer dans ceux du vieillard.

– Je vais être le témoin, non plus d'un duel, mais d'un mariage, ajouta-t-il. La duchesse suivra mon exemple, et le noces seront célébrées chez moi. Cela demandera-t-il du temps ?

– Juste celui qu'il faut pour obtenir au Portugal les certificats nécessaires.

– En attendant, ma maison vous sera toujours ouverte, Dom Alvaro, dit Francisco Valdez.

– Comme la mienne, ajouta le duc. Prenez garde à ne pas avoir entre-temps un duel qui vous fasse perdre une main qui appartient déjà à cette angélique demoiselle !...

– Il n'y aura plus de duels dans ma vie, Monsieur le Duc, répondit Alvaro. Ma vie de garçon se termine à ce moment précis.

– C'est une bonne chose, Valdez, après-demain, je viens dîner avec Dom Alvaro, dit le duc, pour conclure, avant de donner, en sortant, le bras au fiancé.

Le visage d'Alvaro trahissait une grande amertume, que lui seul pouvait voir dans un miroir.

## XVIII

**A**U COURS DU DINER CONVENU, le visage d'Alvaro exprimait encore une inquiétude douloureuse, qui me surprendrait beaucoup en ces circonstances, si j'étais à votre place, cher lecteur, qui prenez connaissance des faits, et qui notez les inquiétudes des personnages quand on vous les mentionne.

Mathilde posait ses jolis yeux sur ceux d'Alvaro, et cherchait à y surprendre les secrets de son cœur. Ni les bons mots du duc, ni l'allégresse des jeunes filles ne détournaient l'attention du fiancé du point sombre qui se dessinait à l'horizon de son esprit.

– Vous ne respirez pas la joie, Dom Alvaro ! dit le duc. Vous avez l'air d'un vieillard, assis à cette table, qui souffrirait de la goutte ! Participez à la conversation, racontez-nous des choses sur le Portugal, parlons de notre chère patrie, qui n'est plus à nous.

– Elle ne sera en tout cas plus la mienne ! dit mélancoliquement Alvaro.

– Pourquoi pas ? Attendons, cher ami. Et si moi, qui ai un pied dans la tombe, j'attends encore, que ferez-vous dans la fraîcheur de vos vertes années ! Quel âge avez-vous ?

– Vingt-neuf ans, Monsieur le Duc.

– À la bonne heure. Combien de révolutions se produiront au Portugal jusqu'à vos quarante ? La guerre n'est pas encore finie. Voyons voir ce que fait Dom Carlos.

La conversation se tourna vers la politique, une politique tout à fait étrangère à Dom Alvaro, qui posa des questions à Mathilde sur les affaires de Lisbonne, dont elle montrait qu'elle connaissait la société, avant 1833,

Le duc se mêla à leur entretien, en demandant :

– Où étiez-vous à cette époque, Dom Alvaro ?

– À Lisbonne.

D'une façon on ne peut plus délicate, le duc réfléchissait aux questions qu'il pourrait poser à propos de faits qui inciteraient les commensaux à parler de la famille d'Alvaro Barradas. Le fidalgo pensait que le jeune homme était un gentilhomme provincial, très riche, mais moins noble qu'il ne le semblait, ce qui l'amenait à peser soigneusement les questions qu'il lui posait :

– Avez-vous étudié dans un collège à Lisbonne ?

– Oui Monsieur, au Collège des Nobles.

– À quelle époque ?

– De 1821 à 1826.

– Et vous êtes reparti ensuite pour la province ?

– J'ai voyagé, Monsieur le Duc.

– Si vous avez été à cette époque au Collège de Nobles, vous avez dû connaître un élève du nom de Manuel de Castro.

– Je l'ai connu.

– Il a bien mal tourné ! C'était le fils d'un de mes amis les plus intimes. C'est vrai, Valdez. Avez-vous posé des questions sur lui à votre domestique ?

– Pas encore, Monsieur le Duc.

– Je l'ai fait, moi, dit Mathilde.

– Et alors ?

– Elle m'a raconté une histoire bien triste !... Elle me fait de la peine, cette mère ! À peine a-t-elle su que son fils s'était rendu coupable d'un vol, et avait presque tué un homme, elle a reçu la nouvelle de la mort de son mari. Elle est morte de chagrin dès le lendemain.

- Qui ça, mademoiselle ? demanda Dom Alvaro.
- La mère de ce fameux Manuel de Castro, que vous avez connu au collège.
- Et qui vous a raconté la mort de cette dame ? reprit le fiancé.
- Une bonne qui a travaillé chez elle.
- Chez la mère de Manuel de Castro ?
- Oui.
- Et où se trouve cette bonne ?
- Chez nous.
- Ici ?!

L'effroi que montrait Alvaro en posant cette question aurait dû vous troubler, si vous vous étiez trouvé à cette table, cher lecteur ; mais les convives des romans ne sont pas toujours aussi subtils pour éclaircir des mystères.

Mathilde continua :

- Avez-vous connu cet infortuné ?
- Cet *infortuné*... il mérite ce nom. Je l'ai connu, Mademoiselle.
- Avait-il un mauvais fond ?
- Il n'avait pas un mauvais fond. Au contraire. Il était affable, doux, et très attaché à ses parents.
- Cela semble impossible ! dit le duc.
- Mais c'est vrai, répondit Alvaro. Je vais vous dire tout ce que je sais de cet *infortuné*, le terme que vous employez s'applique parfaitement à son cas, Dona Mathilde, et plus personne ne l'a peut-être remplacé par celui d'*infâme*. Manuel de Castro est sorti du collège après avoir dignement achevé ses études. Il a voulu être cadet et continuer sa vie sous les armes ; mais son père l'en a détourné en disant que la profession de militaire était la plus pénible et la moins bien rétribuée des carrières...

Le duc l'interrompt :

- Je le lui ai entendu dire à maintes reprises. Mon ami Castro m'a souvent répété que son fils ne serait pas militaire. En ce temps-là, il comptait gagner un procès sur des droits liés à un majorat de Tras-os-Montes. Vous savez le résultat de cette action, Dom Alvaro ?
- Il a été débouté.
- Severo de Castro, reprit le duc, était d'une fort noble naissance. Mais son père et son grand-père ont dilapidé de grands domaines. Eh bien, veuillez nous dire, cher ami, ce que vous savez de Manuel de Castro.
- Je sais qu'il est sorti du collège, et entré dans le monde. Il voulu côtoyer les grands, il a demandé à son père les moyens de s'élever. Son père ne les avait pas, et son fils se les est ménagés en recourant à tous les expédients. Il fut d'abord heureux au jeu, il a connu la gloire éphémère de répandre l'or à pleines mains sur une tourbe de misérables, qui le diffamaient. Puis, lorsque la roue de la fortune a pris un autre chemin,

sans ami, sans honneur, Manuel de Castro a plongé dans la fange pour en tirer le crime avec lequel il comptait soutenir son vice. Il s'en est suivi les malheurs que vous connaissez. Je ne sais rien de plus sur cet infortuné.

– Il me fait de la peine ! dit tristement Mathilde.

– Je ne dirai pas de la peine, fit le duc. À ce compte il faut avoir de la compassion pour tous les bandits et tous les assassins qui se trouvent au Limoeiro !

– Vous avez raison, Monsieur le Duc, répondit Alvaro Barradas. Manuel de Castro ne mérite aucune compassion. Je pense, pourtant, que le monde ne lui accorderait pas de plus grandes louanges, s'il s'était tué avant de commettre son premier crime. Il le qualifierait de misérable...

– Et d'impie, ajouta le duc. Impie, condamné pour l'éternité, parce que l'homme qui se donne la mort est impardonnable aux yeux de Dieu.

– Il a donc mieux valu, rétorqua Dom Alvaro, que Manuel de Castro devînt infâme, parce que l'infamie est susceptible de céder la place à la réhabilitation, se repentir de son crime, cela sauve un homme aux yeux de la société, et une âme à ceux de Dieu. Il se peut qu'à cette heure Manuel de Castro soit un juste.

– C'est vrai... Qui sait ?! dit Mathilde.

– Cependant, ajouta Dom Alvaro, aucun de nous n'accepterait de faire de lui son ami, je crois. Nous repousserions tous le repentir, s'il venait nous demander de lui accorder notre confiance, et de montrer à son égard la bienveillance que Dieu concède aux contrits, et que les hommes refusent aux êtres qui se régénèrent... quand les régénérés sont pauvres.

– Je vais vous dire, répondit le duc. J'aurais du mal à serrer la main d'un mauvais fils ; et si ce mauvais fils a commis un vol, s'il a tué, dans toutes les circonstances qui mettent un comble à sa perversité, il ferait beau voir que je consente à le voir !

– C'est également mon avis, dit Francisco Valdez.

– Ainsi que le vôtre ? demanda Dom Alvaro à Mathilde.

– Moi...

– Oui, vous aussi, vous repousseriez un Manuel de Castro qui se serait repenti de ses crimes, qui plierait sous le poids de son ignominie ?

Mathilde n'osa pas répondre. Elle en était empêchée par les yeux de son père et la crainte de faire un faux pas qui déplairait à Alvaro.

L'on quitta la salle à manger, l'on passa au salon où serait servi le café.

Tandis qu'ils y entraient, la domestique qui avait servi chez le général Severo de Castro se dirigeait tout droit vers la table avec le plateau contenant les tasses..

Dom Alvaro s'avança, s'arrêta juste devant elle, et lui dit :

– Toi aussi, tu me repousses, Felicia ?

Felicia riva ses yeux épouvantés sur le visage de l'homme qui lui parlait, vacilla, les tasses glissèrent du plateau pour s'écraser sur le plancher. Alvaro se rapprocha encore d'elle et continua :

– Toi, qui m'as connu enfant, qui m'appelais ton ange, qui n'arrivais pas à croire que, si gentil et si tendre, je puisse être de ce monde, toi aussi, tu me repousses ?

Felicia se jeta dans ses bras, en s'exclamant :

– Monsieur Manuel de Castro !

Tandis que les assistants se regardaient bouche bée, retenant leur respiration, Manuel de Castro prit son chapeau et dit, en pointant le doigt sur la cuisinière :

– C'est l'unique personne pour qui je compte en ce monde. Tu seras heureuse, en compensation du linceul que tu as donné à ma mère. Monsieur Francisco Valdez, Manuel de Castro a compris qu'il était indigne de votre fille, quand il a entendu, il y a peu, l'opinion justifiée que le monde avait de lui. J'ai alors décidé de me dévêtir de ce faux nom, pour ne pas me rendre coupable d'une nouvelle infamie, celle de vous tromper avec toutes les apparences de la vertu et d'une illustre naissance. Je ne sais si mon père était le grand fidalgo que vous avez dit, Monsieur le Duc. Ce que je sais sur moi, c'est que je suis un misérable qui n'a plus de nom puisque demain, hors de France, j'aurai à en inventer un autre. Plus de nom, plus de patrie, ni le moindre espoir d'une réhabilitation !

Il sortit, tandis que la domestique, qui l'avait vu enfant et recouvert sa mère d'un linceul, courait derrière lui. Elle voulait encore l'embrasser.

Mathilde avait perdu connaissance dans les bras de ses sœurs.

## XIX

**A**VANT QUE CETTE SCÈNE admirable se déroulât à Paris, un Espagnol était allé à Lisbonne demander des nouvelles d'un orphelin qu'avait laissé Ignacio Botelho. Avec les renseignements que lui donnait son envoyé, il lui fut facile de découvrir le nom et l'adresse du tuteur de l'orphelin.

L'Espagnol dit qu'il venait rendre une grosse somme qui, en d'autres temps, avait été détournée des biens d'Ignacio Botelho. Le tuteur lui répondit qu'il n'avait plus à s'occuper des intérêts d'Augusto, le fils de son défunt ami, puisque l'une de ses sœurs avait gagné un procès, à la suite duquel l'orphelin avait été déshérité.

L'Espagnol écrivit à Manuel de Castro, en lui demandant ce qu'il devait faire de l'argent. Castro, qui vivait à Madrid, lui répondit qu'il devait le remettre aux héritiers d'Ignacio Botelho, et se renseigner sur le sort de l'enfant.

Son commissionnaire se rendit à Montalegre, et remit l'argent à Dona Leonor. Il récupéra le reçu, et demanda des nouvelles de l'orphelin. Leonor répondit que le gamin se trouvait dans un collège, où il étudiait

les humanités avant d'entamer des études supérieures. Cette misérable créature eut honte d'avouer que le fils de son frère était au service d'un mercier de Chaves, dont il gardait les porcs et les enfants.

Le porteur de cette commission revint en Espagne, et Manuel de Castro partit pour Paris.

La conscience de Castro, qui avait été le complice de ce larcin, en fut apaisée ; mais je ne sais si le mot conscience est vraiment propre en cette occurrence. Qu'un homme puisse quitter le Portugal avec le produit d'un vol, et retrouver une conscience à Madrid, cela me semble une chose que même les romanciers ne sont pas capables d'expliquer ! Quoi qu'il en soit, cette restitution laisse à penser que Manuel de Castro n'était pas un voleur pour l'amour de l'art, et qu'il se trouvait plus en accord avec sa raison, en se dépouillant de ce qui n'était pas à lui. Il est vrai que le mérite de restituer dix écus quand il nous en reste cent, est bien moins évident que celui de respecter les dix écus de quelqu'un d'autre, quand l'on n'en a pas un seul. Ce que je vous dis là, il se peut que ce soit un paradoxe ; c'est au moins une jolie vertu dont ne se parent que ceux qui peuvent secrètement la violer, et la louer publiquement.

D'une façon ou d'une autre, il me semble que le voleur cesse d'en être un dès qu'il restitue son butin, c'est au moins ce qu'affirme en général la théologie la plus courante. Pour ce qui est du code civil, je l'ignore. Considérant cet aspect de la question, vous n'hésiteriez pas, cher lecteur, à serrer la main de Manuel de Castro, vous auriez sinon à la refuser à beaucoup de vos amis, qui n'ont pas encore fait mine de se régénérer. "*Ce monde est un repaire de voleurs.*" dit un livre précieux que j'ai sous les yeux. Un des chapitres de ce livre dit : "Des voleurs qui dérobent de très grosses sommes, sont convaincus qu'ils ne doivent rien." Ce sont les voleurs par excellence, forts de leur excellence. Reportez-vous au livre de Thomé Pinheiro de Vega, intitulé *L'Art de Voler*.

## XX

**P**ERSONNE ne s'est opposé à ce que Felicia cherchât l'adresse de Manuel de Castro.

– Je vais aller le voir, dit-elle, parce que le pauvre garçon m'a dit qu'il n'avait personne d'autre au monde.

Mathilde savait où habitait Castro et, à un moment où on la laissa toute seule avec la bonne, elle balbutia son adresse, en ajoutant ces mots.

– Dites-lui qu'il peut compter sur une seconde amie en ce monde, et qu'il ne désespère pas de la bonté divine.

Manuel de Castro entendit le message de Mathilde, et le récit fidèle de

l'accident et de la fièvre qui s'en était suivie et tenait la pauvre jeune fille clouée à son lit de douleur.

Castro leva la main vers son front, et se dit :

– C'est une complète révolution qui s'opère en moi !

Et il écrivit dans l'heure une lettre, que Felicia promit de remettre :

" Mathilde,

"J'étais l'infâme que le monde disait.

"J'étais le voleur qui n'a pas su écraser l'orgueil de sa naissance, et s'appuyer honorablement à un coin de rue pour demander l'aumône ou se laisser mourir de faim.

"J'étais le meurtrier qui s'est jeté, comme un sicaire, en traître, sur un homme qui connaissait le secret de mon infamie.

"J'ai vu une malheureuse que le remords a rendue folle, je l'ai précipitée dans cet abîme et je me suis enfui loin d'elle.

"Vous savez, Mathilde, que cette femme se trouve dans un hôpital, et je ne puis rien faire pour elle, car sa démence est irrémédiable.

"Je me suis enfui loin d'elle pour mourir plus loin. Je voulais la venger et venger le monde en me tuant, quand je me verrais forcé de soutenir par un nouveau crime ma scélératesque inertie devant un travail honnête.

"Je me suis enrichi sans m'exposer au déshonneur. Je me suis enrichi dans les salons où l'or s'offrait à moi, en tas. Je me suis enrichi, quand d'autres s'appauvrissaient en cherchant à me dépouiller, moi. Je me suis enrichi au jeu.

"J'ai remboursé le produit de mon vol, mais la tache infamante est restée ; j'ai remboursé le produit de mon vol, mais l'épine du remords en a produit mille autres. Je voyais toujours devant moi une femme folle et un homme en sang. J'ai eu honte de ma crédulité, et j'ai observé la vie des hommes heureux qui m'entouraient. Les uns étaient des voleurs anoblis, d'autres des homicides impunis, d'autres se couronnaient avec les fleurs qu'ils avaient arrachées au front de beaucoup de vierges, les unes mortes, les autres négociant leur opprobre

"J'ai voulu me consoler avec de telles comparaisons, je n'y suis pas arrivé.

"J'allais me réfugier aux endroits où le tintement de l'or pourrait m'étourdir, et je gagnais toujours, comme si j'avais vendu mon âme à l'enfer pour que la chance me sourie.

"Mais je ne pouvais échapper à moi-même !

"Transpercé par le feu et d'atroces angoisses, j'en suis arrivé à entrer dans les temples, en me cachant aux hommes, pour ne pas être l'objet de leurs railleries, ni traîné dans la boue.

"Et je m'y agenouillais, dans le recoin le plus obscur, et je disais : Mon Dieu, laissez-moi me régénérer !

"Le ciel restait sourd, la nature impassible, tout était plongé dans

l'horreur du silence ! C'est mon démon qui me répondait : Lève-toi de là, vil superstitieux ! Tu ne possèdes qu'une jouissance que te procure l'enfer : joue, joue, rassasie-toi d'or, gave-toi des larmes de cent familles, que tu réduis à la faim, dans une seule de tes fiévreuses nuits. Joue, montre du doigt la carte qui est à la fois une source de délices, et le reçu pour la vente de ton âme ! Montre-la, les griffes d'un démon empoigneront pour toi des monceaux d'or.

"J'ai acheté toutes les délices qui se présentaient à moi. C'étaient autant de gorgées de poison que je buvais. J'ai affronté des gens forts, des capricieux, des braves, qui s'étaient fait un nom aux dépens des noms qu'ils effaçaient du nombre des vivants. L'idée de la mort était pour moi comme une goutte d'eau que l'avare demandait au juste entre les flammes de sa caverne. Je voyais tomber les plus forts à mes pieds. Le monde applaudissait mes triomphes, et les âmes avilies devant l'effronterie heureuse — il en est tant, mon Dieu — m'entouraient, les unes dévorées par l'envie, les autres par l'amour. Des femmes et des hommes rampant tous sur les traces de l'or que je laissais derrière moi !

"Quand je t'ai vue, Mathilde, j'étais encore un scélérat, à qui le ciel refusait la fraîcheur du bien que je faisais sans compter, des larmes que j'essuyais partout où l'ange timide de la charité me les montrait. Il me les montrait, et s'enfuyait, Dieu lui a refusé pour moi, le don du réconfort, et les consolations intimes que l'épine si profondément fichée du remords nous arrache.

"C'est ce que j'étais quand je t'ai vue, Mathilde.

"Puis j'ai su ce que c'est de pleurer, de pleurer parce que j'allais te perdre.

"Oh, je savais que tu allais m'aimer. Je le savais. Mon démon me l'a dit, qui t'avait choisie comme l'instrument suprême de mon châtiment. Je savais que tu ne pourrais être à moi, parce que tu étais un ange, et moi le plus infâme des hommes, le plus malheureux des infâmes. Le plus malheureux, c'est celui qui ne peut étrangler sa conscience.

"J'ai songé à te tromper. À être ton mari. À m'enfuir avec toi, à m'enfoncer dans une brousse où aucune oreille humaine ne m'entendrait pour te dire : Engage le combat contre Satan, et arrache mon âme à ses griffes.

"Et tu me pardonnerais, Mathilde. Et tes larmes de chagrin, pas de remords, me laveraient, et je me redresserais de tes pieds, sans la marque au fer, qui va dès maintenant me brûler pour l'éternité.

"Je savais bien que j'allais te perdre, et que tu me pleureras, mon pauvre ange !

"Tu m'as appelé, moi, *un malheureux* !

"Oh ! Que Dieu te paie, en te procurant les joies de la terre et du ciel, pour le bien que tu m'as fait ! Tu étais la première créature qui ne donnât pas un soufflet à la face du condamné exposé aux affronts du monde.

"Je t'emporte dans mon âme, pure vision d'un instant ; je sais que je me rachèterai par la douleur de la saudade. J'ai pleuré. Ç'a été beaucoup. ç'a été la première faveur de Dieu. J'ai compris qu'il y a une providence et une justice supérieure à celle des hommes.

"Adieu, Mathilde. Quand on maudira mon nom, en ta présence, élève ton cœur vers Dieu, et demande-lui d'éloigner de mon abîme les malheureux qui s'en sont approchés, poussés par la société, qui les crucifiera ensuite.

"Adieu !"

Mathilde lut la lettre, en arracha une bande vierge et écrivit au crayon ces lignes :

*Attends que je puisse me lever de cette couche, j'irai ensuite avec toi où Dieu le voudra. Je joindrai mes prières aux tiennes, et nous vaincrons ta mauvaise étoile. Je sais que tu m'attends parce que tu m'aimes.*

Mathilde.

## XXI

**A**UGUSTO BOTELHO exprima le désir de faire ses études à Coimbra. Il lui fallut juste vaincre l'obstacle de la saudade que lui opposaient Gregorio et sa femme. Rosa voulait qu'ils allassent habiter Coimbra pendant les études d'Augusto ; mais Gregorio, à ce moment-là était pris par des négociations avec le gouvernement, dont il était le créancier.

Gregorio créancier du gouvernement portugais ! s'exclame l'Europe.

Il est vrai que vous n'oseriez me contredire, ô nations civilisées ! Le gouvernement portugais devait à monsieur Gregorio Redondella quelques douzaines de contos, qui ont pu soutenir un ministère à un cheveu de tomber ! Avec l'argent de Gregorio, gagné à la taverne du *Lion des Espagnes*, dans cette *Admirable retraite*, dans la taverne de la rue das Gavias, et dans son magasin de charbon, avec cet argent-là, il finança le ministre de la guerre aux prises avec la garnison de Porto qui voulait se soulever, et contribua de la sorte à le maintenir au pouvoir.

Si la garnison de Porto se soulevait, de deux choses l'une : ou le ministère présentait sa démission, et il en venait un autre encore pire pour mettre de l'huile sur le feu ; ou le ministère résistait, et, sous n'importe quel prétexte, la Quadruple Alliance et les Espagnols pénétraient dans notre patrie, et s'en emparaient au nom de l'ordre et de l'équilibre social. Si l'on considère cette question sous son côté le plus rationnel, nous devons notre autonomie à monsieur Gregorio. Vive donc

l'indépendance nationale, et vive monsieur Gregorio qui, tout en étant Galicien, nourrissait dans ses entrailles l'étincelle des braves de 1640<sup>1</sup>, une étincelle qui s'introduit dans des corps de Galiciens, parce qu'elle ne trouve pas de poitrines portugaises dans lesquelles elle pourrait se glisser.

Augusto alla à l'université, et se distingua, dans sa vie d'étudiant, par son honorable conduite. Sa mensualité était plus que suffisante, il partageait le surplus entre des condisciples pauvres, qui allaient y apporter la preuve que la vie de cordonnier leur serait moins pénible et d'un meilleur rapport.

Il obtint, les années suivantes, des résultats identiques à ceux de la première. Il se forma, passa ses diplômes, et conçut le plan de voyager, si ce n'était pas contraire à la volonté de Gregorio.

Le pauvre homme pleura, quand il l'apprit ; mais il y consentit, en disant qu'il trouvait son propre bonheur dans celui de son fils.

Augusto Botelho alla à Evora faire ses adieux à Carlota, et la trouva heureuse. Il lui demanda d'aller tenir compagnie à Dona Rosa. (*Dona ? Pourquoi pas !* L'épouse de monsieur Gregorio avait déjà été invitée à être la marraine du fils d'un grand fonctionnaire dans un bureau, et se montrait à la promenade publique avec une baronne, s'était rendue au Tivoli avec les sœurs d'un conseiller, et elle avait un beau-frère commandeur, lequel commandeur était ferblantier quand Gregorio s'est marié.) Carlota se laissa convaincre par Augusto, et s'en alla retrouver Dona Rosa, qui passait l'hiver au lit, où elle essayait les accès d'un rhumatisme aigu.

Augusto emporta à l'étranger beaucoup de lettres de recommandation collectionnées par Gregorio dans les cabinets des ministres et des diplomates.

Il s'arrêta à Paris assez de temps pour s'y ennuyer, s'enfuit à Londres où il n'y avait ni soleil, ni lune, et partit pour la Suisse où l'invitait la réputation de chaînes escarpées, de collines pittoresques, et de lacs argentés, qu'il aimait comme un poète assoiffé de choses grandioses.

Il séjourna quelques jours au pays natal de J-J. Rousseau, et descendit jusqu'aux berges du lac de Genève. Il resta plongé dans la contemplation des surprenantes merveilles qui absorbèrent son désir ardent d'en embrasser beaucoup d'un rapide coup d'œil. Il prit un petit *chalet* suspendu à la pente la plus proche, il écrivit de là à ses amis en leur disant qu'il se reposerait trois mois à cet endroit, le plus beau de l'univers.

Augusto se promenait une après-midi au bord du lac, quand il vit un groupe de personnes assises sur un pré parsemé de pâquerettes. Celui-ci comprenait un homme d'âge moyen, une dame de trente ans et quelques,

---

<sup>1</sup> Restauration de l'autonomie du Portugal, après soixante ans de domination espagnole (NdE)

deux petits garçons de huit et cinq ans, un enfant dans les bras de sa nourrice. Le chef de famille lisait à voix haute. Son aîné l'écoutait, son bras enroulé autour du cou de sa mère. Le puîné jouait avec un beau molosse ; et la nourrice cueillait des fleurs que l'enfant effeuillait. Auguste s'arrêta non loin d'eux, pour les contempler, en dissimulant son intérêt. Il s'approcha, faisant mine de poursuivre son chemin, et entendit la façon dont le lecteur prononçait les mots : c'était un Portugais. Quand il se trouva encore plus près, il reconnut des vers des *Lusiades*, l'épisode d'Inès de Castro.

Augusto ne chercha pas à cacher son étonnement, à moins que ce ne fût plutôt la nostalgie de sa patrie, de voir des Portugais au lac de Genève, et d'entendre aussi loin les vers si chers de Camões. Il s'arrêta si près du groupe que la dame fixa sur lui des yeux où on lisait également un certain trouble devant une telle audace.

– Je vous demande pardon, dit Augusto. Je me suis arrêté parce que je suis portugais, et que j'ai entendu la musique de ma patrie.

Le monsieur qui avait posé son livre pour considérer le nouveau venu, dit :

– Vous êtes portugais !? Qu'il soit le bienvenu, notre compatriote. Vous n'avez pas à vous excuser. Nous sommes tous portugais, mis à part ces enfants, qui prennent un tel plaisir à entendre ce poème, qui ne laisse pas mourir le nom de la patrie de vos aïeux. Il y a combien de temps que vous vous trouvez en Suisse ?

– Il y a quelques jours, je vais rester trois mois, si les sentiments délicieux que j'éprouve, ne se gâtent pas.

– Les impressions délicieuses ne se gâtent pas en ces lieux, mon cher compatriote. Elles renaissent à chaque point du jour, à chaque coucher de soleil. Asseyez-vous avec nous, et aidez-nous à l'admirer. Vous demeurez près du lac ?

– En face, sur ce tertre, en haut de ce versant.

– Nous vivons à côté. Depuis sept ans, notre maison c'est celle que vous trouvez de l'autre côté de cette colline.

– Il y a donc sept ans que vous êtes partis du Portugal ?

– Il y a plus de temps, nous avons voyagé, nous nous sommes arrêtés ici, et c'est ici que nous mourrons, si Dieu ne s'oppose pas à nos vœux. D'où êtes-vous ?

– De Lisbonne.

– Quand en êtes-vous parti ?

– Il y a neuf mois.

– Les choses ont dû beaucoup changer, ainsi que les hommes.

– Les choses, je les ai toujours connues ainsi ; ce sont les hommes qui sont plus civilisés... Il y a plus de chevaux, plus d'équipages.

– C'est donc le cheval qui prouve que l'homme se civilise ! Il est bon qu'il en soit ainsi, pour que l'homme puisse faire du cheval son semblable.

Tout le monde rit de ce trait, et, après avoir ri, l'épouse ajouta :

– Ah, si je pouvais revoir la Lisbonne de mon enfance.

– Pourquoi n'y allez-vous pas, juste un aller-retour, si vous aimez tant ces lieux-là, Madame ? lui demanda Augusto.

– Nous n'y allons pas parce que Sá de Miranda recommande de ne pas changer de lieu, si l'on se trouve bien quelque part. Et vous, quand y retournez-vous ? demanda le gentilhomme.

– D'ici quelques mois.

– Voulez-vous nous faire l'honneur d'être notre convive ?

– Volontiers, j'en serai ravi.

– Mais je me dois de vous rendre d'abord visite, sinon nous vous inviterions à prendre le thé avec nous.

– En ce qui me concerne, répliqua Augusto, je vous fais grâce de cette démarche, pour ne pas perdre cette occasion de profiter de votre obligeance, et du plaisir de vous accompagner.

Ils échangèrent diverses impressions sur les voyages qu'ils avaient faits tous les deux dans les mêmes pays.

Augusto fut émerveillé de la beauté du *chalet* du Portugais, des champs si fertiles qui s'accouaient au versant de la montagne et débouchaient, dans la vallée, sur de vastes cultures.

– Avez-vous mis ces propriétés en location, ou ne font-elles pas partie de la maison ? demanda Augusto.

– J'ai acheté la maison et les propriétés. Je ne possède rien d'autre que ce que vous voyez, et j'en tire la frugale subsistance de ma famille. Je ne vous ai pas encore dit mon nom pour m'autoriser à vous demander le vôtre.

– Je m'appelle Augusto Botelho.

L'épouse du gentilhomme lâcha un *Aïe* qui fit frissonner Augusto. Son mari pâlit, sans lâcher son hôte des yeux avant de dire, comme en se reprenant :

– Mon épouse ne peut entendre prononcer le nom d'*Augusto*, sans que du cœur aux lèvres lui monte un gémissement involontaire. Augusto était un frère qu'elle chérissait et dont elle pleure encore la mort.

– Je suis donc la cause d'une douleur que je ne pouvais prévoir... dit Augusto, en acceptant, sans hésitation, l'explication de ce cri.

Vous dire, cher lecteur, que les habitants des berges de ce lac étaient Manuel de Castro, sa femme et ses enfants, ce serait douter de votre pénétration.

À présent, tandis qu'Augusto se relâche en entamant de puérils dialogues avec les enfants de Mathilde, que Manuel de Castro se remet lentement de l'émotion qu'a provoquée la quasi certitude d'avoir chez lui le fils d'Ignacio Botelho, prenons connaissance des événements antérieurs à ces lignes, qui touchent la fille de Francisco Valdez.

Après avoir lu son mot, Castro a senti, dans son âme, un nouveau rayon de la grâce divine. L'idée d'enlever au vieux Valdez sa fille lui sembla une indignité. Cette passion qu'il ressentit, c'était sincèrement la première, parce qu'il y entraît beaucoup de respect et de vénération ; il pensait toutefois que voler Mathilde à son père, ce serait prolonger la liste de ses infortunes et enfoncer de nouvelles épines dans sa conscience. Il promit à Mathilde d'attendre qu'elle eût assez de force pour le suivre, puis il fracassa tous les obstacles de son orgueil pour se jeter aux pieds du duc, et lui demander de le relever de son abîme, et d'entendre la voix de Severo de Castro, qui le suppliait en empruntant la voix de son fils.

Le duc pleura, et surmonta sa répugnance à l'idée de serrer dans ses bras le malheureux fils de son ami. Il comprit tout de suite, ce compatissant fidalgo, que Mathilde était l'ange rédempteur de cette âme ; et que, si elle l'abandonnait, Manuel de Castro reviendrait à sa vie de libertinage, ou que le désespoir le conduirait au suicide.

Le duc promit de parler à Francisco Valdez, sans garantir le succès de cette démarche.

Mathilde demandait en même temps à son père d'écouter une confession qu'elle voulait lui faire, aussi sincère que si elle s'adressait à Dieu. Elle avouait son amour infortuné pour Manuel de Castro, et le besoin qu'elle ressentait de mourir, pour que son père ne la maudît pas pour lui avoir désobéi. Le vieillard pleura avec elle.

Pourquoi, Mon Dieu ! ne se trouvait-il personne pour haïr Manuel de Castro ? D'où venait la compassion que tout le monde éprouvait pour lui, comment se faisait-il que l'on se cachât l'affection qu'il inspirait ?

Les sœurs de Mathilde parlaient de lui comme vous avez accoutumé, chère lectrice, de parler d'un jeune homme fort vertueux que vous connaissez, à qui tous les pères veulent donner leur fille. Pour s'excuser, le vieux Valdez disait en son for intérieur que tout homme s'abandonne à ses fredaines et à des folies que l'on tient pour des crimes, si la main sévère d'un père ne l'empêche pas de satisfaire toutes les pulsions que la société encourage.

L'esprit de Valdez était adouci, mais encore indécis face aux requêtes de Mathilde, quand, après d'ingénieux détours, le duc en arriva à dire que s'il avait une fille, et que celle-ci aimait Manuel de Castro, il n'hésiterait pas à la lui donner. À mon avis, il s'agit là d'un mensonge ; mais passe, l'on n'arrive à rien qui vaille en ce monde, ni en ce siècle d'imposture, avec des arguments véridiques.

Francisco Valdez n'opposa pas la moindre résistance aux sollicitations du duc, il en opposa encore moins quand le respectable fidalgo lui dit que Manuel de Castro avait restitué le produit de son vol indirect dès qu'il en avait eu les moyens, et en profita pour citer des passages du chapitre dont nous avons mentionné quelques pages, de *l'Art de Voler*, et sur les voleurs qui entendent bien ne rien avoir à restituer.

Après cette conversation, le duc demanda la permission d'entrer dans la chambre de Mathilde pour lui annoncer le jour fixé pour le mariage, si elle se trouvait rétablie. L'homéopathie elle-même n'a pas connu de plus grand triomphe ! Le lendemain, Mathilde se promenait, elle reprenait des couleurs et quelques attraits, au point que c'eût été un péché de ne pas l'aimer !

Dès qu'il connut le résultat des prières du duc, au grand étonnement de ses connaissances, Manuel de Castro vendit ses équipages, il vendit le mobilier de son hôtel particulier, congédia ses domestiques, et prit une simple chambre dans un hôtel obscur. Le montant de ses avoirs, une fois réalisées ses ventes, se chiffrait à trente ou quarante contos de réis.

Le duc fut émerveillé par une telle résolution, et demanda au fiancé la raison d'un tel changement. Manuel de Castro répondit qu'il partirait de Paris avec son épouse, dès qu'il disposerait de cette somme, et qu'ils iraient acheter des terres en Suisse, où il comptait résider, dans une heureuse obscurité, en oubliant le monde.

Le duc approuva cette façon de voir, et s'efforça d'obtenir, en usant de son influence, les papiers nécessaires pour le mariage, sans avoir à présenter de certificats.

On célébra les accordailles sans autres témoins que la duchesse et son mari, Francisco Valdez et ses filles.

Le lendemain, les fiancés partirent pour la Suisse et se retirèrent dans la maisonnette où nous les avons laissés avec Augusto Botelho.

Comme je crains de vous entendre avancer que le bonheur parfait, en ce monde, est une vision paradoxale des poètes, je me retiens de dire que Mathilde et Manuel de Castro ont été parfaitement heureux les huit ans qu'ils ont vécus sur les berges du lac de Genève.

Jamais Dieu n'a uni un homme aussi aimé à une femme aussi tendre depuis qu'il a chassé le premier couple de l'Éden. Si un jour leur esprit s'évadait vers leur patrie, leur cœur restait là, tandis que l'esprit allait et venait sur les ailes d'une saudade sans douleur, et d'une espérance vague sans angoisse. Bien des fois, ils se sont demandé :

– Retournerons-nous au Portugal ?!

Mais cette question était aussitôt refoulée par une autre que se posaient ces heureux époux :

– Ne sommes-nous pas si heureux ici ?!



## XXII

**M**ANUEL DE CASTRO n'avait pas encore donné son nom à son jeune visiteur, qui cependant s'adressait à lui en l'utilisant. Il l'avait entendu prononcer par les domestiques, sans avoir de ces réminiscences instantanées qui occupent vaguement la mémoire et se rappeler le Manuel de Castro dont on lui avait si souvent parlé dans son enfance.

Mathilde disait, tout émue, à son mari, tandis qu'Augusto Botelho s'amusait, sur la terrasse de la maison, avec les enfants,

– Es-tu certain que c'est le fils d'Ignacio Botelho ?

– C'est probable ; mais je n'en suis pas sûr, ma chérie. J'en aurai bientôt le cœur net.

– Tu comptes lui révéler qui tu es ?

– Pourquoi pas ?

En revenant au salon où le thé était servi, Augusto présenta ses excuses pour s'être aussi longtemps attardé à contempler le lac, qui, à cette heure de la nuit, si lumineuse, semblait incrusté d'argent.

Manuel de Castro dit qu'après le thé, ils descendraient tous les deux au lac, et longeraient la côte une petite heure.

Cette invitation remplit Augusto de joie, et il regretta de ne point être poète, comme un de ceux qui font des vers pour pouvoir chanter leurs émotions.

– Vous n'avez donc jamais fait de vers ?

– Des vers ? Jamais. J'ai écrit quelques lignes, je ne sais plus combien. J'étais bien jeune, et fort malheureux quand j'ai voulu chanter mes douleurs.

– Vous avez donc été bien malheureux quand vous étiez petit ? fit Manuel de Castro.

– On ne peut plus malheureux, vraiment malheureux.

– Allez-vous me conter vos infortunes en prose, puisque vous avez perdu tout souvenir de vos poésies, Monsieur Augusto ?

– Je le ferai sans ressentir aucune gêne, et même sans aucun déplaisir.

– Ce sera donc tout de suite sur les eaux de ce lac, dit Castro.

– Et je ne pourrai l'écouter moi aussi ? demanda Mathilde.

– Tu veux t'exposer à l'air de la nuit ? Ne crains-tu pas de t'enrhumer comme tant d'autres que tu as amenées au bord de l'eau ?

– Pas aujourd'hui ; et si je m'enrhume, tu seras encore mon infirmier, mon chéri.

Ils descendirent à dix heures sur les berges, et sautèrent dans une petite barque à aubes, qui obéissait à la tranquille pression de deux doigts.

Durant le premier quart d'heure, personne ne parla. Il semble que la nature, prise de respect, s'était tue en présence d'un tel ciel, ou que le ciel

échangeait de mystérieuses et d'inaudibles paroles avec les eaux limpides de ce lac, où la lune se reflétait à chaque ondulation que soulevait le zéphyr. Manuel de Castro conduisit la barque au creux d'une anse où les eaux étaient mortes, lâcha la manivelle, et se laissa bercer doucement au gré de la brise.

– Racontez-moi maintenant votre enfance, Monsieur Augusto, dit-il.

Son hôte commença par évoquer sa mère, qui lui avait à peine laissé des bribes de souvenirs presque évanouis ; mais il suffisait de ces bribes pour faire monter des larmes qu'il n'aurait pas versées si le lieu, l'heure et les circonstances avaient été différentes. Il se produit parfois un étrange phénomène : ce qui nous entoure nous communique une exubérance dans les sentiments, qui nous fait pleurer de choses qui, en d'autres lieux, ne toucheraient absolument pas notre esprit.

Il exprima, en parlant de son père, beaucoup de saudade, il répéta certaines de ses phrases dont la valeur tenait entièrement à l'amour filial qui les rappelait. Il raconta ensuite sa mort solitaire, et réfléchit à l'abandon dans lequel meurent ceux qui oublient dans la force de l'âge de fonder une famille qui sera éprouvée par les gémissements de leur agonie.

– Je sais que je dormais dans l'antichambre de la pièce où mon père agonisait, dit Augusto d'une voix étouffée. Je dormais parce que j'étais un enfant. Et, pendant que je dormais, une malheureuse femme, séduite par un autre misérable, aussi malheureux qu'elle, se concertaient pour faire main basse sur une partie de l'argent qui se trouvait chez nous. Il y a eu, à l'heure affreuse où mon père a passé, d'horribles scènes, on a fait couler le sang. Voulant s'opposer à ce vol, un domestique que nous avons a été poignardé, et conduit, mourant, à l'hôpital, et la gouvernante qui me tenait lieu de mère, en a éprouvé tant de remords qu'elle a perdu la raison, quand sa conscience lui a ouvert les yeux pour lui faire voir son infamie.

Sans quitter des yeux les neiges éternelles qui couvraient au loin les cimes du Mont-Blanc, Manuel de Castro écoutait le récit d'Augusto.

Le neveu de Dona Leonor continua en racontant son départ pour Montalegre, la froideur avec laquelle on l'accueillit, le destin qu'on lui a réservé, le procès qu'il a perdu, où il a été dépouillé des dernières miettes de son patrimoine.

C'est à ce moment-là qu'il fut interrompu, pour la première fois, par Manuel de Castro, qui lui demanda s'il avait étudié dans un collège où il aurait préparé son entrée à l'université. aux frais de sa tante.

Augusto fut surpris par cette question, et se mit à réfléchir à son sens caché, avant de répondre qu'il n'avait fréquenté que plus tard le Collège des Nobles, mais pas aux frais de sa tante.

Pour corriger la précipitation dont il avait fait preuve en posant cette

question, Castro dit que cette parente avait subvenu aux frais de son éducation, quoiqu'elle l'eût déshérité, car il n'imaginait pas qu'un étranger se chargerait des frais de sa formation.

Augusto jugea naturelle cette remarque, il se souvenait qu'avant de commencer l'histoire de son enfance, il avait dit à Castro qu'il avait fait ses études préparatoires au Collège des Nobles.

Poursuivant son récit, il répondit aux remarques en racontant sa rencontre avec le domestique qui avait été blessé en défendant son patrimoine, quand cet ancien domestique était riche. Il parla de la grandeur d'âme de Gregorio, et de l'amour filial qu'il lui vouait, sans avoir honte de l'avouer.

Il parla de Carlota, des démarches qu'il avait faites pour la retrouver, et de l'extrême misère dans laquelle elle vivait, après avoir mendié de porte en porte de quoi nourrir sa mère aveugle. Il raconta comment Gregorio l'avait accueillie, la délicatesse de sa charité, au point de ne pas rappeler à la malheureuse les scènes atroces qui l'avaient fait sombrer dans la folie, comme pour expier son crime. Il évoqua son existence au couvent d'Evora, où elle montrait toutes les apparences du bonheur, en priant, en travaillant, en attendant la mort, le visage respirant la joie, sans toutefois la demander à Dieu.

Mathilde avait pleuré à la dernière partie du récit de son hôte, qui s'était montré éloquent dans la peinture de ses infortunes, comme quelqu'un qui avait gardé à l'esprit les couleurs, les images gravées au fer de la faim, des outrages, et des désespoirs qu'on étouffe. Dix ans s'étaient écoulés au collège, à l'université, dans les salons, et dans ses voyages, sans que jamais le fils d'Ignacio Botelho trouvât une âme digne de ses épanchements. Ce Portugais, retiré en Suisse, était le premier homme qui les entendait, le premier cœur qui avait éveillé la sympathie du jeune homme. Le visage angélique et compatissant de Mathilde semblait offrir à Augusto l'âme d'une mère, pour écouter ses filiales saudades. Dès que le narrateur vit des larmes sur ses joues, il donna libre cours à son chagrin, et montra comme autant de joyaux, les sentiments élevés qu'il renfermait en son sein, épurés au creuset de l'infortune, dont la teneur en carats a été relevée au doux feu de la piété, et de la confiance en la justice divine.

À la fin de l'histoire, Manuel de Castro serra la main d'Augusto, et lui dit, tout ému :

– Il doit y avoir, parmi les personnages de votre drame, un être dont vous ne m'avez guère parlé, le seul qui soit resté malheureux, parce qu'il semble qu'il n'a eu droit à aucune part de ces remords, ni de ces récompenses que la Providence a réservé, tôt ou tard, aux autres. Je veux parler de l'homme qui a accepté l'argent volé par Carlota, et ne l'a jamais rendu.

– Il l'a rendu, dit Augusto.

– Vraiment ?! répondit Manuel de Castro, débordant de joie.

– Il l'a rendu à qui, d'après les termes de la loi, il devait le rendre. Je l'ai su sept ans après... Je vous ai dit que j'avais une tante mariée à un magistrat, renvoyé de son poste en tant que Miguéliste, bien que ce pauvre fou eût accepté d'être tout ce qu'on voudrait, et de servir le diable, si celui-ci avait eu des juges de paix pour rendre justice aux enfers. Ce qu'il y a de certain, c'est que ma tante a chassé, il y a deux ans, son mari pour la troisième fois, et s'est enfuie en Espagne avec un puîné qui s'est chargé, pourvu qu'on subvînt à ses besoins et qu'on l'habillât à l'étranger, de prodiguer ses soins aux années hivernales de cette créature perdue.

La légiste était tombé dans la misère à Montalegre, quand l'idée lui est venue d'aller à Lisbonne demander au gouvernement quelque petit emploi pour arriver à vivre. Durant six mois, le bonhomme a passé ses journées de bureau en bureau, et les nuits à mendier, en disant, sans en éprouver la moindre honte, son nom, et son ancien grade dans la magistrature. Une des personnes à qui il a demandé l'aumône, ce fut Gregorio. Ce brave homme, que sa bonté naturelle rendait curieux, voulut entendre son histoire, et comprit qu'il parlait au mari de ma tante Leonor. Il le pria de le suivre, lui proposa une chambre chez lui, me fit venir de Coimbra pour les fêtes de Noël et me le présenta, en me demandant si je le reconnaissais. J'ai eu de la peine à me rappeler le visage du juge Silva, labouré par la vieillesse et la misère. En me reconnaissant, le pauvre homme a perdu la tête et voulu s'agenouiller à mes pieds. Je l'ai pris dans mes bras avec une sincère compassion, et je l'ai confié à la protection de Gregorio, dont le soutien pouvait l'élever bien au-dessus de ses plus ambitieuses espérances. Il l'a suffisamment élevé pour faire de lui un assesseur. C'est alors que le mari de Dona Leonor nous a raconté ses malversations, et révélé que la somme soustraite à l'héritage de mon père lui avait été rendue un an après que j'avais été envoyé garder les porcs et les enfants de l'épicier de Chaves. Vous voyez donc, votre Seigneurie, ajouta Augusto, qu'il n'y a aucun personnage à exéquer dans la meilleure tragédie. Quand il a appris cette restitution, Gregorio a dit, d'un air jovial : "Voilà qui est fait, s'il me restituait le sang qu'il m'a tiré de la gorge, il finirait par être honnête à mes yeux."

À la fin de ce récit détaillé qui avait pris quelques heures, Manuel de Castro, fit aborder la petite barque, et demanda à l'un de ses domestiques d'accompagner Augusto à son *chalet*, en le priant de revenir le lendemain plus tôt pour qu'ils pussent traverser le lac d'une berge à l'autre.

Augusto parti, Manuel de Castro disait à sa femme :

– Comment pourrai-je lui dire qui je suis ?! Rien ne m'oblige à le faire, mis à part mon cœur qui me pousse à le prendre dans mes bras !

– Laisse-moi le lui dire, répondit Mathilde.

– Non, répondit Manuel de Castro. À qui cela servira-t-il de le dire ? Augusto aura le droit de me demander, par son silence même, si je dois les biens que je possède à l'argent que je lui ai volé, qu'il aurait dû hériter de son père. Pourquoi devrait-il me reconnaître ? À cause du désir que j'éprouve, et qui m'en fait ressentir le besoin ? Laissons-le ignorer ce qu'a été l'homme à qui il a confié le secret de ses malheurs. Je ne sais pas l'opinion que le monde se ferait de moi, si je lui présentais cette restitution comme un mérite. Je crois qu'elle serait mauvaise, Mathilde. Toi seule m'a relevé à mes propres yeux, parce que tu m'as donné le baptême de tes larmes. Le monde n'a pas de cœur. Malgré sa générosité, Augusto gardera de moi un souvenir sombre.

### XXIII

**U**N MATIN monsieur Gregorio Fernandes Redondela eut le cœur particulièrement serré en songeant à Augusto.

Il fit part à son épouse de son mal-être ; et vit, avec un plaisir aigre-doux, qu'il trouvait en elle quelqu'un pour partager ses sentiments. Monsieur Gregorio avait reçu, la veille une lettre d'Augusto, envoyée de Genève, et la triste nouvelle qu'il s'attarderait encore trois mois dans la jolie demeure qu'il avait louée sur les montagnes qui dominant le lac Léman.

Le capitaliste n'y connaissait rien en géographie ; raison de plus pour être fâché que son Augusto choisît des montagnes pour y vivre, alors qu'il lui avait recommandé de s'installer à Rome, qui était la première ville au monde, et de ne pas en revenir sans voir le pape — une recommandation que Dona Rosa avait repris à maintes reprises, avec insistance.

– Il me vient une de ces envies, Rosa, dit Gregorio, en faisant sa toilette. Vois un peu si tu devines laquelle, femme !

– Il ferait beau voir que je ne le devine, vieux fou ! Je lis dans ton cœur...

– Eh bien, vas-y, dis-le un peu, si tu sais.

– Tu songes à aller là où il se trouve, le petit.

– Tu as mis dans le mille ! Je te le dis à présent, tu as vu ce que j'avais sur le cœur, Rosinha ! Qu'y a-t-il à ajouter ? Tu ne lis rien de plus ?

– Bien sûr, je pourrais ne pas savoir lire... ce n'est bon que pour les livres...

– Alors, dis-le...

– Tu veux emmener ta Rosa avec toi...

– Bravo ! Il n'y a rien à retirer, ni rien à ajouter. Allons-y, ma fille.

– C'est quand tu voudras, mon bonhomme !

– Dès qu'il y aura un vapeur.

– Le pire, c'est qu'on ne sait pas comment l'on pourra demander dans ces terres chrétiennes son chemin vers ces montagnes. Mais il y a un dicton qui dit que qui a une bouche va à Rome.

– Et qui a de l'argent y va lui aussi, même sans avoir de bouche, femme. Je vais m'entendre avec le maître de français d'Augusto, il va m'écrire les questions en français et nous, nous saurons comment demander à manger, là-bas, dans les auberges de la France et de l'Angleterre. Il me semble que pour aller en Suisse, il faut passer par l'Angleterre.

– Arrange-toi donc, mon vieux, pour savoir ces choses. Écoute, quand il va nous voir arriver, il en sera soufflé, notre garçon !... Et après, Gregorio, nous allons de là à Rome, tu veux bien ?

– Ça, ce sera quand le petit voudra, ma fille. S'il aime vivre dans les montagnes, c'est que cela correspond à son tempérament, comme dit le médecin, et il n'y a pas d'autre remède que d'aller dans son sens... Bon, je vais m'occuper de ce qu'il faut, et mettre mes affaires en ordre pour que le comptable sache à quel moment il faut rédiger les papiers. Et puis, je passerai au reste, et dans les huit jours, nous allons partir, Rosinha, voir le monde et faire une bien bonne surprise à notre garçon.

Grâce au maître de français, le voyageur fit son plein de questions et de requêtes, sauf en anglais, parce que d'après le maître, au grand étonnement de monsieur Gregorio, l'Angleterre ne se trouvait pas sur le chemin de la Suisse.

Durant la traversée jusqu'à Saint-Nazaire, quand elle n'avait pas le mal de mer, Dona Rosa louait Dieu pour la magnificence de ses œuvres, et n'en revenait pas de voir la mer incomparablement plus vaste qu'elle ne se l'imaginait, après l'avoir vue du *Quai des Colonnes* où elle était allée assez souvent l'admirer.

Avec son papier de questions et de requêtes à la main, Gregorio posait des questions et formulait des requêtes ; mais le maître avait oublié de prévoir les réponses, pour écrire en face la traduction.

Il avait toutefois parfaitement raison, le capitaliste, de dire qu'avec de l'argent, même sans bouche, on va à Rome. Comme il avait avec lui une lettre d'un ex-ministre de ses intimes pour notre représentant en France, on lui donna tout de suite un interprète, qui, non content d'aplanir la difficulté qu'il avait à se faire entendre, lui fournit une provision de termes français assez importante pour faire le tour du globe, avec, dans les poches, de l'argent, qui est indiscutablement la langue universelle.

Avec cette lettre, qu'il emporta de Paris à Genève, Gregorio eut vite fait d'apprendre où habitait Augusto, et ne s'attarda pas dans la ville de Jean Jacques Rousseau, pour la bonne raison que lorsqu'on lui indiqua, en mauvais espagnol, la maison du philosophe, notre voyageur se tourna vers Dona Rosa et lui dit :

– Qu'est-ce que ça peut nous faire de savoir où habitait cet homme ?

– Que Dieu garde son âme au ciel, dit Dona Rosa, s'il a fait ce qu'il fallait pour.

Le cicerone qui ne comprenait pas leur langue, trouvant à Dona Rosa un air contemplatif, en déduisit que la maison de Rousseau avait fait une forte impression sur les Portugais. Ne vous sentez pas offensés, mes chers compatriotes, du certificat de nationalité que je donne à monsieur Gregorio. Si nous en avons vingt comme celui-là, notre civilisation matérielle serait bien plus avancée. Sachez qu'on lui doit la route qui relie Valongo à Porto, et la préservation du ministère qui a le plus travaillé au progrès des transports publics.

Arrivé au quai qui, à peu de distance de Genève, coupe le lac, en formant une crique pour les bateaux, le guide de nos amis montra tout l'enthousiasme qu'exigeait sa fonction, et attira l'attention des voyageurs sur le spectacle majestueux qui les entourait. Il montra les sommets arrondis du Mont-Blanc avec son diadème de glace. À gauche, il leur indiqua la chaîne du Jura, dont la couleur grisâtre contraste avec la blancheur des monts alpins. Au bord du lac, il leur montra les centaines de villages que reflètent les eaux, des eaux d'un indigo parfait, écaillées de scintillants saphirs, quand le souffle de la brise en ride la surface. Parmi les villages, Villeneuve et la ville de Lausanne formaient une masse plus imposante.

Le guide voulut les faire entrer dans la maison où demeurait madame de Staël, quand la brusque aversion de Napoléon à son égard l'engagea à conspirer contre lui en terre étrangère, mais cette âme virile en avait choisi une belle pour, souveraine de l'esprit, lutter contre le souverain de la force.

Voilà ce que disait, entre autres, le Français à nos voyageurs ; Gregorio cependant n'entendait pas certaines explications, et jugeait d'autres parfaitement superflues.

Quant à Dona Rosa, elle coupait de temps en temps la véhémence que mettait le Français à débiter tous ces détails, pour lui demander où se trouvait la maison d'Augusto.

Le guide officieux lui répondait qu'ils devaient voir le château de Ferney, où vivait Voltaire, qu'ils y verraient le lit, les chaises, la table, tout dans la chambre où Voltaire dormait, et dans l'état où l'avait laissé l'éminent réformateur du monde. Le fervent amateur du philosophe de Ferney n'oublia pas d'aiguiser l'appétit émoussé des voyageurs, en leur disant qu'ils y verraient aussi, avec son épitaphe, un reliquaire de marbre destiné à renfermer le cœur de Voltaire.

Monsieur Gregorio, qui n'en pouvait plus, se tourna vers sa compagne, et lui dit à mi-voix :

– As-tu déjà vu pareille espèce ?

– Cet homme a le diable au corps. Dieu me pardonne, dit Dona Rosa.

Au bout de quatre heures, ils arrivèrent au village d'où l'on montait au replat où blanchissait la maison d'Augusto Botelho.

Celui-ci descendait le versant de la montagne, quand il entendit de grands cris. Il reconnut aussitôt Gregorio et Dona Rosa. Le jeune homme courut à perdre haleine vers eux, pour les embrasser, et avant qu'ils pussent échanger leurs premières salutations, ils s'épanchèrent en versant des larmes de joie.

Le Français les abandonna dans ces transports, et repartit en se disant que jamais il n'avait vu de voyageurs aussi stupides au bord du lac Léman.

## XXIV

**Q**UAND DONA ROSA et Gregorio eurent affirmé qu'ils avaient repris des forces après ce voyage exténuant, Augusto les invita à passer une après-midi chez des Portugais qui habitaient depuis sept ans, au bord du lac, et apportaient la preuve que le bonheur est réalisable en ce monde. Il dit qu'il passait le plus clair de son temps en compagnie des époux, tantôt à lire, tantôt à bavarder, tantôt à s'amuser avec les enfants de son ami qui semblaient des anges créés au paradis terrestre avec toute l'innocence et toute la tendresse que le créateur leur avait données.

Brûlant de parler à une dame portugaise, Dona Rosa accepta joyeusement l'invitation, et se mit aussitôt en chemin, au bras d'Augusto. Tandis qu'ils s'approchaient du chalet de Castro, Mathilde s'occupait de ses fleurs, et Manuel de Castro, à l'ombre d'un hêtre, donnait des leçons de français à ses deux aînés.

L'apparition des hôtes les prit de court.

S'il n'y avait eu personne pour le précéder, Manuel de Castro aurait eu beau dévisager attentivement et à plusieurs reprises l'ancien domestique d'Ignacio Botelho, il ne l'aurait pas reconnu. Gregorio en revanche, à peine se fut-il trouvé en face du portugais, Gregorio retint son pas et sa respiration, en ouvrant la bouche, les yeux écarquillés.

– Voici mes parents adoptifs, dit Augusto. Permettez-moi de vous les présenter.

Manuel de Castro ne répondit pas. Mathilde restait sur place, toute pâle, les yeux fixés sur le visage blême de son époux.

Augusto resta désemparé devant cette scène muette.

Castro rompit le silence, et dit avec un sourire qui mérite ce nom pour être vraiment un sourire.

– Monsieur Gregorio me connaît et je tends ma main au père adoptif de Monsieur Augusto Botelho. Prenez-la, Monsieur Gregorio, et coupez-la

moi, si vous la voyez aspergée de votre sang.

L'image était trop relevée pour Gregorio, qui lui aurait certainement tendu la main, sans qu'on eût à employer un style aussi recherché, mais ce qu'il ne trouva pas, ce sont des mots que nous puissions répéter pour fournir une preuve de son trouble.

Le plus troublé, semblait être Augusto. C'est à lui que Manuel de Castro s'adressa en ces termes.

– Il était inévitable, Monsieur Augusto, qu'avant de quitter la Suisse, vous me retiriez l'affection que vous avez accordée à un inconnu. Je nourrissais pour vous une profonde estime, et c'est pour cela que je vous ai dissimulé les infortunes de ma jeunesse. Vous pourriez me traiter d'ingrat pour la confiance que j'ai pu vous inspirer. Mais remarquez que vos malheurs ont marqué votre enfance, mes infamies ma jeunesse. Me méprisez-vous, Monsieur Augusto Botelho ?

Le fils de Balbina serra la main de Manuel de Castro, pour l'amener près de Dona Rosa, à qui il dit :

– Je vous demande de présenter à votre mari l'ami de votre fils, ma mère chérie.

– Pas besoin d'en faire tant, dit Gregorio reprenant ses esprits après un bref étourdissement. Dans mes bras, Monsieur Manuel de Castro. Le passé, c'est le passé. Si vous n'aviez pas trouvé le moyen de me retenir, c'est moi qui vous tuais. Et par dessus le marché, vous avez fait une action qui est d'un honnête homme. N'en parlons plus. Ainsi donc, cette dame est votre femme, et ces enfants vos fils ?

– Oui, Monsieur.

– Vous n'avez pas perdu toutes ces années. Que faites-vous donc là ? Ce ne serait pas mieux de rentrer dans votre patrie ?

– Je n'ai pas de patrie, Monsieur Gregorio. Un homme cesse d'en avoir une, quand il lui faut cacher en terre étrangère une abjection que l'a rendu indigne de ses concitoyens.

– Laissez tomber ces balivernes ! Vous reviendrez au Portugal, ou je ne m'appellerai plus Gregorio.

Les yeux de Mathilde rirent quand elle entendit le mot *Portugal*. À force de combattre une sensibilité qui s'élevait dans les espaces magiques de l'espoir, Manuel de Castro n'exprima aucun sentiment, son visage resta impassible.

La bonne Rosa, avec ses mots simples et la candeur de son cœur bienveillant, prit Mathilde à part pour lui demander de convaincre son mari de retourner au Portugal.

– Il y a là notre maison, dit-elle, qui est un couvent et n'a pas à rougir de la façon dont nous la tenons. Je vais être une véritable amie pour vous, et vous verrez que mon Gregorio va se prendre d'affection pour votre mari. Grâce à Dieu, nous sommes fort riches ; nous avons beaucoup travaillé un certain temps ; maintenant, tout va bien pour nous et pour

qui a besoin d'un coup de main. Ce que je voudrais, c'est que notre Augusto ne nous abandonne pas. Sans lui, mon mari, on dirait qu'il se meurt de chagrin. C'est vrai que le pauvre garçon a besoin d'avoir des gens à qui parler, et nous savons bien que nous n'avons pas assez d'éducation pour soutenir une conversation. Écoutez, Madame, venez avec nous, venez. Nous allons tous aller à Rome, si mon Augusto veut bien qu'on y aille.

Et sur ce ton d'une intimité subitement établie que la charitable compagne de Gregorio poursuit son discours.

Ce que je vous raconte là semble vraiment sortir de l'ordinaire ! Vous allez me reprendre, cher lecteur, en me représentant que Rosa ne peut sentir de l'affection pour la femme de l'homme qui a conduit son mari aux portes de la mort. J'avoue que je ne me suis pas emporté contre l'in vraisemblance de cette histoire, quand on me l'a racontée en ces termes. J'ai nonobstant avancé quelques remarques pour lever vos doutes, cher lecteur, que je vénère au plus haut point.

J'ai dit à Augusto :

– Si, un jour, je raconte votre vie, comme vous me le demandez, bien des gens raisonnables douteront que ce saint homme de Gregorio — que je ne peux qualifier de Galicien — ait accepté si vite de serrer la main de Manuel de Castro, qui lui a coupé la gorge, et fait quelques dégâts au niveau de ses côtes. Il doutera également que Dona Rosa éprouve une aussi profonde estime pour la femme de Manuel de Castro, et qu'il poussent leur sympathie jusqu'à vouloir les ramener au Portugal, et les loger chez eux, comme qui reçoit de vieux amis. Ils diront, ajoutai-je, qu'en fin de comptes, Gregorio dévoilerait son origine galicienne dans la bassesse de ses procédés, et que Dona Rosa aurait ses principes d'honneur tout droit sortis du bureau de tabac de son premier mari, qui a été souffleur au théâtre du Salitre, bien que les principes d'un souffleur au théâtre doivent être saturés, pour ainsi dire, par la fierté ombrageuse des personnages tragiques, qu'il doit connaître par cœur.

Augusto Botelho trouva ces réflexions déplacées, et me dit en faisant la moue :

– Vous trouvez donc que les faits, tels qu'ils se sont produits, ne sont pas naturels, inventez-les vous-mêmes pour qu'ils soient acceptables. Ce que je puis vous dire, c'est que Rosa avait le cœur sur la main, et que, s'il n'égalait pas une noble fierté, Gregorio avait plus d'honneur, de charité, de désir d'obliger ses amis et ses ennemis qu'il n'en fallait. Et ne dites pas, toutefois, que cet homme priait, les bras ouverts, dans les églises, pour que le public pût croire que ses vertus étaient surhumaines et miraculeuses.

## XXV

**A**YEZ LA CONDESCENDANCE, cher lecteur, de remonter à une époque antérieure de trente ans à celle où nous avons laissé les voyageurs à Genève. Remarquez, en passant, que ce roman surpasse, par la complexité des situations, tous mes autres romans dont on peut condamner la pauvreté. C'est que l'on tombe rarement sur des histoires aussi merveilleuses, et que, lorsqu'on ne me les raconte pas, j'éprouve, moi, des scrupules sincères à en inventer. La vérité dans le roman constitue pour moi une religion ; et je parie que beaucoup de religions sont moins véritables que mes romans.

Le fait est qu'il y avait en 1813 à Lisbonne une jeune fille de bonne famille. Elle s'appelait Carolina, elle avait vingt-cinq ans, elle était d'une rare beauté, et se recommandait par d'admirables vertus.

Le père de cette jeune fille travaillait au Trésor Public, et vivait déceimment de cet emploi. Il n'avait pas d'autre fille, ni d'autres soucis en ce monde ; dans l'autre, il avait l'âme de son épouse au ciel, il y aspirait, sans demander malgré tout à Dieu de l'envoyer rejoindre l'âme de sa conjointe, tant que sa fille n'aurait pas un soutien sûr et digne en ce monde.

Carolina aimait depuis l'âge de vingt et un ans un garçon pauvre, employé au commissariat, orphelin, avec deux sœurs qu'il entretenait. Le père de Carolina ignorait cet amour, et s'employait à lui trouver un mari. Comme il l'aimait beaucoup, et voulait la voir heureuse, il lui choisit un sexagénaire, chef de sa circonscription, un homme seul, et bien nanti.

Quand il vint, rayonnant de joie, apporter cette bonne nouvelle à sa fille, il vit que l'on répondait à sa jubilation par des larmes. Il l'accabla de questions, tour à tour sévères et tendres, et apprit que Carolina aimait le pauvre commis du commissariat.

Comme il l'aimait beaucoup, il la reprit avec autant d'aigreur que le lui permettait son grand amour, et fixa le jour où le mariage devait être célébré.

Carolina l'écouta silencieusement ; et s'enfuit de chez elle la veille de ce jour-là, vivre auprès des sœurs pauvres du commis.

Ignorant où sa fille était allée, et l'adresse du jeune homme qui la lui avait volée, il perdit la raison, en attendant que la fièvre le terrassât. Il mourut de cette fièvre, et il mourut en maudissant Carolina, parce qu'il l'aimait beaucoup.

Carolina ne put savoir que son père se mourait qu'au moment où elle allait à l'église paroissiale rejoindre le commis. Tandis qu'ils entraient au temple, on administrait le viatique sacré au malade. Ils se mêlèrent à la plèbe qui accompagnait le Seigneur ; mais, quand le dais s'arrêta, une

domestique descendit pour annoncer la mort de son maître.

Le mariage fut toutefois célébré ce jour-là ; les époux prirent possession de la maison du défunt employé du Trésor ; mais ils apprirent, à la même heure, après l'ouverture du testament, que le mobilier était hypothéqué par des dettes, et qu'il n'y avait pas du tout d'argent dans la maison. Le père irrité avait frauduleusement aliéné tout ce qu'il possédait, parce qu'il aimait beaucoup sa fille et voulait lui prouver son amour jusqu'après sa mort.

Eduardo Pinto retourna vivre avec ses sœurs ; cela faisait une bouche de plus à nourrir, mais une bouche ouverte à la misère.

Le vieil homme qui avait voulu épouser Carolina, promit de poursuivre la vengeance de son défunt ami. Il s'efforça de provoquer la démission du commis, et parvint à ses fins. Eduardo fut congédié sans explication, ni dédommagement.

Il voulait solliciter des ressources, mais n'avait personne ; il voulait les gagner, tous les services lui claquèrent la porte au nez ; il voulait vendre des ustensiles domestiques pour acheter du pain à son épouse et à ses sœurs, mais tout ce qu'il avait ne pouvait pas les mener au-delà de deux jours.

D'abord, il pleura, et il vit que les larmes n'arrangeaient rien. Puis il se laissa aller à des transports ineptes, et, retrouvant un moment ses esprits, il vit que la faim se faisait plus pressante, et que l'effroi qu'il inspirait aux siens rendait plus difformes les dehors de l'indigence.

Il sortit un jour pour se jeter du haut de la grande arche de l'aqueduc des Aguas-Livres, et rencontra un capitaine de navire à qui il avait parfois parlé au bureau où il travaillait. Il lui raconta alors ce qu'il était devenu, et abandonna son bras au marin, qui l'entraîna derrière lui. Nous pouvons déduire, à partir de ce qui s'est produit huit jours après, ce qui s'est passé entre eux. Eduardo s'embarqua sur le navire du capitaine, en prévenant sa femme, une fois à bord.

Quand elle l'apprit, Carolina allaitait une fille d'un an et demi. La poitrine de cette mère éprouvée se dessécha à l'instant même. L'enfant retira ses lèvres, et pleura. La mère, évanouie dans les bras de ses belles-sœurs, n'entendit pas ses cris.

Quelques jours après, chacune de ses belles-sœurs accueillait son amant, qui les trouvait mignonnes et bien en chair. Carolina partit avec sa fille, et loua un appartement au rez-de-chaussée d'une maison, impasse des Gralhas, pour un loyer de six mille réis par semestre.

Elle en sortit, sa fille dans les bras, pour aller demander chez les anciennes relations de son père, non pas l'aumône, mais du travail. Certains la firent partir avec douceur, en lui promettant de chercher à obtenir pour elle une retraite, ou une aide pour se sustenter ; d'autres, moins généreuses pour ce qui est des promesses, ne lui donnèrent à faire que de gros travaux de couture, et du linge à repasser.

Carolina se distingua dans ce travail, et parvint à se faire une excellente réputation de repasseuse.

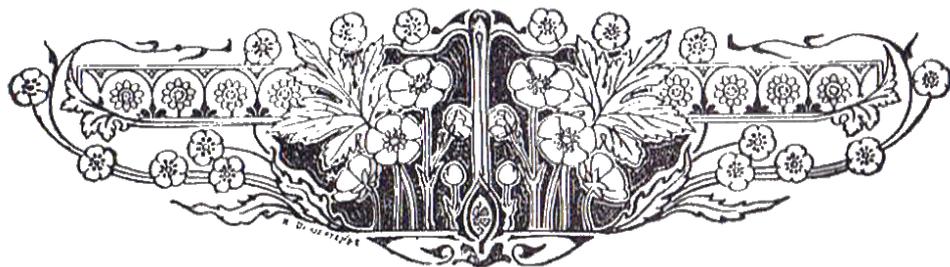
Entre-temps, Eduardo qui disait à sa femme poursuivre sa route vers le Brésil, passa par l'Afrique, où il s'initia à la capture des esclaves, alla chercher fortune dans les brousses, et celle-ci le favorisa au point qu'il continua dans cette voie en s'enfonçant à l'intérieur du pays. De divers endroits où l'occasion s'en présenta, il envoya à sa femme de fortes sommes pour subsister ; mais celles-ci étaient remises à ses sœurs, qui, alors déchues de l'éphémère gloire que procure le déshonneur, n'éprouvaient plus aucun scrupule à dilapider leurs ressources et celles de leur belle-sœur. Quelques années après, pour se libérer de leurs remords, elles mirent un comble à leur infamie : le meilleur moyen de ne plus en sentir, c'est de briser les dernières fibres de ses bons sentiments. Elles firent sentir à Eduardo que Carolina les avait quittées, pour éviter naturellement qu'elles pussent témoigner de sa vie dissolue.

Eduardo se lança dans des entreprises périlleuses pour s'enrichir : c'était une façon d'oublier, en s'exposant ; mais la fortune se prêtait à ses ambitions les plus folles.

Il erra trente ans dans les brousses de l'Afrique et de l'Amérique, sans connaître les revers qui ponctuent les élans d'une insatiable avidité. Il avait déjà oublié sa patrie quand, pour la seconde fois de sa vie, il rencontra en Amazonie le capitaine du navire qui l'avait amené en Afrique.

Le vieux marin s'était rendu au Portugal un an avant, et la curiosité l'avait poussé à se renseigner sur la famille de ce richard d'Eduardo Pinto. Il avait appris que la femme de son protégé n'avait pas reçu la moindre miette des surplus de son mari ; qu'après s'être prostituée, la fille de cette malheureuse s'était retrouvée folle dans un hôpital, que sa pauvre mère avait perdu la vue à force de pleurer, et avait achevé sa vie en demandant l'aumône de porte en porte, après avoir passé sa vie de façon exemplaire, en travaillant, dans l'honneur, le visage baigné de larmes.

Vous savez déjà, cher lecteur, que Pinto, le richard, est le père de Carlota, recluse au couvent d'Evora.



## XXVI

**Q**UAND IL TOMBA sur Eduardo, le capitaine lui dit avec la rudesse des gens de mer, qui surmontent les fureurs de l'océan, comme la superbe des puissants vers de la terre.

– Pour sauvegarder mon honneur, je vous dis que je me suis repenti de vous avoir empêché, il y a vingt-deux ans, de vous jeter de la grande arche des Aguas-Livres ! J'ai voulu conserver une vie qui devait en soutenir d'autres, et j'ai produit un monstre, qui s'est gavé des richesses que je vous avais fait entrevoir. J'ai toujours cru, Monsieur, que votre femme et votre fille vivaient dans l'abondance ; j'ai cherché à me renseigner sur elles, dans le vaniteux désir de leur dire que j'étais le sauveur de leur mari et de leur père, et l'homme à qui elles devaient tout, mis à part Dieu. J'en ai fait de bonnes, il n'y a pas de doute ! Je peux m'essuyer la main aux murs ! Après avoir mené une vie irréprochable, votre femme est morte en demandant l'aumône ; après s'être donnée à qui pouvait apaiser sa faim, votre fille s'est retrouvée folle dans un hôpital, elle en est sortie pour tenir la main à sa mère qui avait perdu la vue. J'ai appris, par la même occasion que vous aviez été libéral avec deux sœurs, qui dissipaient vos largesses pour s'adonner à leurs débauches. L'une est morte ; l'autre, avec ses cheveux déjà blancs, sait encore comment l'argent attire des amants aux cheveux noirs. C'est une chose, là, que je n'attendais pas de vous, Monsieur Eduardo. Avec quelle espèce de conscience avez-vous diable pu vivre ? Quel mal vous a fait cette pauvre dame qui, d'après ce que j'ai appris de sa propre bouche, a fait son malheur pour avoir désobéi à son père ?!

Le capitaliste montra au capitaine les lettres de ses sœurs, où elles l'informaient de la vie irrégulière de sa femme. S'appuyant sur les informations qu'il avait recueillies, le capitaine défendit Caroline, mais trouva jusqu'à un certain point des excuses au mari.

À partir de ce moment, le cœur d'Eduardo était pris entre les serres d'un vautour qui lui donnait des coups de bec en lui inspirant des doutes atroces, et des remords inconsolables.

Il s'empressa de revenir au Portugal, en abandonnant tout, peu lui importait la richesse dont il disposait après l'avoir réalisée.

Il arriva au Portugal en janvier 1844, il alla voir celle de ses sœurs qui était encore vivante. Il se présenta sous un faux nom, et la sonda sur la vie de sa sœur. Sa version n'était pas différente de celle que lui avait donnée le capitaine. Il parla de la femme d'Eduardo Pinto, morte dans le dénuement. Sa sœur ignorait manifestement que sa belle-sœur était morte ; mais elle montrait des réticences à parler de sa vie. Le supposé ami de son frère lui demanda s'il était vrai que Carolina eût déshonoré

son mari. Sa sœur pâlit et n'osa pas confirmer la calomnie. Le visiteur, tenace, insista sur les débauches de Carolina ; et la femme, sous le poids du remords, ou n'osant pas calomnier la malheureuse qui était morte, lui dit que c'était sa sœur, et pas elle, qui avait écrit à Eduardo, en rabaisant les vertus de sa belle-sœur.

Alors l'homme qui faisait la traite des esclaves tira d'un portefeuille un paquet de lettres, ouvrit l'une d'elles, et dit :

– Cette écriture est-elle celle de votre sœur ?

– C'est la mienne... dit-elle en tremblant, courbée sous le poids du remords.

Eduardo fit, d'un pied, un pas en arrière et lui envoya l'autre en plein dans la poitrine.

– Tu vas mourir en haillons, infâme créature !

Ces mots ont étouffé le cri de la femme. Elle a reconnu son frère, alors, et s'est prosternée pour baiser le pied qui l'avait projetée contre le mur. Eduardo sortit, en jetant un coup d'œil à l'opulence de sa sœur. Il lui vint à ce moment l'idée d'une vengeance atroce. Il songea à coller un bâillon sur la bouche de cette femme, de mettre le feu aux tentures qui entouraient les salles, et de la forcer, pieds et poings liés, à mourir dans les flammes.

La nature de l'homme en ce siècle répugne à de tels effets mélodramatiques ! C'est la nature de ce siècle qui l'a emporté, qui est de lumière, mais n'aime pas les bûchers.

Eduardo sortit, en se fixant un autre genre de vengeance, si ce n'était pas suffisant de la laisser vendre ses meubles pour manger, et mourir de faim, quand elle n'aurait plus de meubles.

On lut alors dans les les journaux de Lisbonne l'annonce qui suit :

*"On a besoin de savoir, si vit encore, et où vit une dame appelée Carlota, une fille qu'a laissée Carolina Amália de Bastos, laquelle a demeuré dans l'impasse de Gralhas où elle exerçait la profession de repasseuse, et a été l'épouse d'Eduardo Pinto dos Réis, lequel s'est absenté en des lieux incertains, depuis trente ans. Si quelqu'un peut donner les informations que nous demandons, qu'il le fasse à l'hôtel d'Italia au propriétaire du susdit hôtel, rue de São Francisco, il rendra un grand service à la personne que l'on recherche."*

Le journal est parvenu entre les mains du chapelain du Couvent d'Evora. Celui-ci savait que la recluse de Lisbonne signait *Carlota dos Réis Bastos*. Il l'appela à la grille, lui lut l'annonce, fut convaincu qu'il s'agissait de la même personne, et se chargea d'écrire au propriétaire de l'hôtel de Italia en ces termes :

*Dona Carlota dos Réis Bastos, fille légitime d'Eduardo Pinto dos Réis, qui s'est absenté du Portugal depuis trente ans, et de Dona Carolina Amélia de Bastos, décédée à Lisbonne en 1841, réside actuellement au monastère des franciscaines de la ville d'Evora.*

*Le chapelain du dit couvent, le père Luís de Sousa.*

Dès qu'il eut achevé de lire cette lettre, le millionnaire se sentit pris d'une allégresse qui confinait à une douleur extrême, tant elles étaient puissantes, les convulsions qui le secouaient et troublaient la circulation de son sang. Il multipliait les ordres, demandant tantôt des voitures, tantôt des chevaux pour le voyage.

Aux hôtes les plus étrangers, il confiait l'aventure que cela représentait pour lui de rencontrer sa fille ; aux filles du propriétaire de l'hôtel, il promettait d'importants cadeaux, pour le jour où la sienne arriverait ; il donnait de l'argent aux domestiques, faute de pouvoir les embrasser ; c'était la folie du bonheur, la plus ridicule de toutes, quand les personnes qui sont là n'y prennent aucune part.

Eduardo se rendit à Evora, et se présenta comme une personne qui désirait voir Dona Carlota dos Réis.

On lui répondit que la séculière n'avait pas accoutumé de recevoir des personnes inconnues.

– Veuillez lui dire, répliqua le vieillard à la sœur tourière que c'est un ancien ami de ses parents qui veut la voir.

Dona Carlota vint à la grille.

Je vous ai dit, dans un autre passage de cet écrit, que, quelques mois après son entrée au couvent, la recluse avait récupéré des traces de sa beauté disparue. J'ajouterai à présent que, sous l'effet d'une nourriture quotidienne, ses traits s'étaient arrondis, ses cavités avaient disparu, le sang lui avait redonné des couleurs saines et belles, Carlota à quinze ans n'avait pas été aussi jolie qu'elle l'était à presque trente-deux.

Orgueil d'un père ! Quand il la vit si belle, Eduardo ressentit ce que pourrait ressentir un fiancé qui se trouverait pour la première fois face à sa promise ! Sa voix le trahit, son cœur de père voulait monter à ses lèvres, éclater dans les doux noms que lui inspirait la tendresse dont il était plein, et les transports de joie qui ne répondaient pas au but qu'il s'était fixé.

Réprimant autant qu'il pouvait ces soubresauts, Eduardo dit :

– Je vous connaissais, Madame, quand vous aviez un an et demi. J'ai été un ami de votre père, que vous n'avez pas connu.

– C'est l'âge que j'avais quand il est parti.

– Votre père est-il encore vivant ?

– Nous n'avons plus eu de nouvelles de lui. Ma mère l'a attendu quelques années, mais elle a fini par perdre tout espoir.

– Et vos tantes, ne vous en ont-elles pas donné, de la part de votre père ?

– Mes tantes nous ont abandonnées. Les connaissez-vous, Votre Seigneurie ?

– Je les ai connues ; mais on m'a dit qu'elles vivaient dans l'abondance.

– Je pense que c'est le cas ; mais au prix de leur pudeur.

– J'ai entendu dire que votre père leur venait généreusement en aide.

– Ce n'est pas possible... S'il s'était montré aussi généreux avec ses sœurs, il eût été naturel qu'il subvînt aux besoins de sa femme et de sa fille.

– Éprouveriez-vous des réticences, Dona Carlota, à me raconter votre histoire et celle de votre mère ?

– L'histoire de ma mère se résume en quelques mots ; elle a travaillé aussi longtemps qu'elle a disposé de sa vue, elle a demandé l'aumône quand elle l'a perdue. Mon histoire est une chaîne d'infortunes sur laquelle vous auriez, votre Seigneurie, la délicatesse de ne pas m'interroger, si vous aviez la moindre idée de ma vie.

– Je ne vous poserai aucune question. C'était votre père qui désirait avoir des nouvelles de vous.

– Mon père ! s'exclama Carlota, mon père est-il donc encore vivant !?

– Oui, Madame.

– Où vit-il ? Pourrai-je encore le voir...

– Veuillez attendre un instant, dit Eduardo, bouleversé.

Il descendit à la conciergerie, laissant Carlota perplexe de son brusque départ.

Le vieillard alla à la grille, appela la sœur tourière, et lui dit :

– Permettez-vous à ma fille de venir m'embrasser à la conciergerie ?

– À votre fille ? À Dona Carlota ?

– Oui, Madame.

La sœur tourière monta à la grille, et dit :

– Allez embrasser votre père, Madame, il vous attend à la conciergerie.

– Mon père ?! dit Carlota.

– Oui, ma fille ; la personne qui vous a appelée à la grille.

Carlota se leva, voulut descendre, mais elle tremblait au point d'avoir besoin de s'appuyer à l'épaule de la tourière. La porte s'ouvrit, et, sans tenir aucun compte des statuts de la maison, Eduardo avança de deux pas à l'intérieur du monastère, et serra sa fille dans ses bras avec une telle ardeur, et de si profonds sanglots, que la tourière partit chercher du monde pour assister à ce spectacle touchant.

Dans ces sublimes transes, qui se produisent rarement dans une vie, les paroles sont encore plus rares qu'on ne le dit. Ce qui est sûr, c'est que la fille de Carolina Amália fut emportée à la force du bras dans sa chambre, brisée par le poids de sa joie, Eduardo Pinto demanda à la prieure de le

laisser, par charité, passer la journée là, le temps que sa fille récupérât ses forces, à la conciergerie du couvent, pour prendre aussi souvent que possible des nouvelles de son état.

Le chapelain qui devait forcément intervenir dans ces circonstances consulta ses praticiens en matière de règles monastiques, et autorisa la prieure à laisser entrer le vieux père dans les appartements de Carlota.

Les maladies motivées par le bonheur sont des syncopes passagères. Le lendemain, Carlota était prête à accompagner son père. Le chapelain, qui se faisait beaucoup valoir parce qu'il avait été l'heureux abonné au journal qui avait publié l'annonce, les accompagna à Lisbonne. Deux séculières, des amies de Carlota, furent du voyage. L'allégresse du vieillards était telle qu'il aurait donné son immense richesse pour voir tout le monde heureux.

Quinze jours après, tout ce monde, excepté le chapelain, partit pour Paris, où Eduardo Pinto décida de s'installer.

Carlota savait que ses protecteurs voyageaient. Elle eut le doux pressentiment qu'elle les rencontrerait en France.

## XXVII

**J**AMAIS EDUARDO PINTO ne demanda à sa fille le moindre détail sur sa jeunesse. Il savait, parce que le capitaine le lui avait dit, qu'après une grave chute, elle s'était relevée déshonorée et folle. Ce père si aimant composait un roman sur cette double disgrâce de sa fille — le roman vulgaire de la séduction, de l'abandon, de la folie. Si ce n'est sa fille, qui irait lui raconter à Paris le crime répugnant, dont le remords l'avait rendue folle ?

Ce qu'il ne savait pas, c'est que le fils d'un fidalgo, dans la maison duquel elle avait servi, la rencontrant des années après, fort pauvre et bien malade, l'avait amenée chez un Galicien riche, un ancien domestique de ce même fidalgo, et que celui-ci lui avait donné les moyens de se retirer dans un couvent.

Misérable orgueil de l'homme ! Bien qu'en son cœur il remerciât le bienfaiteur qui avait donné asile à sa fille dépourvue de tout soutien, Eduardo souhaitait secrètement ne jamais le rencontrer, pour ne pas la voir humiliée. Cette argile est ainsi faite qu'elle lève la tête vers le ciel et dit que son destin est là. Voire, voire : je renonce à interroger le destin de chacun ; il m'arrive de penser au demeurant que le ciel a d'autres raisons, incomparablement plus grandioses que l'homme, de se faire beau ; par exemple le chien : pas seulement le chien qui a léché les plaies de Saint François, mais n'importe quel chien qui vous suit, vous aime, et vous est reconnaissant pour le morceau de pain que vous lui donnez au point de

mourir pour vous, et lécher, morte, la main qui le lui donnait. Si le ciel était l'enjeu d'un concours, le rival que je craindrais le plus, ce serait à coup sûr le chien.

Pour en revenir aux êtres doués de raison, Eduardo Pinto acheta une maison à Paris, avec un magnifique frontispice, et un jardin planté des fleurs les plus rares. Il la meubla de meubles asiatiques, engagea, pour l'y servir, des domestiques en livrée, et bourra ses cours de différentes sortes d'équipages de toutes les tailles.

Carlota dos Réis resta peu de temps Carlota dos Réis.

Eduardo avait laissé au Portugal des agents qu'il avait chargés d'acheter un titre pour sa fille. Qui lira ces mots va croire qu'on achète des titres au Portugal. C'est juste façon d'écrire, comme on l'a appris dans un article de fond. Ce sont les hommes d'État qui se disent les uns aux autres que les grâces sont à vendre, et que les courtiers sont des personnes capitales dans la République. S'ils mentent, à chaque âme sa palme.

Ce que je sais de personnes dignes de foi, c'est qu'en récompense des aumônes considérables qu'elle avait faites à des établissements de charité, et des sommes importantes qu'elle a versées afin de subvenir aux besoins de l'État, Dona Carlota dos Réis Pinto fut gratifiée du titre de vicomtesse dos Réis, pour deux générations et peu après le cordon de l'ordre de Sainte Isabelle, venu d'Espagne, pour je ne sais quels services rendus aux besoins de l'Espagne.

Eduardo Pinto voulut rester indemne de ces habitudes, s'agissant de titres, comme si cet esprit vulgaire pouvait rivaliser, par son désintéressement, avec les rares héros qui repoussent le titres et les honneurs qui n'ont rien à voir avec l'honneur.

La vicomtesse dos Réis captiva les Parisiens ; mais comme elle n'avait pas de relations, la valeur de sa personne était purement extrinsèque ; les attentions et l'idolâtrie auraient été plus prononcées, si l'on avait su qu'il y avait là une vicomtesse, une dame décorée de l'ordre de Sainte Isabelle, si l'on avait surtout connu l'importance de ses valeurs qui se montaient à quelques millions de francs.

Des lettres arrivèrent du Portugal à Paris recommandant le Portugais Eduardo Pinto dos Réis à de hauts personnages. Les visiteurs accoururent spontanément à la maison du millionnaire, il leur présenta à tous l'élégante vicomtesse, qui, après l'avoir pratiqué quelque temps, parlait le français avec une passagère correction, et un *assent* fort gracieux pour les oreilles des Parisiens.

La loge d'Eduardo dos Pintos était déjà hantée de grands lions et de petits lions ; les uns se recommandaient par leurs aïeux, les autres par leur argent, d'autres encore par leur mystérieuse industrie.

Francisco Valdez, le légitimiste toujours émigré, parce qu'il ne consentait pas à ce que son ingrate patrie lui rongât les os, fut un des Portugais appelés à être honorés de se présenter aux salons de la

vicomtesse dos Réis. Il amenait ses filles, et parlait à chaque pas de l'une d'elles qui s'était mariée avec un Portugais en Suisse. Il s'abstenait cependant de divulguer son nom, parce que sa conscience lui soufflait que le nom de son gendre ne dirait pas grand chose à des Portugais.

Une fille de Valdez, intime de la vicomtesse, courut un jour toute joyeuse lui faire part que sa sœur revenait de Rome, qu'elle avait pris la route de Paris.

– Je ne me sens plus de joie ! s'exclamait-elle, en embrassant la vicomtesse. Tu verras comme elle est belle, et douce, ma sœur ! Elle a quatre enfants, et je suis la marraine du benjamin. Si elle en a un autre, tu verras, ce sera toi sa marraine, n'est-ce pas, vicomtesse ?... Tu ne sais pas ? Ma sœur est baronne, elle m'en a fait part aujourd'hui, et comme notre père est royaliste, il n'a pas apprécié qu'elle ait un titre. Quand il a une idée dans la tête ! Si je pouvais en obtenir un !...

Vous vous écriez, cher lecteur : "Le voilà donc baron, Manuel de Castro ?"

Dans mon consolant patriotisme, je suis heureux de vous dire que oui, ce n'est pas moi qui en suis la cause, c'est Gregorio Redondella, c'est le ministre du royaume, ce sont ses mérites, que signale le décret, bien que ce décret, pour des raisons que je vais vous donner, n'ait pas été publié dans le *Diario do Governo* ; mais que qui le voudra aille aux Archives du royaume, il l'y trouvera. *Torre do Tombo*<sup>1</sup> ! Ce nom lui sied, il est prophétique. Elles sont tombées bien bas ! Va-t-en savoir jusqu'où.

Voici l'histoire de ce baronnage et, si vous y tenez, je vous en raconterai trente-deux de semblables, en dehors des trente-deux que mon voisin va me raconter.

Manuel de Castro avait dit un jour, en s'épanchant devant Augusto Botelho, qu'il ne pouvait retourner au Portugal, sous le nom qu'il portait lorsqu'il en était parti, parce que celui-ci rappellerait le fait qui l'avait précipité dans un abîme d'irréparable infamie. Les arguments d'Augusto ne purent l'en faire déborder.

Augusto exposa le problème à Gregorio, lequel, après avoir brièvement exploré, jusqu'au moindre recoin, les expédients dont il disposait, lui dit :

– S'il n'y a que ça, dites à monsieur Manuel de Castro qu'il se rendra au Portugal sous un autre nom.

Sitôt dit, il écrivit un message qu'il envoya par le premier courrier, alors qu'il se trouvait à Rome.

Quinze jours après la rédaction de ce message, le gouvernement portugais envoya à son ministre à Rome le diplôme de baron de Nobrega,

---

<sup>1</sup> \* Veuillez pardonner nos misérables efforts pour rendre un jeu de mots pour le moins douteux. La *Torre do Tombo* c'est bien l'endroit où sont entreposées les archives du royaume, vu que le mot *tombo*, peut désigner le cadastre ou les archives. Le malheur, c'est qu'il a également le sens de chute, de culbute. Quand on anoblit n'importe qui, et que l'on fait n'importe quoi, c'est que l'on est tombé bien bas ! (NdT)

qu'il attribuait à Manuel de Castro de Nobrega Alboim, un nom que je vous mentionne, cher lecteur, pour la première fois, et qu'Augusto découvrit lors d'une conversation préméditée avec son ami.

Manuel de Castro fut bien plus surpris que vous-même, cher lecteur, quand je vous l'ai annoncé ; mais comme l'étonnement est une chose qui s'use, le nouveau baron se convainquit qu'il en était un en effet, et qu'il n'avait plus d'échappatoire plausible pour ne pas se montrer au Portugal avec un visage bien différent de celui qu'il avait, et un nom on ne peut plus modifié.

Gregorio vit que tout ce qu'il avait fait était parfait, et se dit, avec une légitime fierté qu'il avait fait un baron, et pouvait en faire quatre s'il voulait.

Voilà ce qui s'est passé. Il n'y a rien de plus courant.

Vous vous étonnez que Gregorio ne soit pas plus que vicomte ? Moi aussi. Il va nous falloir reconnaître que l'unique personnage de sens rassis, dans ce roman, et j'étais à deux doigts de dire en ce monde, c'est Gregorio, sans rabaisser personne.

## XXVIII

**L**A DERNIERE FOIS qu'Augusto avait écrit à Carlota, il avait glissé sa lettre dans une autre adressée à Gregorio. Il lui racontait les relations intimes qu'il entretenait avec une famille portugaise, qui vivait à l'endroit le plus charmant au monde. Il disait qu'il resterait trois mois dans cette région, qu'il se rendrait ensuite en Italie, et qu'il passerait par Paris avant de revenir au Portugal, où il brûlait de retrouver ses vrais amis.

En sortant du couvent, Carlota écrivit à Augusto et envoya sa lettre à Genève. Elle demanda à son père de la faire parvenir à son destinataire, et, connaissant la louable intention de cette lettre, Eduardo Pinto s'arrangea pour qu'elle passât par la valise diplomatique.

Quand elle arriva en Suisse, Augusto était parti, ainsi que d'autres familles portugaises, pour l'Italie. La personne qui avait été chargée, à Paris, de la remettre à Augusto, trouva plus sûr de la garder, et d'attendre le retour du voyageur.

Quand ils revinrent, dans l'intention de se reposer, et de poursuivre leur chemin vers Paris, Augusto reçut la lettre dans laquelle Carlota lui racontait par le menu l'arrivée de son père, absent depuis trente ans, son départ du couvent, l'extrême affection qu'il manifestait à son égard, l'inutile richesse dont elle se voyait entourée, et sa prochaine arrivée à Paris où son père comptait s'installer ; Carlota terminait en lui demandant, ainsi qu'à ses bienfaiteurs, de lui donner l'occasion de leur

payer avec des larmes de reconnaissance les bienfaits dont elle leur était redevable.

Augusto fit passer la lettre à Gregorio et à Rosa, en leur disant de ne pas prononcer le moindre mot là-dessus devant Manuel de Castro, qui était alors déjà baron de Nobrega.

Augusto réfléchissait au moyen de détourner le baron de Paris, il lui suggérait de prendre d'autres directions, mais, lorsqu'elle entendit parler de ces propositions, la baronne, qui désirait revoir sa famille, ressentit, pour la première fois de sa vie, de la haine pour celui qui les faisait. Elle avait en outre déjà prévenu les siens, et en manifestant une telle joie, qu'ont l'eût inutilement peinée en lui faisant prendre une autre direction.

– Quelle raison aurions-nous, Monsieur Augusto, disait le baron, de ne pas aller à Paris ?

Augusto ne voyait aucun moyen de répondre en dissimulant ses vraies raisons.

Mathilde reçut entre-temps une lettre de sa sœur cadette où l'on trouvait ces mots :

*Viens vite, il y a ici la plus aimable créature au monde, elle est portugaise, fort jolie, elle a ton âge, elle est vicomtesse. Nous l'aimons toutes comme une sœur, et elle t'aime déjà comme nous. Je lui ai déjà proposé d'être la marraine de ton cinquième enfant. Je me meurs d'impatience en attendant que tu l'aies. Les élégants sont toujours à ses trousses, et, comme si ça ne suffisait pas, elle est millionnaire. Je vois déjà ce garçon portugais qui vous accompagne se prendre de passion pour elle. Ne tarde pas, ma petite commère. Je brûle de dévorer ma filleule de baisers.*

Le rire aux lèvres, la baronne montra cette lettre à Augusto, et lui dit :

– Vous allez voir si vous allez vous entêter de la vicomtesse...

– Cela se peut, Madame, répondit Augusto. Quand l'on se rend en Italie, l'on ramène un cœur plein d'amour.

Ils partirent pour Paris. Dona Rosa tomba malade en chemin. Pauvre dame ! Elle ne s'était jamais sentie aussi bien que quand elle s'était mise au lit, malade... Quelle absurdité ! me dites-vous, cher lecteur. Cela en semble une ; mais c'est autre chose. Craignant qu'en apprenant à l'ambassade l'adresse de Gregorio, Carlota ne cherchât à les voir, et ne manquât pas de rencontrer Manuel de Castro, Augusto réfléchit aux moyens de les devancer et ne trouva qu'un expédient : la maladie simulée de Rosa. Il dit au baron de ne pas rester là le temps que la malade se remît ; mais le baron, quoi que sa femme en eût, se fit un devoir d'attendre. C'est ce que voulait Augusto, il en profita pour se donner deux jours d'avance, afin de prendre ses dispositions pour que tout fût prêt avant l'arrivée de la famille. Le baron jugea cette hâte puérile ; mais il

n'exprima aucune objection, il se disait qu'Augusto était jeune, et voulait profiter de quelques jours de liberté sans entrave à Paris.

– Je vous entends parfaitement, méchant garnement, dit-il à l'oreille de son ami. Allez-y et faites la vie pour deux ans en deux jours. Détendez-vous de votre vie d'anachorète dans votre chalet au bord du lac.

Augusto partit, il arriva à Paris. Il se rendit à l'ambassade et s'enquit de Dona Carlota dos Réis. Personne ne sut lui répondre. Il se rendit au théâtre de l'opéra, sans le moindre espoir de la rencontrer ; il courut à d'autres théâtres la même nuit, inutilement, et revint le lendemain mener son enquête au consulat, en se contentant de chercher un nom, qui aurait un rapport avec le père de Carlota.

Il dénicha en fait un Eduardo Pinto dos Réis.

– Ce doit être cet homme-là, dit-il.

– Il est connu à Paris où sa réputation de négrier l'a accompagné, c'est le père de la vicomtesse dos Réis, qui est naturellement la Carlota que vous cherchiez, Monsieur, lui dit le secrétaire d'ambassade.

Avec le nom de la rue, et le numéro de la maison, Augusto tomba sur le vaste péristyle d'un palais. Il se fit annoncer, et il attendit dans le salon un homme robuste à moustaches blanches, qui dit être le père de madame la vicomtesse dos Réis, laquelle n'allait pas tarder à entrer.

Surgit sur le seuil une femme éblouissante, qu'Augusto avait vu assise six ans avant à même le sol en train de manger des quignons de pain amollis dans l'eau.

La vicomtesse prit le fils d'Ignacio Botelho dans ses bras, le baisa au front en s'exclamant : "Mon fils !"

Eduardo Pinto leva un sourcil, ce geste dénotait à ses yeux une grande désinvolture.

– C'est moi qui lui ai appris à parler, mon père ! fit-elle, devinant l'état d'esprit du vieillard.

– L'amitié et la gratitude, rétorqua son père, on peut les exprimer de bien d'autres façons.

Eduardo était doublement sauvage ; il l'était devenu dans les brousses où il avait vécu tant d'années, il l'était devenu avec les millions qu'il avait rapporté des jungles.

Augusto fut refroidi devant ce caractère de fer, et ne trouva aucun moyen de dire ce qu'il avait à dire. Perdant tout espoir de pouvoir lui parler seul à seule, se souvenant de la lettre de la sœur de Mathilde, le jeune homme demanda abruptement :

– Connaissez-vous, Madame la Vicomtesse, une famille portugaise dont le chef est Francisco Valdez ?

– Parfaitement : j'aime beaucoup les demoiselles, et mon père aime beaucoup le vieil homme. Elles attendent la baronne de Nobrega, qui rentre de son voyage en Italie. Connaissez-vous cette famille, Monsieur Augusto ?

– Je connais la baronne ; elle a voyagé avec moi, et elle arrive ici après-demain.

– Oui ? quelle joie ça va être pour la famille !... Nous allons tous l'attendre.

Augusto pâlit à vue d'œil.

– Vous vous sentez mal, Monsieur Augusto ? J'ai remarqué un tel changement dans votre visage !

– C'est vrai, ajouta le vieillard.

– Ce sont là des malaises passagers, Madame. Il me suffit de me reposer un instant.

– Reposez-vous. Appuyez-vous sur ces coussins, dit Eduardo, faisant passer Augusto de la cérémonieuse chaise à un divan douillet.

– Si vous pouviez avoir l'obligeance de m'apporter un verre d'eau ...

Eduardo passa dans la pièce voisine pour appeler un domestique. À peine eut-il disparu, Augusto dit précipitamment à la vicomtesse :

– Écoutez, le baron de Nobrega, c'est Manuel de Castro.

Carlota lâcha un cri, se leva, prise de convulsions, et à peine fut-elle debout, elle retomba à même son sofa, sans connaissance.

Le vieillard accourut à ce cri, vit sa fille qui avait perdu ses couleurs, et s'exclama :

– Que s'est-il passé !

Augusto marmonna :

– Madame la vicomtesse s'est brusquement sentie mal...

– Je ne crois aux soudaines défaillances, rétorqua le vieillard colérique, les joues en feu, les yeux flamboyants. Qu'avez-vous dit, Monsieur, à ma fille?

– Ce qui ne peut vous être dit, Votre Excellence, répondit sereinement Augusto.

Le domestique qu'il était allé appeler apparut alors.

Lui montrant Augusto du doigt, Eduardo lui dit :

– Accompagnez ce monsieur jusqu'à la cour.

Les fils du fidalgo de Trás-os-Montes sourit et murmura :

– Vous pouviez me signifier mon congé d'une façon moins pacifique. Je vous remercie d'en user ainsi.

– Que dites-vous, Monsieur ! répondit le vieillard.

– Que vous vous trompez sur mon compte, Monsieur Réis. Il sera bon que vous ignoriez toujours, Votre Excellence, ce que je suis venu faire ici ; mais, si vous l'apprenez, sachez que l'on vous pardonne.

Et il sortit, alors que Carlota s'agitait vertigineusement dans les bras de son père.

## XXIX

**Q**UELQUES JOURS après, les deux filles de Francisco Valdez venaient leur annoncer que la baronne arrivait le lendemain.

La vicomtesse se trouvait alors au lit, elle répondait avec des gémissements entrecoupés de sanglots aux questions pressantes de son père.

Les jeunes filles arrivèrent à point nommé. Carlota remit de l'ordre sur son visage, essuya ses larmes, et les reçut, assise sur son lit.

– Je ne puis vous accompagner pour recevoir votre sœur, dit la vicomtesse, je suis malade, prostrée, je ne tiens pas debout.

– Tu iras, ma fille, dit tendrement son père. C'est pour cette raison qu'une promenade en voiture te sera utile.

– C'est ça, je verrai si je puis y aller, dit Carlota, obéissant à une inspiration lumineuse. Voulez-vous venir faire maintenant une courte promenade avec moi ?

– Allons-y ! s'écrièrent les jeunes filles.

– Faites sortir une voiture, mon père !

– J'y vais tout de suite, et je vous accompagnerai. Tu fais une de ces têtes, ma fille, tu as l'air d'une folle.

– D'une folle, mon Dieu ! hurla Carlota hors d'elle, en se souvenant des quatre années qu'elle avait passées dans un hôpital. D'une folle ! Aurais-je de nouveau perdu l'esprit ?

Les sœurs de Mathilde furent atterrées par cette exclamation, et le vieillard, serrant sa fille contre son cœur, lui dit, fort ému :

– Non, non, mon ange. Je l'ai dit comme ça, sans réfléchir. Tu souffres beaucoup, quelle qu'en soit la cause ; mais tu ne présentes aucune signe de folie.

L'attelage attendait. Carlota se jeta un châle sur les épaules, natta ses cheveux épars, et sortit, le regard sinistre, descendit les escaliers en vacillant, parcourant d'un œil pénétrant des choses insignifiantes qu'elle n'avait jamais remarquées, et monta machinalement dans la voiture.

Le père essuyait ses larmes, tandis que les filles de Francisco Valdez se regardaient, interdites.

La voiture arriva aux Champs-Élysées jusqu'à ce qu'on donnât l'ordre de revenir en arrière jusque chez les Valdez. C'est Carlota qui avait donné l'ordre en hurlant si fort que les cheveux du vieillard se hérissèrent. Il avait réellement l'impression qu'elle était au bord d'une rechute.

Ils mirent pied à terre. Carlota demanda qu'on la laissât seule avec l'aînée des jeunes filles, et lui dit :

– Il y a à Paris un jeune Portugais du nom d'Augusto Botelho. Il me faut parler avec lui, je meurs sinon, ou je me tue. Prends ma voiture pour aller le trouver, en passant par l'ambassade, où il habite. Va le trouver toi-

même. Vois si tu peux le faire entrer dans une des chambres de ta maison, sans que mon père le sache. Si tu veux me sauver, ne perds pas un instant.

La jeune fille, bouleversée, partit immédiatement. Eduardo entendit le roulement de son équipage, et demanda si quelqu'un avait renvoyé les domestiques. Carlota répondit :

– J'ai prêté la voiture à mon amie pour faire des courses.

Bien qu'il eût souvent prêté sa voiture à Valdez, Eduardo blêmit en entendant cette réponse, et sentit que ce départ avait quelque chose à voir avec Augusto.

La sœur de Mathilde revint une heure après. La vicomtesse, anxieuse, courut à sa rencontre, comme si son père ne voyait pas à quel point était hors d'elle.

Toutes ces actions précipitées, les mots sans lien qu'elle lâchait, son regard errant et trouble avec lequel elle semblait vouloir percer les intentions de ceux qui lui parlaient pour la distraire, tout suggérait la terrible imminence d'un accès de folie ; elle-même sentait déjà le poids des ténèbres sur sa raison.

La demoiselle qui revenait, apparemment inquiète, dit :

– Je lui ai parlé.

– Et alors ?

– Il ne va pas venir.

– Comment ça, il ne va pas venir ?

– Il a écrit ce billet. Lis-le.

C'était une lettre cachetée.

Voici ce qu'elle disait :

*Soyez tranquille. Je vais faire maintenant ce que j'aurais déjà dû faire. Je vais aller trouver \*\*\*. Je ferai en sorte qu'il n'entre pas dans cette maison. Comment, je ne sais. Je lui fais confiance. J'allais, Votre Excellence vous demander de partir de Paris, parce que \*\*\* se rend au Portugal. Il est trop tard. Il aurait fallu que votre père sût tout. Qui le lui dira ? Adieu. Je crois que je ne vous verrai plus. Je vous tiens pour infortunée. Votre bonheur est resté au monastère d'Evora.*

– Et il ne va pas venir ? s'écria Carlota.

– Il ne te l'a donc pas dit ? fit son amie.

– Et j'ai perdu l'ange de ma rédemption ? hurla-t-elle encore plus fort.

Son père accourut à ces cris, et demanda ce qu'était ce papier.

Carlota prit sur elle, resta tranquille et silencieuse quelques secondes, replia le billet, referma sa main droite dessus, et murmura :

– Mon bonheur est resté au monastère d'Evora... Il faut que j'aille chercher mon bonheur au monastère d'Evora...

– Que dis-tu, ma fille ! balbutia son père en proie à un profond chagrin.

– Ramenez-moi, par pitié, au couvent dont vous m'avez tirée.

– Seigneur ! s'exclama le vieillard, dans les bras de Francisco Valdez, ma fille est folle !

Ces mots furent dits à l'oreille du fidalgo qui le fit venir dans sa chambre.

– Écoutez-moi, dit-il, c'est là un amour contrarié dont souffre votre fille.

– Un amour !?

– Oui. Vous devez savoir, Votre Excellence, quelle en est la cause.

– Il se peut, il se peut... aimerait-elle Augusto ?

– Qui est cet Augusto ?

– C'est un Portugais qui est venu la voir aujourd'hui, il lui a dit des mots qui l'ont mise dans cet état.

– Vous avez raison, Monsieur Réis. Je l'ai deviné. Sauvez votre fille ; laissez-la se marier, moi aussi j'ai laissé la mienne se marier avec un homme perdu de réputation, pour la sauver. Et cet homme est aujourd'hui baron de Nobrega, il est plus que baron, un titre que je déteste cordialement — et plus que fidalgo, parce qu'il est honnête. Laissez-la se marier, mon ami.

– Mais elle ne m'a jamais dit qu'elle aimait cet homme-là !

– Le véritable amour se présente ainsi ; il se replie sur lui-même quand on le contrarie, et tue.

– Me permettez-vous de faire venir ici votre fille sans témoins ?

– Je vous l'amène ; sauvez-la quel qu'en soit le prix.

Carlota fut conduite par son père au bureau de Francisco Valdez.

– Remettez-vous, Madame la Vicomtesse. J'ai deviné ce qui vous faisait souffrir : vous avez un excellent père. Je veux voir votre cœur sourire sur vos yeux. On vous permet d'épouser Augusto.

Carlota ouvrit de grands yeux ahuris, et eut un mouvement de lèvres comme quelqu'un qui s'efforce d'écouter des mots qu'il n'a pas vraiment compris.

– Pardon ?

– Votre père consent, Votre Seigneurie, à ce que vous épousiez Augusto.

– Augusto ! reprit-elle. Augusto Botelho ?

– Oui, Augusto Botelho.

– C'est ce qu'a dit mon père ? Moi, me marier avec Augusto ? Moi, la Carlota ! La pauvre Carlota ! Épouser ce gamin !

Valdez ne savait plus qui avait l'esprit le plus dérangé, du père ou de la fille. Si Augusto était un gamin, comment le vieillard avait pu soupçonner sa fille de l'aimer à la folie ? Si c'était un homme fait, comment la vicomtesse pouvait-elle le prendre pour un gamin ? Francisco Valdez avait le sentiment que l'un des deux était fou à lier, et qu'il n'y avait rien à faire de la raison de la vicomtesse, si elle eu le don de transformer en

gamin l'homme pour lequel elle s'était prise de passion.

La seconde partie de son raisonnement était rationnel.

Carlota n'arrivait plus à garder le moindre lien logique entre ses idées, ni entre ses paroles. Les dames de la maison pleuraient en la voyant rire. Eduardo se cachait pour que sa fille ne l'entendît pas. Les médecins entraient, qu'avaient appelés en même temps différents domestiques. Ils dévisageaient cette dame fébrile qui ne s'apercevait même pas de leur présence. Ils ne disaient rien, ne donnaient aucun espoir. Ils l'entendaient parler de sang dans les escaliers, de l'agonie du moribond, du coffre volé ; ils déduisaient de tout cela qu'elle s'était éteinte, la lumière de cette belle lampe, qui inspirait une si profonde tristesse dans ses ténèbres.

### XXX

**A**UGUSTO rencontra les deux familles à cinq lieues de Paris. En le voyant, la baronne croyait que ses proches devaient le suivre de près. Augusto avançait, triste, livide, une pensée atroce était gravée sur son front.

À la première station où les voitures s'arrêtèrent, le fils d'Ignacio Botelho prit à part le baron de Nobrega et lui dit :

- Vous allez vous sacrifier, mon ami, au salut de Carlota dos Réis.
- Carlota ! s'exclama le baron, où se trouve cette femme ?
- Carlota est à présent la vicomtesse dos Réis, l'amie intime de votre belle sœur. Si cette femme vous voit, elle va perdre encore la raison, et dévoiler au monde l'histoire, qu'on a oubliée, de ses malheurs.

Manuel de Castro l'écoutait en manifestant un effarement d'idiot.

- Mesurez-vous bien, *Monsieur Manuel de Castro*, l'importance de ce que je vous dis ? Il ne faut pas que *Carlota dos Réis* révèle, folle, à la société, les relations que vous avez entretenues, Votre Excellence, avec elle. Si elle perd la raison, le monde s'interrogera sur ce mystère, et ce mystère trouvera mille bouches pour parler de ce scandale. Il vaut faut, Votre Excellence, tromper votre femme. Vous éloigner avec moi, à quelque distance de Paris, sous un prétexte que je vous indiquerai. Votre épouse se rend chez les siens. Vous irez au Portugal, Votre Excellence, sans entrer à Paris. Vous vous rendrez sur la côte de Bretagne attendre qu'un vapeur prenne la mer. Gregorio, Dona Rosa et moi, nous vous amènerons votre femme à Lisbonne.

– Il me faut absolument laisser là ma femme et mes enfants ?! répondit Manuel de Castro. Ne puis-je vivre à Paris sans voir cette dame ?

- Non, sans que vos efforts pour l'éviter ouvrent une brèche et que l'on apprenne tout. La famille de votre épouse vit plus chez la vicomtesse que

chez elle. Vous devrez nécessairement expliquer pour quelle raison vous vous cachez. Carlota a un père, Monsieur le Baron ; et d'après ce que j'ai vu de son caractère je pense que votre vie lui est moins chère, que le plaisir de s'en prendre à l'honneur d'un homme qui a causé tous les malheurs ou une partie des malheurs de sa fille. À quoi bon m'échiner à trouver des arguments, alors que le temps file entre nos doigts ? Une bonne fois pour toutes, allez-vous partir, Votre Excellence, pour le Portugal ?

Manuel de Castro serra la main d'Augusto et dit :

– Je ferai ce que l'on voudra de moi. je ne discute pas : j'obéis. Je me laisse guider par un cerveau d'enfant ; mais je respecte vos intentions, qui sont nobles.

Ils rejoignirent le groupe qui les attendait, surpris par la durée de cet entretien secret. En peu de mots, Augusto dit au baron quel prétexte il devrait avancer pour se retirer, quand on s'approcherait de Paris. La baron donna à sa femme la prétendue raison de cet entretien secret avec Augusto. Ce dernier, en montant dans la voiture de Gregorio, raconta ce qu'il en était.

Le bon Gregorio n'en revenait pas, mais il ne fut pas surpris de voir Carlota vicomtesse.

Ils avaient fait un tiers du chemin, quand, serrant étroitement sa femme contre son cœur, Manuel de Castro murmura ces paroles plutôt proches du gémissement :

– Je t'ai menti, Mathilde. Il n'y a pas de duel dont je doive être témoin. Ce qu'il y a, c'est une bourrasque qui menace le bonheur que nous connaissons depuis huit ans. Il semble que la fortune a cessé de nous favoriser. Aide-moi à conjurer cette tempête, ma fille. Allons chercher une accalmie dans la douce quiétude à laquelle nous avons indirectement renoncé.

– Qu'y a-t-il, Castro, que t'arrive-t-il ? demanda trois fois Mathilde en le coupant durant ce bref discours. Dis-moi ce que tu veux que je fasse...

– Que nous retournions d'ici même, en Suisse.

– C'est que... balbutia la baronne, étourdie.

– La vicomtesse dont te parlent tes sœurs, c'est Carlota, la Carlota que...

– Ah ! s'exclama Mathilde, et elle hurla aussitôt au conducteur *Arrêtez-vous !*

– Veux-tu dire que nous rentrons, ma fille ? demanda Castro.

– Oui. C'est ce que je veux ! Rentrons. Je te remercie de prendre le large, Manuel, et de m'épargner de grandes douleurs. C'est Dieu qui m'inspire. Mais puis-je voir notre famille ? Mes sœurs doivent se trouver près d'ici. Attendons-les, laisse-moi les embrasser, je veux voir mon père encore une fois, et puis... Oh ! Je ne regrette plus que notre petite maison, et la tranquillité d'esprit que je ne sens plus !

La voiture de Gregorio s'approchait.

Le baron avait mis pied à terre, et s'était entendu avec le conducteur pour prendre le chemin du retour.

– Je viens vous embrasser avant de partir, mes chers amis. Vous poursuivez votre vers Paris, moi, je reviens au lac de Genève avec ma famille.

– Que vous arrive-t-il donc, dit Gregorio, interdit, tandis que Rosa ouvrait la bouche, dans la sublime expression de son étonnement.

– Nous ressentons juste le besoin de nous accrocher au bonheur qui veut nous échapper, dit le baron.

Augusto embrassa Castro et lui dit :

– Vous avez fait un grand pas, mon ami. Je n'ai pas osé vous le proposer, parce que j'ai pensé que votre épouse s'élèverait contre un conseil qui l'empêcherait de revoir sa famille, Paris, et sa patrie. Si cela représente pour vous un sacrifice, vous verrez comme la fortune vous en sera redevable.

Ils restèrent un quart d'heure presque silencieux.

Mathilde attendait, et ne quittait pas des yeux l'horizon de la route.

– Ce sont elles ! s'exclama-t-elle, ce doit être mes sœurs.

C'étaient elles. Le vieux Valdez venait avec elles.

L'on mit pied à terre, tout le monde s'enlaça dans une même étreinte autour de Mathilde et de son mari. En voyant Augusto, l'ainée fut stupéfaite, elle le fut encore plus en remarquant qu'il faisait semblant de ne pas la reconnaître.

– Allons à Paris, l'heure tourne, dit Valdez. Que mes enfants déjà bien éprouvés par une mauvaise locomotive, montent dans la voiture, ils verront ce que c'est que de voyager à l'aise. N'allez pas croire que je dispose de tels équipages ! Cette voiture appartient à Eduardo Pinto...

– Eduardo Pinto, dit la benjamine des jeunes filles, est le père de la vicomtesse.

– De la vicomtesse ?... de la Carlota ?... s'écria Mathilde.

– Oui, dit le père, soit dit en passant, elle a perdu la raison.

– Elle a perdu la raison ?! s'exclamèrent d'une seule voix Augusto, Gregorio et Dona Rosa.

La sœur aînée de Mathilde posa les yeux sur Augusto, comme si elle voulait lui dire : "C'est toi qui en es la cause."

– Qu'est-ce qui lui a fait perdre la raison ? demanda la baronne.

– Ses amours, répondit le vieillard.

– Ah bon ! s'exclama Mathilde. Ses amours pour qui ?

– Pour un certain Augusto Botelho que personne, parmi nous, ne connaît.

Et tous, mis à part le vieillard, firent converger leurs yeux sur Augusto, qui entrouvrant ses lèvres violacées, souriait d'une manière indescriptible.

– Ça, c'est le bouquet, bravo mon capitaine ! dit Gregorio qui n'avait pas encore pris la parole.

Trouvant cette phrase par trop plébéienne, Francisco Valdez colla son énorme lorgnon d'écaïlle à son œil droit et dit à son interrupteur :

– On ne m'a pas encore présenté ce monsieur qui m'a promu au grade de capitaine.

– C'est un ami à moi, dit Castro. Il ne pense pas à mal.

– Ah ! Il ne pense pas à mal !... Mais il semble qu'en prenant de grands airs, il a douté que la vicomtesse pût aimer ce fameux Augusto Botelho...

– Il n'en a pas douté, Monsieur Valdez, il le nie, dit Augusto. Je me présente à Votre Excellence, je suis Augusto Botelho.

– Vous ?? Vous êtes donc cette personne ? Oh ! Veuillez me pardonner... Je vous l'ai dit parce qu'il m'a semblé que l'opinion de mon ami Pinto dos Réis devait valoir quelque chose.

– Monsieur Pinto dos Réis s'est trompé, fit Augusto.

– Eh bien, je vous demande pardon, si j'ai été indiscret... Mais ne restons pas là à bavarder. Continuons notre chemin.

– Notre chemin s'arrête ici, dit Castro.

– Comment ?! s'écria le vieillard, confus.

– Nous rentrons chez nous, Monsieur Valdez.

– Mais qu'est-ce qu'elle m'avait dit, ma fille, dans ses lettres ?!

– Nous avons changé d'avis, mon père, répondit Mathilde. Je tiendrai ma promesse à une autre occasion. Soyez assez généreux, mon père, pour ne pas me demander d'explication.

Le vieillard l'interrompit :

– Vous allez me rendre fou ! Si mon autorité représente quelque chose au regard de votre volonté, je vous prie de venir à Paris, ou de vous expliquer.

– Ma femme vous a dit tout ce qu'elle pouvait vous dire. Attendez que ce mystère s'éclaircisse plus tard, répondit Manuel de Castro.

Les supplications de ses sœurs suivirent celles de leur père, mais la surprise, la tristesse, et les larmes donnaient un ton particulier à cette scène. Ils prolongèrent encore leurs adieux quelques longues minutes au bout desquelles Mathilde s'arracha aux bras de ses sœurs, et sauta dans sa voiture ; son mari y fit monter ses enfants et la vieille servante de sa mère ; il serra la main d'Augusto, de Gregorio, de tout le monde, et fit faire demi-tour à la voiture.



## XXXI

**Q**UELQUES HEURES après leur arrivée à Paris, Augusto reçut à son hôtel la visite d'Eduardo Pinto.

Augusto s'apprêtait à essayer un éclat du vieillard ; devinant son inquiétude, Gregorio voulut assister à cet entretien, un désir auquel Augusto eut la délicatesse de s'opposer.

En entrant, Eduardo se montra civil et tout à fait traitable. Il était visiblement en proie à une douleur qui l'affectait profondément, ses larmes étaient à peine séchées. Il commença à parler, et sa voix fut bloquée par les sanglots qui lui montaient à la gorge. Il se tordait en silence, en se cachant le visage dans les mains, quand il ne les portait à ses tempes avec une anxieuse frénésie.

– Quelle immense douleur que la vôtre, Monsieur Réis ! dit Augusto. J'en sais la cause. Votre fille souffre énormément...

– Elle ne souffre pas, balbutia le vieillard. Elle ne souffre pas ; c'est moi qui me meurs... Ma fille a perdu la raison ; elle est irrémédiablement perdue.

– Perdue, non. Après quelques années où elle ne se connaissait plus, Madame la Vicomtesse, a été victime d'un nouvel accès ; mais, en reposant son esprit, et grâce aux attentions de personnes dévouées, qui nous sont venues en aide à tous les deux, votre fille a retrouvé tout son sens, et n'a pas connu, depuis trois ans, le moindre fléchissement de sa raison. Conservez quelque espoir, Monsieur, je n'en ai perdu aucun.

Le visage du vieillard se rasséréna.

– Vous nourrissez quelque espoir, Monsieur Augusto, dit-il joyeusement.

– Je les nourris tous. Dans quel état se trouve votre fille ?

– Elle est prostrée ; mais elle a de terribles accès... Venez la voir, venez avec moi ; peut-être se calmera-t-elle en entendant votre voix... Et pardonnez-moi l'égarement dont j'ai fait preuve chez moi en vous traitant comme je l'ai fait... Cet amour paternel est un châtiment, un enfer ou je me trouve plongé dans cette vie !... Si vous me disiez, Monsieur Augusto, les sentiments que ma fille éprouve, les liens d'affection qui existaient entre vous il y a tellement d'années... Pourquoi ne m'en avez-vous pas parlé ? Pourquoi avez-vous hésité à m'avouer que vous aimiez ma fille ?...

Augusto l'interrompit :

– Moi, Monsieur !... comment pourrais-je vous avouer que j'aimais votre fille !... Qui pourrait vous dire qu'il y a eu un moment où j'ai aimé Dona Carlota ?

– Personne ne me l'a dit... Personne... Ce sont ses larmes... mais, Mon Dieu ! Qu'avez-vous pu lui dire, Monsieur Augusto, pour qu'elle me

donnât l'impression, à partir de ce moment-là, de ne plus rien avoir de commun avec ma fille chérie ?... Avez-vous manifesté quelque jalousie ? L'avez-vous soupçonnée, Monsieur, d'aimer un autre homme ? On vous a menti, on vous a menti, je vous le jure sur mon honneur ! La pauvre ! Elle allait au théâtre parce que je lui demandais d'y aller ; elle allait à la promenade parce que j'étais fier de marcher à côté d'elle. C'est pour elle que j'aimais la richesse ; je songeais à fondre des montagnes d'or pour lui élever un trône, que toutes les femmes lui envieraient... Et la voilà folle, perdue, sans remède ! Comme Dieu a puni mon orgueil, que je jugeai digne d'avoir le monde à ses pieds... Si vous estimez, Monsieur Augusto, que nous pouvons la sauver, dites-moi comment, aidez-moi à la ramener à la raison, parce qu'elle est à nous, que nous avons tous les deux un cœur qui lui est acquis, et que c'est pour nous deux qu'elle mourra, si elle ne retrouve pas son équilibre !

Augusto estima qu'elles seraient intempestives, les explications qui rendraient encore plus cruelle l'amertume de ce malheureux père. Il accepta de passer pour l'amant, et l'amour de Carlota, parce qu'il voyait que cette supposition ne pouvait entraîner aucune honte, aucun ennui ni à l'un, ni à l'autre, tant que le vieillard ignorerait que sa fille avait été la concubine d'Ignacio Botelho.

Er pourquoi ne pourrait-il pas toujours l'ignorer !...

Augusto le raccompagna, en lui faisant miroiter, pour le consoler, des espoirs qui n'étaient pas mensongers, puisqu'il les avait presque réalisés, tant il se fiait à l'affection que Carlota lui avait manifestée durant son séjour au monastère d'Evora.

Conduit par la main d'Eduardo, Augusto entra dans la chambre de la vicomtesse.

Elle avait à son chevet deux médecins, et une servante grave qui lui essuyait la visage.

Les médecins avaient prescrit une saignée ; mais la malade raidissait son bras, quand on le lui prenait doucement, pour la pratiquer. L'on attendait l'arrivée de son père, pour lui demander l'autorisation d'employer la force.

En entendant cette requête, et voyant qu'Eduardo hésitait, Augusto dit :

– Il me semble préférable de remettre cette intervention à une autre heure. Pour l'instant, c'est exclu.

Le père se rangea aussitôt à son avis, et les médecins sortirent, en se murmurant dans l'antichambre :

– Ce garçon doit savoir comment la soigner, et il se peut que nous ayons été plus fous qu'elle, en la déclarant folle...

Augusto dit à la servante de se retirer. Eduardo suivit la servante, lorsque Augusto qui se creusait la tête pour trouver le meilleur moyen de l'inviter à le laisser avec elle, montra, dans l'expression de son visage, à quel point il était troublé.

Mais ce père était toujours jaloux de l'amour de sa fille ! Un amour qu'il avait fort bien défini — l'enfer en sa vie. Il ne s'est pas éloigné beaucoup : il a fait un petit tour avant de coller l'oreille à la serrure d'une salle de bain, contiguë à la chambre.

Augusto serra la main de Carlota, et lui dit :

– M'entendez-vous, mon amie ?

Elle ouvrit des yeux épouvantés, le reconnut, et s'assit sur le lit avec des gestes rapides et désordonnés.

– Parlons tranquillement, vous voulez bien ? reprit Augusto. Imaginons que nous sommes à la grille du couvent d'Evora. Vous cousez pour moi un devant de chemise, tandis que je vous lis *Eurico*<sup>1</sup>.

La comtesse sourit, et fit, de la tête, quelques signes affirmatifs.

– Vous êtes plus calme. Vous reconnaissez l'homme grave qui vous donne des conseils, l'enfant à qui vous avez appris à parler. Si vous ne sentez pas, mon amie, près de moi, la sérénité d'esprit que j'espère vous voir montrer, je finirai par croire que j'exerce un bien maigre pouvoir en votre âme.

Carlota lâcha un strident éclat de rire et son visage reprit subitement un aspect amorphe, cadavérique.

Augusto lui arrangea ses coussins et la recoucha.

Il sonna. Le vieillard apparut aussitôt.

– Votre fille a-t-elle dormi ? demanda Augusto.

– Elle n'a pas fermé l'œil depuis deux jours.

– Ce qu'il nous faut, c'est simplement une potion pour la faire dormir. Je me souviens que, dans la rechute qu'elle a connu il y a quatre ans, le premier médicament qu'on lui a donné, c'était un opiacé.

Peu après, Augusto lui administra cette potion devant son père. Il l'appela, approcha le verre de ses lèvres, et, tout en le fixant, elle le but jusqu'à la dernière goutte.

La narcotique l'assomma. Elle dormit profondément quelques heures, et, entre-temps, Augusto partit afin d'écourter l'inquiétude de Gregorio et de Rosa.

Au bout de quelques heures, il y avait à la porte de l'hôtel une voiture d'Eduardo, et un billet pour le prier de venir.

– Dieu me sauve, dit Gregorio, je ne savais pas que vous aviez étudié la médecine, mon garçon.

---

<sup>1</sup> *Eurico o Presbitero* d'Alexandre Herculano (1810-1877) a été publié en 1844. C'est un ouvrage relativement récent au moment où se déroule l'action. Celle d'*Eurico* se situe à la fin du royaume wisigoth dans la péninsule ibérique. Il y est question de l'amour impossible entre ce fameux Eurico et une certaine Hermengarde. Le héros entrera dans les ordres avant d'en sortir pour combattre les Maures. (NdT)

Dona Rosa arriva avec des scapulaires de Notre Dame du Carmo, et lui dit.

– Mettez-lui ça, mon fils, autour du cou.

Augusto prit les scapulaires, mais la philosophie l'engagea à les oublier dans sa poche.

## XXXII

**C**ARLOTA avait appelé Augusto à son réveil. Son père s'était approché du lit ; et sa fille avait répété, en lui baisant les mains, comme si elle l'interrogeait :

– Augusto ?

– Il arrive tout de suite, ma fille, je vais le faire venir.

Il fit sortir l'équipage, pendant qu'il écrivait son message.

Quand il rentra dans la chambre, la vicomtesse était debout, et murmurait, en se parlant à elle-même :

– Il te lisait l'*Eurico*, et toi, tu faisais un point au devant de la chemise qu'il portait la veille. Il était adulte ? C'était un homme ? Quand est-ce que j'ai vu Augusto ?

– Il y a trois heures, répondit son père.

Carlota referma sur son sein le corsage de sa veste en velours écarlate, et serra les lacets de son corsage, avec la fébrilité de quelqu'un que l'on surprend dans une tenue inconvenante.

– Pourquoi ne te couches-tu pas, ma fille ? reprit son père.

– Me coucher ?

– Oui, tu ne tiens pas debout.

– Ne partons-nous donc pas pour Evora ?

Elle avait un air en posant cette question, un air calme, la lumière de ses yeux était claire, ses traits ne trahissaient aucun désordre.

– Tu veux partir pour Evora, regagner ton couvent, Carlota ?

– Augusto ne m'a-t-il pas dit que j'y avais laissé mon bonheur ?

Jugeant que la cohérence de ces paroles était le signe d'un retour à la raison, le vieillard céda à la tendre impatience qui le poussait à lui demander si elle aimait Augusto.

– Moi, l'aimer !... Vous ne savez pas ce que vous dites, mon père !... Ce serait atroce, c'est impossible, ce serait affreux !

– Non, ma fille ! lâcha son père, interdit. Il a bien douze ans de moins que toi, c'est sans doute beaucoup, mais qu'est-ce qui l'empêche d'être ton mari !

– Oh ! Taisez-vous, par pitié ! s'exclama-t-elle, en manifestant une forte agitation, comme si elle voulait s'éloigner de son père, qui la retint.

Il s'ensuivit un silence anxieux, qu'aucun des deux ne parvint à rompre, jusqu'à l'arrivée d'Augusto.

Le vieillard passa dans l'antichambre pour l'accueillir, en lui disant :

– Je pensais qu'elle était sortie d'affaire. Ce n'était qu'une illusion passagère. Elle m'a posé des questions sensées, elle a répondu tranquillement aux miennes. Puis, quand je lui ai dit d'accepter votre amour, que je ne contrariais en aucune façon, elle a perdu la tête, elle a crié que c'était impossible, affreux et atroce ! Et elle m'a demandé de me taire par pitié...

Augusto l'interrompt :

– Moi aussi, je vous demande de vous taire...

Il entra dans la chambre de la vicomtesse et lui prit les mains :

– Il est passé, ce nuage ?

Carlota sourit, et son visage s'éclaircit :

– Qu'est devenu mon *Eurico* ? Quand te reverrai-je, mon cher livre, dans cette si belle chambre de mon couvent !... Ici, il n'y a que de l'or, Monsieur Augusto. Là-bas, il n'y avait que des fleurs. Vous m'en offriez tant de jarres, il y avait tant de rameaux que les religieuses ne cessaient de cueillir pour moi. Ah ! que je les regrette !... Je les regrette vraiment...

Et elle éclatait en sanglots qu'Augusto suscitait délibérément en lui rappelant le couvent.

Le meilleur médecin de l'esprit doit être celui qui dilue le plus clair du fiel qui nous ronge intérieurement avec des larmes.

Le cœur de la malade finit, à force, par céder aux instances d'Augusto. Il semble qu'au contact des larmes, la peau de son visage reprenait les douces couleurs qui étaient les siennes trois jours avant. Son pouls devenait plus régulier ; et le calme de son regard indiquait clairement à Augusto, qui avait assisté à une crise comparable, qu'elle se remettait.

– La bourrasque est passée ! s'exclama-t-il en serrant les mains du père et de la fille. Réjouissez-vous, Madame, de la joie que vous procurez à deux êtres qui vous chérissent, l'un comme un père, et l'autre comme un frère. Quand voulez-vous voir, Votre Excellence, ce bon Gregorio et cette sainte femme qui vous aiment tant ?

– Où se trouvent-ils ?

– À Paris.

– À Paris ?! Et je ne les vois pas ! Oh mon père, ne savez-vous pas que je leur dois tout, à eux comme à Augusto ?

– Je le savais ; mais j'ignorais que ces personnes étaient ici.

– Pourrai-je les voir, Monsieur Augusto ?

– Il ne manquerait plus que vous ne puissiez pas les voir ! Ce serait pour vous un remède souverain d'aller prendre l'air maintenant, de faire une longue promenade en voiture, et de venir passer la soirée avec nous.

– Nous y allons, mon père ? dit-elle, toute émue.

– Oui, ma fille, allons-y.

À ce moment-là, Francisco Valdez se fit annoncer.

Augusto retint le bras d'Eduardo, sortit avec lui de la chambre, et lui dit :

– Cet homme ne doit absolument pas parler devant votre fille.

– Pourquoi ? dites-moi pourquoi, Monsieur Augusto... Je me sens perdu dans ce labyrinthe, avec tous ces mystères !

– Si vous voulez que votre fille garde toute sa tête, allez le recevoir, Votre Excellence, et arrangez-vous pour que votre fille ne puisse pas l'entendre.

Entre-temps, la vicomtesse était entrée dans une antichambre pour s'habiller, et l'arrivée de Francisco Valdez ne l'avait pas le moins du monde inquiétée.

Voyez donc si Augusto n'était pas prophète, en écoutant le dialogue d'Eduardo Pinto et du père de Mathilde.

– Comment va madame la Vicomtesse ?

– Elle va mieux, je crois qu'elle est sortie d'affaire.

– A-t-elle suivi mon conseil ?

– Lequel, mon ami ! Je ne m'en souviens plus... J'ai été si bouleversé, je n'avais plus ma tête à moi...

– Avez-vous donc oublié que je lui ai dit d'épouser Augusto ?

– Ah !... Je ne l'ai pas oublié...

– Et elle l'a suivi, hein ?

– Non, Monsieur ; ma fille est juste une tendre sœur pour Augusto.

– Vraiment ? Ce qui importe, c'est qu'elle se porte bien, ou mieux qu'avant, mon cher Pinto. Savez-vous à quel point je suis consterné ?

– Que vous arrive-t-il, mon ami ?

– Mon gendre, le baron, ou je ne sais que diable on l'a fait, de Nobrega, et ma fille étaient attendus depuis un mois, comme vous le savez, votre Excellence, les petites se rongeaient d'impatience, et moi je n'avais pas vu ma fille depuis huit ans, bientôt neuf. Nous sommes allés l'attendre à deux lieues d'ici ; et voilà qu'après nous être à peine salués, ils retournent en Suisse, sans me donner le moindre mot d'explication pour justifier une telle absurdité !

– Votre gendre est célèbre ainsi que votre fille ! fit remarquer Eduardo Pinto.

– Il y a là un secret impénétrable ! Ma fille aînée a dit à ma cadette quelques mots qui me sont parvenus aux oreilles... mais c'est impossible... c'est impossible !...

Augusto, qui les écoutait, entra brusquement dans le salon, et dit :

– Monsieur Eduardo Pinto, madame la Vicomtesse vous attend, elle est prête.

– Vous allez vous promener ? dit Valdez.

- Nous allons visiter une famille portugaise.
- Vous ne les connaissez sûrement pas, fit Augusto, Ce sont des bons bourgeois.
- Du genre de celui qui m'a dit hier que vous ne pouviez pas vous marier avec madame la Vicomtesse ?
- C'est précisément lui.
- Ah ! reprit Valdez d'un ton vraiment moqueur, vous allez voir un particulier des bons temps du Portugal... A vrai dire, j'ai eu l'impression que ce bonhomme n'était pas du tout portugais.
- Votre impression est tout à fait justifiée, dit Augusto. Ce qu'il est, purement et simplement, Monsieur Valdez, c'est un honnête homme, et un saint, si vous croyez, Votre Excellence, en l'existence des saints.
- J'y crois, il ne manquerait plus que je n'y croie pas !
- Et en plus d'être un saint, c'est un homme extrêmement influent sur le gouvernement portugais.
- Je veux bien le croire ; les ministres actuels, mis à part mon cousin, le comte de \*\*\* sont tous de cette farine.
- Son influence est telle, ajouta Augusto, que Son Excellence, votre fille lui doit son titre de baronne de Nobrega.
- Puis, se tournant vers Eduardo Pinto, il lui dit :
- Votre fille nous attend. Un père peut la faire attendre. Mais moi, je suis ses ordres en allant vous chercher...
- Allons-y, dit le vieillard, encore plus enfoncé dans un labyrinthe de mystères, selon son expression.
- Valdez prit congé ; et Augusto dit au père de Carlota :
- Je vous demande de ne pas répéter un seul mot de ce que vous avez entendu dire à cet homme, devant votre fille !
- Mais dites-moi, Monsieur, un mot de cette intrigue...
- Choisissez : connaître le fin mot de cette intrigue, ou voir votre fille définitivement folle...
- Ce père savait encore moins où il en était.
- La vicomtesse se jeta dans les bras de Gregorio et de Dona Rosa. Les deux vieillards pleuraient de joie.
- C'est grâce aux scapulaires de Notre Dame du Carmo ! s'exclama Rosa.
- Eduardo se tourna vers Augusto, et lui demanda à mi-voix :
- Qu'est-ce que ces scapulaires de Notre Dame du Carmo ?
- Cette âme sainte y croit. Regardez ces deux êtres qui sont les envoyés de la Providence. Sans eux, votre fille serait morte de faim, et je me serais peut-être donné la mort, avant de la trouver plongée dans le plus profond dénuement.
- Eduardo se sentit involontairement blessé à son cœur de millionnaire. Il s'approcha nonobstant de Gregorio et lui dit :

– Je vous remercie, Votre Seigneurie, ainsi que votre épouse, des nombreux bienfaits dont ma fille vous est redevable.

– Vous n'avez pas besoin de nous remercier, Votre Excellence, et elle non plus, répondit Gregorio. Elle nous a déjà payé un bon prix en nous serrant tous les deux dans ses bras.

– Ce que nous vous demandons, elle et moi, poursuit Eduardo, c'est d'accepter de venir chez nous, tant que nous aurons le plaisir de vous avoir à Paris.

– Nous aurions bien volontiers accepté votre invitation, si nous restions longtemps. Mais c'est juste une affaire de quelques jours. Et je pense que Monsieur Augusto partage notre avis.

– Absolument, acquiesça Augusto. Nous allons bientôt partir pour le Portugal.

– Et si nous partions tous, mon père ? dit la vicomtesse.

– Tu tiens vraiment à quitter Paris, Carlota ?!

– Oh ! j'aimerais tant !... Nous y allons, mon cher père ?

Ce que disant, elle couvrait son visage de baisers, et le serrait contre son cœur.

– Faites ce qu'elle vous demande, Monsieur Réis, dit Dona Rosa. Partez d'ici. C'est si joli, Lisbonne ! Je vous dis la vérité, je n'ai jamais vu d'endroit qui me plût autant... Pas même Rome, Dieu me pardonne, si je pêche... Quant à Paris ! On ne peut s'empêcher d'être agacé du moment où l'on se lève, à celui où l'on se couche. J'ai l'impression de me trouver ici depuis deux ans !...

Eduardo prit Augusto à part au rebord d'une fenêtre, et lui dit :

– Le vieillard que je suis demande un conseil à l'enfant que vous êtes : qu'en pensez-vous ? Devons-nous partir pour le Portugal ? Cela pourrait-il favoriser le complet rétablissement de ma fille ?

– Ça la tirera définitivement d'affaire. Je vous jure qu'à Paris, elle finira par perdre irrémédiablement la raison.

Eduardo se tourna vers le groupe et dit.

– Nous partons pour Lisbonne.

Carlota se jeta de nouveau à son cou, embrassa tout le monde, et dans un transport d'allégresse, elle déposa un baiser sur le visage d'Augusto.

Le père vit ce geste spontané, et, comme si un baiser pouvait avoir la même importance qu'un mystère, le vieillard découvrit l'existence d'un nouveau zigzag dans son labyrinthe. Reprenant ses esprits, Carlota dit :

– C'est ainsi que je l'embrassais, quand je le tenais sur mes genoux, et qu'il me répétait, tout petit, toutes les syllabes des mots que je lui apprenais. Vous vous en souvenez, Monsieur Gregorio ?

– Si je m'en souviens !...

Ils partirent tous pour le palais d'Eduardo, où ils étaient priés à dîner.

– À dîner ! fit observer Gregorio, il est sept heures. Vous vouliez dire

*souper*, n'est-ce pas, Votre Excellence ? Allons souper chez vous, nous dînerons chez moi à Lisbonne, d'ici deux semaines, là-bas, on dîne à midi, l'on goûte à quatre heures, et l'on soupe à huit.

Toujours joyeux, toujours heureux, le cœur de cet homme que la Providence ne cesse de favoriser.

### XXXIII

**Q**UINZE JOURS après, Eduardo Pinto dos Réis et la vicomtesse dînaient à Lisbonne, place de la Abegoaria, chez le capitaliste Gregorio Redondella.

Après le dîner, ils se retirèrent dans leurs appartements, qui se trouvaient au deuxième étage de la maison.

Augusto Botelho descendit à son bureau, où il avait ses livres, et s'enferma à l'intérieur, pour lire une lettre entre autres qu'il avait reçue de Carlota — elles avaient été rédigées au couvent d'Evora.

Après les avoir réunies, et serrées dans un compartiment secret de son secrétaire, Augusto mit son visage sur ses mains, qu'il gardait ouvertes sur la tablette, et entendit un cri dans son cœur, qui lui disait : FATALITÉ !

Pourquoi pleure-t-il, ce garçon apparemment si bien pourvu ? Quelle femme a résisté à ses charmes, à ses vertus, et à l'espoir qu'il a d'hériter de centaines de contos ?

Après s'être longtemps plongé dans d'angoissantes réflexions, Augusto ouvrit un coffre en argent, et en tira un portrait de femme.

On y voyait une merveilleuse beauté au milieu de son existence. Un port d'une suprême élégance ; un visage d'une insurpassable noblesse ; des yeux qui devaient exercer un grand pouvoir, qu'ils fulminent pour imposer leur volonté, ou nous émeuvent en versant des larmes. Il demeura longtemps sans pouvoir en détacher le regard, peut-être des heures, et se laissa aller, en s'exclamant de nouveau : FATALITÉ !

Ce portrait était celui de Carlota.

Il avait entendu des pas dans l'escalier, il les reconnut. Sa respiration, sa circulation furent comme suspendues. Il entendit une main délicate frapper tout doucement à sa porte, il ouvrit, et tendit en tremblant la sienne à Carlota, qui s'approchait en lui faisant un large sourire.

– Savez-vous ce que m'a dit mon père ?

– Que vous a-t-il dit ?

– Qu'il va voir un ami en Angleterre, y rester quelques mois, il m'a demandé si je voulais, entre-temps, demeurer dans mon cher couvent.

– Et que voulez-vous, Madame la Vicomtesse ?

– Ô mon fils ! dit Carlota avec une certaine véhémence, lorsque nous nous trouvons entre nous, ne m'appellez plus vicomtesse. Cela vous convient-il ? Rappelez-vous la façon dont vous me parliez, quand vous étiez tout petit ! Vous me disiez *tu*. Je sais que vous ne pouvez plus me tutoyer ; mais donnez-moi le nom que vous me donniez au couvent : Dites *ma sœur, mon amie*. Vous voulez bien ?

– Eh bien soit, ma sœur.

– Dans le monde non : vous risqueriez de faire rire, je pourrais être votre mère. Trente-trois ans. Je suis vieille !...

Carlota tourna les yeux vers une tablette en laque, et vit son portrait.

– Ah ! Vous l'avez ici !

En le regardant plus attentivement, elle distingua les traces de deux larmes.

Augusto s'aperçut que les mains de la vicomtesse, prises de convulsions, semblaient incapables de tenir le portrait.

Le visage de Carlota prit la couleur du marbre, elle tendit la main pour s'appuyer à la colonne dorée d'un grand miroir.

Augusto s'approcha d'elle, et la soutint par la taille ; et comme le corps se laissait, pour ainsi dire, aller, comme pour chercher un appui, le jeune homme s'agenouilla pour le soutenir, tandis qu'avec l'une de ses mains il traînait une chaise à dossier pour l'y installer.

– Ma sœur ! s'exclama-t-il.

La vicomtesse l'entendit, entrouvrit ses paupières, lui prit le visage entre ses mains, et murmura :

– Dites-moi que je suis folle... dites-le moi, Monsieur Augusto... N'ai-je pas vu des larmes, non ?

– Non... marmonna le malheureux, ce n'étaient pas des larmes... Pourquoi pleurerais-je en contemplant votre portrait ! Je pourrais pleurer, si je pressentais que vous allez nous quitter... mais je ne prévoyais pas la mauvaise nouvelle que vous êtes venue m'annoncer en manifestant une telle joie...

– Merci, Augusto... Que le ciel bénisse l'affection fraternelle que vous ressentez pour moi... Je n'irai pas au couvent si vous me voulez ici. Je resterai, mon petit, je m'arrangerai pour que mon père ne parte pas... J'ai des remords pour vous avoir menti...

– Vous m'avez menti ?!

– Mon père ne m'a pas dit qu'il partait, il ne m'a pas demandé si je voulais entrer au couvent. J'ai voulu éprouver votre cœur, mon ami... J'ai voulu voir ce que je représentais dans votre vie...

– C'est tout ! s'écria Augusto dans un irrésistible transport.

Carlota fixa de ses yeux magiques, les yeux flamboyants du fils d'Ignacio Botelho, et s'aperçut alors qu'il était tombé à genoux en levant

des mains suppliantes.

La vicomtesse se leva d'un coup, garda quelques instants le front serré entre ses mains, et s'enfuit du cabinet pour rentrer dans sa chambre.

Et là, des larmes ardentes jaillirent de son cœur, des larmes comme elle n'en avait jamais senti lui brûler le visage.

– Perdre la raison ! s'exclama-t-elle.

\*

\* \*

Bavardons, cher lecteur.

– Que vous en semble, Monsieur ?

– Que c'est un scandale inouï ! J'ai lu tous les romans dont l'on a le plus souligné l'extravagance, et jamais je n'ai lu quelque chose de ce tabac ! J'ai fermé les yeux sur toutes les amours extravagantes, mais je ne pousse pas ma bonté jusqu'à admettre que ces deux personnes s'aiment, bien que la raison en envisage la possibilité.

– Ah ! Vous avouez, Monsieur que votre raison l'envisage ! Eh bien, si la raison s'en accommode, que fera votre cœur ? Ne voyez-vous pas que cette femme est belle, qu'elle a l'expressive, l'impérieuse, la fascinante beauté de ses trente-trois ans !

– Eh bien, oui ; mais ne trouvez-vous pas que vous tirez beaucoup sur la ficelle, et que si vous me poussez à bout, je vous rappellerai que Carlota...

– A été l'amante du père d'Augusto ? C'est ce que vous voulez me dire ?

– C'est clair.

– C'est que vous n'y connaissez rien au cœur humain, ni à l'Histoire. remarquez qu'il ne s'agit là pas même d'un amour incestueux. Il n'y a point de Néron, d'Hippolyte, de Cinyre, ni de filles du duc d'Orléans, que vous connaissez à partir du *Siècle de Louis XV*, et des romans que vous avez digéré sans que ça vous laisse la moindre amertume à la bouche. Il y a là une belle femme, et un garçon de vingt-et-un ans qui aime pour la première fois, et qui aimait déjà — sachez-le à présent, puisque je n'ai pas osé le dire en un temps plus opportun — qui aimait déjà, quand il partit en voyage, et s'en fut se cacher dans son *chalet* en Suisse.

– Qu'il en soit ce que vous voudrez ; mais cet épisode de votre roman n'est pas du meilleur goût.

– La nature, mon cher ami, ne se façonne pas au moule du bon ou du mauvais goût des romanciers. La nature produit de ces amours — monstrueuses, si vous y tenez, Monsieur — elle les met en circulation, elle dit : "Que les conteurs vous définissent, s'ils peuvent." La chose n'est-elle pas bien définie ? Qu'a le cœur d'Augusto à voir avec le passé ?

– La dignité.

– Voilà autre chose !... *La dignité* !... Quand la passion lui saute au visage, la dignité se terre, elle se laisse fouler aux pieds, si la passion peut avoir des pieds, faute d'avoir une tête.  
Et j'estime que la question est close.

#### XXXIV

**D**EUX JOURS s'étaient passés, depuis cet entretien entre Augusto et Carlota, quand Eduardo Pinto s'adressa à Gregorio en ces termes :

– Le généreux ami de ma fille doit se faire un devoir de n'avoir qu'une seule chose en tête, son bonheur. Vous voyez ma fille alitée depuis deux jours, et vous croyez qu'elle ne souffre que d'un malaise passager. Je la vois, moi, avec un cœur de père, et je crains que la mort soit l'unique remède à son mal, si, de notre côté, nous comptons sur le temps pour en venir à bout.

Gregorio l'interrompit :

– Voyez ce que je peux faire, Monsieur Réis, je suis prêt à agir comme si c'était moi, le père de madame la Vicomtesse.

– Eh bien, dites-moi : n'avez-vous pas eu l'impression qu'Augusto et ma fille s'aimaient avant qu'il ne partît en voyage ?

– Non, Monsieur, je n'en ai pas eu l'impression... comment aurais-je pu imaginer un tel crime ?

Cela fut dit avec un étonnement si manifeste, qu'il ne pouvait que susciter l'hilarité de son interlocuteur :

– Un tel crime ? rétorqua Eduardo. Vous pensez donc, Monsieur Gregorio, qu'un amour honnête entre deux personnes libres de tout lien, c'est un grand crime ?!

Gregorio se reprit, s'efforça de contrôler ses mimiques, de cacher ses craintes, et s'empessa de répondre artificieusement :

– Oui... à vrai dire, ce n'est pas un grand crime ; enfin, comme dit l'autre, la différence d'âge...

– Et de position, vouliez-vous dire... Je sais bien... Ma fille était à cette époque une jeune fille pauvre, qui recevait au couvent vos aumônes...

– Holà ! fit Gregorio. Qu'est-ce que ça vient faire ici, comme si ces aumônes entraient en ligne de compte ! Qui vous en parle, Monsieur ?

– Pardon, personne n'a parlé d'aumône si ce n'est moi, et elle, qui l'a fait franchement ; mais, comme la dépendance, diminue l'importance du mérite de chacun, il se pourrait que vous ayez trouvé étrange, Monsieur Gregorio, que monsieur Augusto, votre futur héritier, épousât une femme qui avait servi comme domestique chez vous.

– Il ne s'agit pas de cela... dit Gregorio, au comble de l'embarras, et qui mourait d'envie de se tirer de cette situation.

– Qu'y a-t-il donc ? Quelle raison y a-t-il d'être surpris que monsieur Augusto aime Carlota ?

– Il vous faudra me pardonner... mais je n'arrive pas à le croire...

– Vos doutes me blessent, Monsieur Gregorio, et je suis obligé de vous révéler un secret que j'ai dérobé à ma fille. Elle avait laissé, par inadvertance, son secrétaire ouvert à Paris, et j'ai lu quelques lettres d'Augusto, qu'il lui avait envoyées d'un peu partout au cours de ses voyages. Si ces lettres n'étaient pas bien révélatrices, elles l'étaient plus qu'assez pour éveiller quelques doutes raisonnables. J'ai trouvé, aujourd'hui même, ouvert, au chevet de son lit, un portefeuille de voyage. Comme elle dormait, j'ai pu parcourir quelques lettres. Celle-ci, datée d'hier, en dit plus que celles qu'il a écrites il y a un an.

– Et de qui est cette lettre ? D'Augusto ?

– Certainement.

– Alors, elle est là, dans la maison, et il a besoin de lui écrire ?! Tant que l'on vit, on ne cesse d'apprendre !... Que lui dit-il donc ?

Eduardo lut :

*Soyez tranquille, mon amie. Ne succombez pas pour me donner du courage ; sinon, le plus faible, ce sera moi. Où voulez-vous que j'aille ? Dites-le. J'irai où la distance sera assez grande entre nous pour qu'il nous soit impossible d'échanger le moindre mot. Qu'est-ce que je vous laisse, ma sœur ? Une certitude qui doit vous rendre fière de ce que vous êtes. Vous avez vu que vous étiez aimée et par qui !... Vous voyez déjà qu'aucune faute ne peut diminuer votre valeur à mes yeux. Je vous aime, je vous aime éperdument, moi qui vous connais depuis mes quatre ans ! À la grille d'Evora, je ne vous parlais pas ainsi mais je vous en disais plus. Votre retenue m'imposait alors le silence. J'ai vu le monde, depuis, et je vous ai vue à la lumière du monde, Carlota...*

– Je n'en reviens pas !... dit Gregorio. Ne lisez pas plus loin, je ne sais où donner de la tête !...

– Mais moi, je ne suis pas moins étonné de votre étonnement, Monsieur Gregorio ! Dites-moi, Monsieur, ce qui vous met la tête à l'envers !

– Ce qui ?... Pour l'amour de Dieu !

– Oui... Trouvez-vous absurde, Monsieur, qu'Augusto soit le mari de ma fille ?... N'est-elle pas belle, ne suis-je pas riche, n'est-il pas un homme de cœur, comme tant d'autres qui me l'ont demandée en peu de jours à Paris, après s'être entretenus avec elle, et il s'agissait de personnes distinguées, de veilles noblesses, avec des fortunes telles qu'elle ne comptaient pas sur la dot de leur femme ?

– Je n'en doute pas, je n'en doute pas ; mais il s'agit d'autre chose...  
– Je sais ce que vous allez me dire, reprit le vieillard avec autant d'amertume que de chagrin. Je le sais, malheureusement, je le sais...  
– Là, si vous le savez... Et vous êtes surpris que cela me mette la tête à l'envers ?...  
– Oui ! Si ma pauvre fille s'est laissé, à seize ans, séduire par un homme qui a su mentir à l'infortune, et l'a abandonnée... si ma fille a été obligée à servir dans une maison pour gagner honnêtement sa vie... si la malheureuse a perdu la raison quand elle a vu, à vingt ans, l'abîme d'abjection où elle était tombée... cela suffit-il pour qu'elle perde le droit d'être aimée, d'être l'épouse de votre Augusto, du fils de l'homme qui a été son patron ?!

– Qui vous a raconté ces choses-là, Monsieur Réis ?  
– Qui me les a racontées ?! La personne qui m'a informé, un ancien ami qui m'a fait revenir au Portugal, où j'avais cette fille... peut-être pour me châtier involontairement de la cruauté que j'ai manifestée en laissant mourir sa mère dans le dénuement...

Comme Eduardo avait les yeux mouillés de larmes, Gregorio n'eut pas le cœur de prolonger cet entretien, ni de révéler une vérité funeste pour ce pauvre père. Le bienfaiteur d'Augusto ne savait en outre quoi dire à propos de l'amour dont la preuve s'étalait sous ses yeux dans cette lettre.

Ce fut pour lui un grand soulagement que l'arrivée d'Augusto qui pâlit en voyant sa lettre sur une table.

Le père de Carlota saisit au vol cette occasion de parler d'une façon péremptoire à Augusto. Il s'adressa à lui en ces termes :

– Je vois que cela vous gêne, Monsieur Augusto, de trouver cette lettre ici. C'est moi qui l'ai prise dans le portefeuille de ma fille, alors qu'elle dormait. Soyons francs, j'ai besoin de l'être. Vous aimez ma fille ? Épousez-la. Je ne manquerai pas de poser la même question à Carlota. Je la vois dépérir depuis hier, et demander à Dieu de la laisser mourir. Elle me demande en pleurant de l'emmener au couvent ; que peut faire un pauvre père sinon demander à Dieu le secret qui se cache derrière cette affection qui dure depuis des années ? Quel est l'obstacle qui vous empêche de vous unir ? Si elle a commis une faute dans son passé, elle est absoute par son innocence et par son infortune. Montrez-vous, Monsieur Augusto, l'égal de Dieu, pardonnez-lui, si vous jugez que la faute passée qu'elle a expiée, offense votre honneur de mari.

– Je vous demande, au nom de Dieu, de ne pas continuer ! dit le jeune homme, bouleversé.

Eduardo fixa Gregorio qui gardait les yeux baissés sur le sol ; il se tourna vers Augusto, et le vit sangloter, son visage dans ses main.

Cela dura deux secondes, au bout desquelles Augusto se leva d'un coup, et sortit du salon en essayant ses larmes.

Deux heures avant, il avait reçu la réponse à cette lettre, dont nous avons entendu Eduardo lire ce passage :

*Partez, partez. Ne cherchez plus à me voir. Souvenez-vous de mon infamie. Il n'y a pas de blessure au cœur qui résiste à ce baume. Partez, ange voué à une meilleure destinée ! Vous connaissez les tableaux de mon horrible vie, prenez-les un par un. Rappelez-les vous tous. Il vous faudra peu de temps pour avoir honte de vous-même, honte de votre amour, pour être douloureusement surpris de votre faiblesse. C'est ce que vous devez éprouver ; mais gardez de moi un souvenir charitable. La compassion est l'unique sentiment que je devrais vous inspirer, si le cœur humain était moins absurde. Je suis une malheureuse sans égale. Je dois même avoir honte de vous ouvrir mon âme. Je suis une femme condamnée à ne jamais pouvoir dire ce que je ressens. L'on voit que je n'ai pas encore expié mes crimes ; c'est maintenant que je reconnais mon châtement. Partez, éloignez-vous de moi, mon fils chéri. Regardez-moi en considérant mon passé ; voyez quelles infamies il recèle, sans qu'il puisse y avoir la moindre réhabilitation... Laissez-moi mourir, je vous le demande, en faisant appel à votre miséricorde ; car je n'espère pas connaître dans ma vie un instant de paix. La honte est mille fois plus douloureuse que le remords !...*

### XXXV

**G**REGORIO recevait, vingt-quatre heures après la lettre suivante d'Augusto :

*"Quand vous lirez cette lettre, mon cher bienfaiteur, j'aurai passé la barre. Je ne sais où le destin va me conduire. Je vous dirai, de Paris, ce que je compte faire. Je n'ai pas besoin de vous expliquer la raison de mon départ. Embrassez de ma part ma chère, ma bonne mère, et demandez-lui de prier Dieu pour moi.*

Dona Rosa éclata en sanglots quand on lui lut cette lettre ; et elle cessa de sangloter, pour lever, à genoux, les mains vers son Seigneur.

Gregorio devint taciturne, et se détacha complètement de sa vie et de ses affaires. Il répondit brièvement à Augusto, et fit partir aussitôt par voie terrestre l'un de ses comptables chargé de transmettre ses instructions sur ses fonds à Paris.

Quand il apprit le départ d'Augusto, Eduardo demanda qu'on ne la fit pas connaître à Carlota, et, du fond de son âme, il maudit le jeune

homme. Puis, sous l'emprise de son orgueil, il chercha un prétexte pour quitter la demeure de Gregorio ; mais, comme il se voyait contraint d'expliquer à sa fille la raison de leur départ, et qu'il espérait la sauver en fouettant sa vanité outragée, il lui révéla le départ imprévu d'Augusto.

La vicomtesse répondit qu'elle était déjà au courant, elle le lui dit, les yeux secs, le visage calme, ce dont le père fut fort surpris et heureux.

Avec autant de tendresse que si elle était leur fille, Carlota fit ses adieux à Gregorio et Dona Rosa, en leur rappelant tous les bienfaits dont elle leur était redevable, lâchant quelques mots où elle se reprochait amèrement les erreurs de sa vie passée, elle leur dit, pour finir, que Dieu seul lui donnait une cellule, où elle pourrait vivre sans être confuse, et terrifiée par elle-même.

La vicomtesse supposait que son père lui permettrait de se retirer au monastère d'Evora. Mais le vieillard voyait déjà sa fille comme l'indispensable instrument de sa vengeance. Il se montra inexorable avec elle.

– Nous allons voyager, dit-il.

Carlota voulait lui répondre ; mais son père consentait juste à ce quelle pleurât.

Le millionnaire affréta un navire, et aborda les côtes de France.

Il ouvrit les salons de son palace, aussi luxueux qu'il l'était quand il l'avait fermé quelques mois avant, et déploya les plus grandes pompes pour attirer deux fois plus l'attention.

Il vit beaucoup de Portugais, il connaissait le nom de tous ceux qui demeuraient à Paris, et ne vit pas celui d'Augusto Botelho.

Il en fut particulièrement affecté.

Il employa tous les moyens dont il disposait pour découvrir qu'Augusto avait quitté Paris pour se rendre à Constantinople.

Il désespéra de réaliser une partie de son plan, un plan qui s'avérait stupide, si la vengeance n'était pas, comme on dit, le nectar des Dieux. Celui-ci consistait à donner à sa fille un mari bien en vue dans la société parisienne, pour forcer le jeune homme à voir Carlota briller de tous ses feux.

Entre-temps, il l'entoura d'un cercle de nombreux jeunes gens qui accouraient parce qu'ils étaient attirés pour deux raisons : le baume de l'or et l'opiniâtre beauté de la Portugaise.

Pendant qu'il délirait, en s'abandonnant à cette frénésie de bals, de dîners, et de magnificence, Carlota passait de son salon à son lit ; elle pleurait la nuit, et s'habillait de satin et de brillants, pour que son père ne plissât pas le front, dont les rides la terrorisaient alors.

Deux prétendants présentèrent leur demande : un duc qui était pauvre, un vicomte qui était fort riche.

Eduardo opta pour le duc. Carlota reçut la nouvelle en souriant. Elle s'habilla le plus richement qu'elle put, suivant la volonté de son père. Elle se rendit au salon où on l'attendait, et vit l'homme à qui son père l'avait

donnée. Eduardo les laissa seuls, parce que d'autres visites l'attendaient au salon attendant. Carlota prit alors la parole :

– Vous avez le droit, Votre Excellence, de savoir ce que j'ai été. J'ai eu une jeunesse orageuse. J'ai eu des amants, et j'ai des passions auxquelles je suis assujétie. Si je vous conviens telle que je suis, vous vous exposez, Votre Excellence, à voir à l'occasion dans les salons de Paris l'homme que j'ai aimé, et qui peut me désigner du doigt à ses amis en disant : "Cette femme a été à moi." Vous pouvez voir l'homme que j'aime, et celui là, s'il ne peut dire que j'ai été à lui, pourra dire que je le serai quand il le voudra. Vous ne voulez certainement pas d'une femme de cette sorte parce qu'elle est riche...

– Certainement pas, mais votre père ignore...

– Mon père ne sait rien de la plus grande partie de ma vie, racontez-la, Votre Excellence, à tout le monde, si ça peut vous faire plaisir, mais pas à lui. C'est le prix que je vous supplie de payer pour ma franchise.

Le duc partit, et se rendit le jour même dans ses petites propriétés en province, qu'il quitta pour gagner Londres, où il était attaché d'ambassade.

Eduardo attendait son gendre, il reçut une lettre où le duc lui demandait simplement un délai de deux ans avant de célébrer le mariage. Il ne rompait pas ainsi sa parole, et ne craignait pas que, le délai une fois écoulé, on l'obligeât à la respecter.

Nouveau coup de poignard à l'orgueil du millionnaire.

Il songeait à négocier un mariage avec le vicomte, quand la Providence lui asséna un coup mortel.

La vicomtesse était parfaitement libre de ses mouvements.

Elle sortait seule dans ses voitures, et sous couleur de rendre les visites qu'on lui faisait, elle sortait souvent.

Grâce aux indications d'une domestique française, qu'elle avait amenée avec elle à Paris et qu'elle avait emmenée à une autre occasion, elle découvrit un homme qui devait faire un passeport pour lui-même et deux de ses sœurs afin de repartir au Portugal.

Après quoi, elle sortit un soir, mit pied à terre à un endroit précis, fit quelques pas, tourna à un coin de rue, et ne revint jamais avec la servante qui la suivait.

Eduardo Pinto vit arriver la nuit la voiture sans sa fille. Il passa les premières heures à des recherches inutiles. Il en passa bien d'autres à se lamenter bruyamment. Il s'en fut à l'ambassade, dont il revint découragé.

Il retourna pour la troisième fois dans la chambre de sa fille. Il avait les yeux assez clairs alors pour voir une lettre sur la coiffeuse. Il y avait six lignes :

*Allez me voir au couvent où vous êtes allé me chercher, si vous préférez aimer votre fille heureuse, plutôt que de la lacérer lentement*

*dans ce monde qui n'est pas le sien. Pardonnez à son malheur ses faiblesses. Je préfère y mourir. Au revoir là-bas, mon cher père. Je m'enfuis loin de vous, puisque votre amour, ce n'était plus cet amour qui rend une fille heureuse.*

## CONCLUSION

**L**AISSONS PASSER DEUX ANS.

Carlota vit au monastère d'Evora. Elle reçoit d'importantes pensions avec lesquelles elle assure la subsistance de séculières pauvres, et en invite d'autres à se retirer, en leur payant un logement au couvent, en leur procurant de quoi se nourrir.

Eduardo traîne de pays en pays une vieillesse aussi amère qu'avait dû l'être celle de son épouse : elle soupirait après la lumière de ses yeux, il offrait ses millions pour un rayon de lumière dans son âme.

Le baron de Nobrega se trouve au bord du lac Léman, il élève ses enfants, il aime son épouse, il se languit de sa patrie qu'il n'espère plus jamais revoir.

Gregorio passe ses jours et ses nuits à dialoguer avec l'image de son épouse, que Dieu a rappelée à lui six mois après le départ d'Augusto.

Après avoir voyagé deux années en Orient, Augusto a été forcé par la maladie de poitrine qui le rongait à se retirer dans l'île de Madère, il y attend d'être remis pour retourner au Portugal, où l'appelle le vieux Gregorio avec l'anxiété d'un moribond qui veut faire ses adieux.

Augusto sait que Carlota se trouve au monastère d'Evora, et lui écrit.

C'est la lettre d'un simple ami. Il raconte ce qu'il a vu au cours de ses pérégrinations. et lui demande de lui raconter sa vie. Carlota lui répond, en omettant tout ce qui pourrait laisser filtrer l'histoire d'un cœur dévoilée à un autre. Elle raconte sa fuite de Paris, son voyage dans ses moindres détails, son entrée au couvent, et sa vie tout à fait semblable à ce qu'elle était en d'autres temps, mis à part la lecture de *Eurico*, et le raccommodage de ses chemises.

Elle dit, sans insister là-dessus, qu'elle est malade, qu'elle est vraiment vieille, qu'elle voit s'approcher la mort, sans aucune tristesse.

Augusto revient dans sa patrie, il rencontre à Lisbonne Eduardo Pinto, qui l'accueille froidement, et ne lui parle pas de sa fille.

Carlota reçoit la lettre d'Augusto qui lui demande de l'autoriser à venir la voir. Elle répond en lui demandant d'ajourner sa venue, le temps qu'elle puisse se remettre d'une attaque plus forte que les autres de sa maladie de poitrine.

Gregorio qui avait pressenti sa fin au moment où il appelait Augusto à ses côtés, montre en mourant la sérénité d'un saint, et laisse à son fils adoptif tout ce qu'il avait, mis à part le tiers qu'il fait répartir entre les parents de sa femme.

Augusto ne sait pas la valeur que peut représenter la richesse pour lui. Il considère, effaré, son infortune et sa solitude à vingt-quatre ans, il sent l'ennui envahir son âme, l'avenir semble assombri par des visions sinistres.

Carlota répond à de nouvelles instances d'Augusto en lui demandant d'attendre. Pinto dos Réis le rencontre alors, et lui dit amèrement :

– Ma fille est en train de mourir.

– Elle est en train de mourir ?! s'exclame Augusto.

– Oui.

– Voici une lettre d'elle, Votre Excellence. Elle est en convalescence.

– Elle me dit la même chose, à moi. Mais la prieure me prévient qu'elle se meurt.

– Pourquoi n'allons-nous pas lui faire nos adieux ? dit Augusto, les yeux baignés de larmes.

– Parce que je ne veux pas la voir mourir.

– Soyez courageux... Allons-y !

– Allez-y, vous. Vous n'êtes pas père.

Augusto y alla.

Il donna son nom à la tourière du couvent, qui ne le reconnaissait plus.

Carlota se leva de son lit, on l'aida à se rendre à la grille. Ses amies l'assirent, on la laissa seule. Augusto la contempla, et se mit à pleurer. Elle était maigre et pâle. Mais elle était belle comme ces vierges chrétiennes, comme les martyrs de Chateaubriand. Carlota tira de la poche de son tablier de soie un devant de chemise, et un livre. Elle tendit le livre à Augusto et dit :

– Lisez-le, c'est l'*Eurico*.

Et elle se mit à coudre le devant de la chemise, tandis qu'Augusto lisait, les larmes aux yeux, une page du livre, la dernière qu'il avait tournée, à cet endroit même, devant cette grille, des années avant.

Puis Carlota se leva et dit :

– À demain.

Augusto tendit les bras entre les grilles et s'exclama :

– Mon épouse !

– Au ciel... murmura-t-elle, et appela quelqu'un sur qui elle pourrait s'appuyer pour retourner dans sa cellule.

Le lendemain, le jeune homme se rendit à la grille, où Carlota l'attendait.

Il y resta de longues heures, et repartit, le visage rayonnant de joie. D'une joie de ce monde ! L'atroce divertissement d'un démon farceur qui exerce un pouvoir absolu sur des créatures prédestinées.

Il partit pour Lisbonne le jour même, et alla trouver Eduardo Pinto.

Quelques instantes après, ils s'en allèrent tous les deux. La même allégresse éclatait dans les yeux fatigués du vieillard.

Ils partirent ce jour-là pour Evora, en emportant des certificats et des autorisations pour célébrer le mariage au temple du monastère.

Quand ils entrèrent dans la ville, ils entendirent le glas.

On dirait les cloches du couvent ! dit Augusto.

Ils pâlirent. Ils s'en approchaient, en se regardant sans oser se parler.

Ils mirent pied à terre, devant la conciergerie, quand les cloches sonnèrent pour la seconde fois.

Ils coururent au parloir pour appeler la prieure, Celle-ci leur demanda de monter à la grille, sans rien leur dire d'autre.

Le vieillard et le jeune homme se soulagèrent joyeusement de leur angoisse dans une frémissante embrassade.

Arrivés à la grille, ils entendirent un bruissement d'étoffes.

La porte intérieure s'ouvrit. C'était la prieure :

– Ma fille ?! dit Eduardo.

– Elle est au ciel. N'entendez-vous pas que tout le monde pleure ?

On entendait en effet des sanglots affligés qui résonnaient dans les dortoirs ; c'étaient les nombreuses disgraciées qui vivaient de la charité de la défunte.

La prieure remit à Augusto un livre entre les pages duquel était glissée une lettre.

Et à Eduardo Pinto dos Réis une autre lettre, ainsi qu'une petite bague en or, qu'il avait offerte, alors qu'il était célibataire, à la mère, et que sa fille avait enlevée du doigt de Catharina après sa mort.

Dans la lettre à son père, elle disait :

*Quand elle a souffert de la faim, ma mère n'a jamais voulu vendre cette bague, que vous lui aviez donnée, mon père. J'y dépose un baiser, et je vous la rends. Souvenez-vous d'elle et de moi. J'espère vous retrouver au Ciel. Nous priérons le Seigneur pour vous.*

La lettre à Augusto contenait ces mots qui, presque inintelligibles, devaient avoir été écrits au cours de sa dernière heure :

*Je ne pouvais être votre épouse qu'au Ciel, où l'âme est lavée des souillures du corps. Je vous y attends, fils de mon âme. Tant que vous vivrez, vous verrez mon image sans son fatal stigmat. La terre du sépulcre est un creuset où tout se purifie.*

*Je vous dis maintenant que je vous ai aimé à en mourir, et que je suis morte parce que Dieu n'a pas voulu que s'éloigne de mes yeux le tableau noir de mon passé. Les plus grandes malheureuses sont celles qui n'arrivent pas à se pardonner à elles-mêmes. Adieu, Augusto. Ne me pleurez pas à cause de ce que je suis, mais à cause de ce que j'ai été. En m'enlevant beaucoup, Dieu m'a donné tout ce que peuvent avoir les femmes comme moi, il a entouré mon lit d'infortunées, qui dépendaient de moi. Je vous les laisse, Augusto. Je sais que cet héritage vous donnera des heures de bonheur, le bonheur que procure l'aumône, qui est un instant de joie perpétuelle au Ciel. Je ne puis faire plus. J'emporte votre portrait dans mon linceul. Adieu.*

-----

Dix ans se sont écoulés depuis qu'Augusto Botelho m'a raconté son histoire à Lisbonne.

J'ai cherché à le voir l'année suivante, pour dissiper des doutes qui me travaillent encore. Je l'ai trouvé dans une situation qui le rendait tout à fait incapable de me satisfaire. Il reposait au cimetière de Prazeres, avec une pierre lisse sur sa poitrine, et cette épitaphe :

VELUT UMBRA

ce qui veut dire :

PAREIL À UNE OMBRE



René Biberfeld - 2020